

Université de Montréal

**La flânerie et la ville intelligente :
Appropriation et co-construction**

Par
Alexandre Roy

Département de communication
Faculté des Arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de M. Sc.
en communication

Mars 2017

© Alexandre Roy, 2017

Résumé

Cette recherche explore la ville intelligente et la flânerie mise en commun. En partant de l'idée que la ville et ses aménagements ont une certaine influence sur la manière dont on peut habiter la ville et influencer sur la culture, je me suis interrogé sur les possibles influences de ce nouveau phénomène qu'est la *ville intelligente*. La ville intelligente perçue comme la culmination de l'internet des objets, et ses promesses d'une gouvernance plus souple et d'une capacité à rendre plus facile la vie de ses citoyens aurait-elle une influence ? Basé sur une méthodologie s'inspirant de l'ethnographie, appuyée par l'analyse des textes produits par les participants et des entrevues semi-structurées, le mémoire dégage les diverses motivations des flâneurs, la manière dont ils circulent, leurs différents usages des technologies d'information et de communication (TIC), et leurs perceptions de ce nouvel espace qui se propose à eux. En considérant la flânerie comme un acte profondément culturel, et comme une appropriation urbaine, cette recherche amène certains éléments de réponses quant aux effets que pourraient avoir la ville intelligente sur la flânerie. Mais aussi, en considérant les flâneurs comme étant des producteurs de textes et de sens, cette recherche tente de voir comment les flâneurs peuvent façonner la ville intelligente et les différents mécanismes qui rendent cet exercice difficile. De ce fait, cette recherche s'intéresse autant à la communication, qu'à la sociologie urbaine, à la mobilité et à l'usage des TIC et ouvre certains questionnements sur l'efficacité de la ville intelligente, sur la gouvernance et sur la participation citoyenne.

Mots clefs : Flânerie; Ville intelligente; appropriation; co-construction; TIC; mobilité; données; gouvernance; urbain; participation

Abstract

This research project explores the concepts of *flânerie* (strolling) and the smart city. By considering that cities, and the way they are organized, can influence the way people live in the city, and its culture, we ask what are the potential effects of this new phenomenon, the smart city? This city is perceived as the culmination of the internet of things, connected, and with the promise of a more open governance, aims at improving the quality of urban life for citizens. Using an ethnographic approach, an analysis of texts produced by the *flâneurs*, and semi-directed interviews, the thesis analyzes the motivations of *strollers*, the ways they move about the city, their different uses of information and communication technologies and their perceptions of this new space. By considering the act of *flânerie* as a cultural phenomenon, and an act of urban appropriation, this thesis tries to shed some light on potential effects of the smart city on *flânerie*. But also, by considering the flâneurs as producers of texts, this research tries to see how they might shape the smart city and points out some mechanisms that make it difficult. This thesis is about communication, urban sociology, mobility, uses of TIC and opens on several questions such as the efficiency of the smart city, the governance, and the civic engagement.

Keywords : flânerie; strolling; smart city; appropriation ; co-construction; mobility; data; governance ; urban; civic engagement.

Table des matières

Liste des figures	vi
Remerciement	vii
Un / Introduction	1
Deux / Revue de littérature	3
Flânerie	3
Flâneur comme acteur-utilisateur	4
Flâneur comme narrateur interprète	8
Des critiques et un concept en mouvance	10
La marche	11
La ville intelligente	17
Origine et innovation technique	19
Caractéristique de la ville intelligente	20
Composantes de la ville intelligente	22
Fonctionnement	23
Enjeux	26
Critiques	28
Trois / Problématique	30
Habiter la ville intelligente	30
Pour quel citoyen ?	32
Avec une nouvelle culture ?	33
Et la flânerie ?	34
Quatre / Cadre Conceptuel	38
Conceptualisation (sensibilisante ?)	39
Flânerie	39
Ville intelligente	40
Appropriation	41
Co construction	42

Cinq / Méthodologie	44
Terrain : Nantes	46
Nantes intelligente	48
Recrutement des participants	50
Critères	50
Méthode de recrutement et difficultés rencontrées	51
Presse Océan	53
OpenStreetMap (OSM)	53
Nantes & Co.	54
<i>CartoQuartiers</i> et quartier Hauts-Pavés - Saint-Félix	54
Description des participants	55
Informations collectées.....	57
Six / Description et analyse : flâner dans la ville intelligente	58
6.1 Flânerie.....	58
L'identité du flâneur.....	58
Appropriation par le corps.....	60
User du trottoir	62
Flâner pour satisfaire un besoin	63
Avec un état d'esprit	64
Pour s'émanciper.....	66
6.2 Mobilité	68
Localisation	68
Wayfinding.....	70
Planifier	72
Rythme	73
Déplacement.....	75
6.3 Interagir	76
6.4 Produire	77
Personnelle	78
Partagée.....	80
Engagée.....	84
Co-construire ?	86

6.5 Utilisation et pratiques des TIC.....	87
Non usage.....	87
Usage.....	88
Technologies mobiles et flânerie.....	91
Une nuisance ?	91
Une petite béquille	92
Cyber Kairos	93
Communauté	94
<i>From engaged citizen to social butterfly ?</i>	95
6.6 Ville intelligente	96
Cinq types de <i>flâneurs</i>	96
Les applications de la ville intelligente	97
Co construction	99
Compétition des données	99
La gouvernance comme frein.....	100
Un coup marketing	103
Smart flâneur ?	103
Créer du lien social.....	104
6.7 Discussion	106
Sept / Conclusion	109
Huit / Bibliographie.....	112
Neuf/ Annexes	120

Liste des figures

- Figure 1 : Usages divers de l'espace urbain chez quelques catégories d'individus. 7
- Figure 2 : Interdiction de flâner à Montréal. 12
- Figure 3 : Compte rendu de flânerie, Qc. 16
- Figure 4 : Image de flânerie, Mtl. 16
- Figure 5 : Les six caractéristiques du modèle de la ville intelligente 21
- Figure 6 : Composantes de la ville intelligente 22
- Figure 7 : L'application Nantes dans ma Poche. 45
- Figure 8 : Nantes 48
- Figure 9 : Animaux de Nantes 52
- Figure 10 : Nantes & CO. 54
- Figure 11 : CartoQuartiers 55
- Figure 12 : Œuvre, Square des Combattants d'Afrique du Nord, Nantes 60
- Figure 13 : Le Voyage à Nantes, en code morse 60
- Figure 14 : L'aventure c'est dans la rue et c'est gratuit 61
- Figure 15 : Tiens! Un oiseau!, Chantenay 65
- Figure 16 : Herbe à verrues disparue, Chantenay 66
- Figure 17 : HG au Centre-Ville 77
- Figure 18 : FR, de Trentemoult au Centre-Ville 70
- Figure 19 : LL à Chantenay 71
- Figure 20 : VT à Chantenay, puis sur Nantes 71
- Figure 21 : Passage Pommeray, Nantes. 84
- Figure 22 : L'un des nombreux albums photo de MR 78
- Figure 23 : Un fantôme ! 79
- Figure 24 : Les 1811 photos de MG 80
- Figure 25 : #DoorsofNantes 81
- Figure 26 : Zèbre sur Facebook 81
- Figure 27 : Le spot du jour 81
- Figure 28 : Nantes est un ZOO, couverture 83
- Figure 29 : Nantes est un ZOO, arrière 83
- Figure 30 : Embases 84
- Figure 31 : Promeneur 85
- Figure 32 : Pour un ami 90
- Figure 33 : Le commentaire d'un participant sur *Nantes & Co.* 102
- Figure 34 : Nantes dans ma poche, modulable 104
- Figure 35: La qualité de l'air 104

Remerciements :

En premier lieu, je tiens à exprimer ma gratitude à tous ceux qui m'ont enseigné et aux établissements qui les ont encadrés.

Je tiens à exprimer mes plus vifs remerciements à ma directrice, Madame Lorna Heaton, pour ses enseignements, sa compétence, et sa disponibilité à mon égard, mais aussi pour sa contagieuse curiosité, humble et positive, qui m'aura profondément marqué.

Merci aussi à ma famille et mes amis, pour leur support, et un remerciement spécial à ma mère, à qui j'offre le cliché de la remercier pour la vie, mais surtout pour avoir été le plus grand mécène de ce travail, qui a commencé il y a plus de 30 ans déjà.

Et finalement, merci à Nantes, à mes participants, et mes amis nantais : Nolwen, Clément, Auriane, Sarah, Véronique, Gilbert, ... À bientôt j'espère.

J'aurais pu prendre une vie à écrire ce mémoire, merci de m'avoir donné la chance d'aimer le faire.

A. Roy

1. Introduction

Selon Bliss (2017) du site *Citylab*, les rues avec des « actives uses », les parcs achalandés, les écoles et les cafés, le mobilier urbain, comme les bancs ou les guichets automatiques, et les immeubles ayant des fenêtres au premier niveau, sont statistiquement les rues les plus utilisées par les piétons. Ces derniers empruntent-ils ces chemins pour leur utilité ou est-ce seulement pour se laisser distraire ? J'ai grandi en ville. Je sais qu'il y a des rues que je préfère emprunter. Qu'il s'agisse de la Plaza Saint-Hubert pour voir la confiserie, en pleine nuit, ou les ruelles en plein jour, je suis de ceux qui pourraient même faire un petit détour pour me laisser séduire par mon environnement. J'ai un attachement, et année après année, je reviens toujours aux mêmes endroits, même si ceux-ci changent en cours de temps. Comme le disait Gracq : « la forme d'une ville, on le sait, change plus vite que le cœur d'un mortel ». (1985, p.2) Sur ces transformations Stebbé et Marchal (2010) posent un regard historique sur l'importance des premières urbanisations :

Si le développement de la culture humaine produit la ville, celle-ci produit également celui-là. La ville a été rendue possible grâce à la concentration dans un espace déterminé d'individus qui ont su inventer et construire l'espace urbain par le recours à la géométrie, à la statistique, à l'écriture, à la politique... Parallèlement, ces divers domaines de connaissance n'ont pu voir le jour qu'à travers l'existence des premières entités urbaines qui sont autant de nouvelles formes de vie humaine. (p.3)

Si l'on en croit l'auteur de *Nature's Metropolis* (1991), William Cronon, la seule ville de Chicago serait à l'origine de l'importance du transport ferroviaire, et par conséquent, du massacre des bisons et de la création de l'industrie du *meatpacking*, ce qui a mené à la réfrigération et au catalogue, ce qui changea le quotidien du genre humain jusqu'à aujourd'hui. Les transformations pour alimenter les villes dépassent donc ses frontières et semblent dicter l'ensemble de l'environnement extérieur à celle-ci. Dans le domaine de la sociologie urbaine, Henri Lefebvre (1968) a dit, « la ville est la projection au sol des rapports sociaux ». (*dans* Blanc, 2012) Alors que la moitié de l'humanité vit désormais en ville et que certains experts annoncent l'arrivée d'une nouvelle révolution industrielle, cette fois alimentée par l'intelligence artificielle et les objets connectés, les villes se transforment à vitesse grand V et une nouvelle forme de ville apparaît : la ville intelligente. Alors, qu'en sera-t-il du cœur des individus dans ce nouvel environnement ? Quelles seront les implications au quotidien de ce changement ? Quels seront les changements sur la culture et la manière d'habiter ce lieu particulier ? Y aura-t-il une autre manière de profiter de la Plaza Saint-Hubert ?

En se concentrant sur une manière bien précise de penser et de vivre la ville, par la pratique de la flânerie, le présent travail de recherche propose d'entrevoir ces changements. En partant d'une conception de la flânerie datant de la révolution industrielle, j'ai tenté d'observer comment les TIC, le médium par excellence de la ville intelligente, changent cette pratique. En questionnant et en observant la pratique urbaine de la flânerie dans la ville intelligente de Nantes, en France, j'ai tenté de dresser un portrait de comment les flâneurs percevaient et utilisaient ce nouvel espace mis à leur disposition. J'insiste toutefois, il y aurait pu y avoir mille et une façons d'observer ce phénomène. Il n'y a pas de culture urbaine unique, mais l'idée d'avoir recours à la figure du flâneur pour observer la ville intelligente était de faire confiance à la sensibilité de cet être ordinaire/extraordinaire. De cette façon, ce mémoire en communication se veut multidisciplinaire. En plus de toucher au domaine de la communication, il propose une étude sociologique urbaine, et touche autant à l'informatique qu'à l'urbanisme.

Pour entrevoir la relation entre la flânerie et la ville intelligente, ce travail sera organisé de la manière suivante : la première section présente une revue de littérature sur les concepts de la flânerie, vu comme une appropriation urbaine et une production de sens, et de la ville intelligente présenté comme une ville hybride, entre le numérique et l'actuel, qui pour améliorer la vie des citoyens. La deuxième présente la problématique de recherche qui lie ces deux sujets parfois perçus comme une opposition. Les troisième et quatrième sections sont consacrées au cadre conceptuel et à la méthodologie utilisée aux fins de ce travail respectivement. La cinquième section fait état de l'analyse de mes observations, catégorisées selon les thèmes de la flânerie, de l'utilisation des TIC et de la ville intelligente, suivi d'une discussion. Finalement, la sixième et dernière section servira de conclusion.

2. Revue de littérature

Flânerie :

Le concept de flânerie est apparu pour la première fois dans l'œuvre *The Arcade Project*, écrite entre 1827 et 1840 par Walter Benjamin, et demeurée inachevée. Étudiant de Simmel, ce dernier aura une certaine importance pour Benjamin, et ceux-ci seront les premiers penseurs de la sociologie urbaine, qui sera d'abord teintée d'un certain criticisme. (Sennett, 1969) Comme point de départ, l'œuvre *Metropolis and Mental life* de Simmel, propose que la ville moderne ait des répercussions sur les modes de pensées de vivre des individus. Pour Simmel: « The metropolis has always been the seat of the money economy. » (*dans* Sennett, 1969, p. 49) ce qui a pour effet d'aliéner les individus :

The deepest problems of modern life derive from the claim of the individual to preserve the autonomy and individuality of his existence in the face of overwhelming social forces, of historical heritage, of external culture, and of the technique of life. (Sennett, 1969, p.47)

En suivant ce postulat, Benjamin propose *The Arcades Project* écrit entre 1927 et 1940. L'imposante œuvre prend la forme de plusieurs exposés, suivis de plusieurs pages de « notes et matériaux » sur le Paris du XIXe siècle, au moment du renouvellement de la capitale par l'architecte Haussmann. L'époque est importante, puisqu'elle coïncide avec de nombreux projets architecturaux dans la ville de Paris, dû à l'industrialisation qui mènera à une urbanisation rapide. On crée des boulevards, des quadrilatères avec des rues bien droites et « on taille dans les vieux quartiers comme dans une forêt ». (Hess, 2008, p.8) L'époque est aussi celle de l'instauration (et la destruction) des passages, ou des *arcades*. Les passages sont des rues couvertes (mêlant de ce fait l'intérieur et l'extérieur) piétonnes, où on dénote l'apparition des véritables *magasins* (avec entrepôts au sous-sol), des *department stores* plutôt que de boutiques, et des premiers essais d'éclairage au gaz, icône de la modernité (Benjamin, 2007). Dans ces passages, produits de luxe, publicités sous forme d'affiches, et arts se confondent pour le bon plaisir de la clientèle bourgeoise. Par ses observations, Benjamin est à l'origine de plusieurs concepts importants repris et discutés par plusieurs penseurs d'hier à aujourd'hui. Il est notamment à l'origine des concepts de *reproductibilité technique* et d'*aura*, qui seront repris par le critique Adorno. Mais encore, Benjamin est à l'origine du concept de flâneur qui sera étudié ici. Sur le flâneur, Benjamin (1989)

voit dans les passages l'apparition de ces derniers, ce qui vient atténuer la critique de Simmel puisque :

Le flâneur se trouve encore sur le seuil, le seuil de la grande ville comme de la classe bourgeoise. Ni l'une ni l'autre ne l'ont encore assujetti ; ni dans l'une ni dans l'autre, il ne se sent chez lui. Il cherche un asile dans la foule. (p.42)

Le flâneur serait donc en pleine possession de son individualité et les arcades sont décrites comme son *chez lui*. Par conséquent, le flâneur, comme *produit* de la ville, propose à la fois la force, ou le pouvoir d'un écosystème d'influencer un individu, mais aussi, curieusement, son propre anticorps. Sans villes, ou passages, qui assujettit à un certain mode de vie, il n'y aurait pas de flâneurs, mais en même temps, le flâneur n'est pas assujetti.

Outre cette curieuse et ambivalente relation qui apparente le flâneur et le pouvoir, Nuvolati traduit la flânerie comme :

Un outil privilégié pour identifier les modes de déplacement et d'exploration des lieux par les individus et les rapports sociaux qui en découlent. Le flâneur représente également une figure essentielle dans le processus de mise en scène de l'espace urbain. Il peut l'être de deux points de vue : soit comme acteur-utilisateur de l'espace public soit comme narrateur et interprète de l'espace lui-même. (Nuvolati, 2009 : *abstract*)

Le concept de flâneur n'est donc pas anodin. Il traduit une certaine appropriation et une production d'un individu que nous pourrions apparenter à un expert de son milieu. Par sa pratique, il pose un regard sur son environnement et diffuse ce regard.

Flâneur comme acteur-utilisateur

C'est au chapitre V, « Baudelaire et les rues de Paris » de *Paris, Capitale du XIX siècle*, que le terme flâneur apparaît pour la première fois dans l'œuvre de Benjamin. Déjà, à l'époque, plusieurs auteurs comme Huar tentent de fournir une définition du flâneur en vain. « Petits-bourgeois, poète, chiffonnier ou lecteur, tous ces rôles sont interchangeable. Sa complexité, ses visages protéiformes découragent toute définition : Il reste une énigme. », un cliché. (Huar, *dans* Hess, 2008, p.11) Chez Benjamin, le flâneur est décrit comme un observateur conscient du triomphe du capitalisme mercantile et de ses fantasmagories (voire aliénation). (Benjamin, 2007) Le flâneur fréquente les arcades simplement pour observer, et non acheter ; au pire, il collectionne. Il résiste donc à la consommation de masse influencée par le Paris de son temps et les aménagements jugés favorables à cette même consommation. Comme Simmel, l'œuvre de

Benjamin propose un regard sur l'aménagement urbain et ses effets sur l'individu, mais remarque que cet effet n'est pas une simple seringue hypodermique touchant l'ensemble de la population. Par la figure du flâneur, Benjamin dénote de la résistance. Morawski (1994) le décrira même comme le dernier des Mohicans, le seul en mesure de résister à cette consommation. Effectivement, par un style adoptant les yeux du flâneur, Benjamin remarque que les passages, lieux hautement mercantiles, favorisent l'action d'acheter. Par contre, la référence à Baudelaire, inscrit dans un contexte romantique nuance la critique où la mélancolie règne. Pour ne citer que Didier, Berry-Chikaoui et Florin : « La flânerie révèle une certaine mélancolie : c'est le spectacle de la destruction du passé, de l'ancien, de la rapidité des changements confrontés parfois à une fascination pour la modernité... » (2007, p.195) Ainsi, bien que souvent attribué à une école de pensée critique, Benjamin, par le concept de flâneur, ne porte pas de jugement critique sur ces aménagements et le capitalisme y est vu comme un phénomène naturel. Le flâneur de Benjamin traduit même de l'émerveillement, de la *valorisation de l'éphémère*, et de l'insolite. (Hess, 2008) D'un côté, on constate les effets de la ville et on s'insurge des réclames, mais de l'autre, *Paris est une forêt vierge* où le flâneur *herborise le bitume*.

En fait, l'activité première du flâneur consiste à se déplacer lentement ; sa lenteur est décrite comme étant excessive. « Walter Benjamin rappelle qu'en 1839 la mode consistait à promener des tortues dans les passages parisiens. » (Terrin, 2011, p.11) Cette notion de lenteur est importante dans le concept du flâneur. (Tester, 1994) En plus de marcher, l'activité du flâneur consiste à observer, ressentir et interpréter, seul. Frisby (1994) le décrira d'ailleurs comme un détective de la société. En marchant lentement, le flâneur a le loisir de baisser les yeux, cela le rend :

Disponible à un tempo non marchand, socialement et économiquement improductif et du coup, il est incité à regarder ce tissu urbain situé dans des zones de circulation qui sort de l'univers élevé des constructions dominantes. La mégapole s'incarne alors dans des restes, des fragments, des résidus ... (Hess, 2008, p.13)

En se laissant aller dans la ville, le désir du flâneur est de ressentir et de s'imprégner de l'atmosphère qui l'entoure. Comme le mentionne Shields « Flânerie is more specific than strolling », il y a appropriation d'un espace spécifique. (Tester, 1994, p.65). On peut l'imaginer s'émerveiller devant un arbre ou une construction particulière, ou être dégoûté devant la laideur d'une autre construction. Pour Didier, Berry-Chikaoui et Florin :

Flâner est un état d'esprit, le flâneur à la différence du contemplateur Rousseauiste intériorise l'extérieur. La relation de l'espace n'est pas objectivante, mais elle n'est pas non plus totalement suggestive. La flânerie induit une nouvelle conception du rapport au paysage qui n'est peut-être pas propre à la ville, mais dont la ville est le terrain sacré. » (2007, p.194)

Tel est l'apport de l'œuvre de Benjamin : l'environnement, où l'aménagement urbain est un vecteur de sentiments. Pour Benjamin, le flâneur est un « *prêtre du genius loci* », « qui vit, éprouve, découvre et invente autant entre les murs des maisons que l'individu à l'abri entre ses quatre murs » (Foret, dans Terrin, 2011, p.214)

Bien qu'il ne soit pas explicitement écrit dans ses exposés, on peut croire que l'*oisiveté* soit l'un des critères constitutifs, ou plus précisément anti-constitutifs, du flâneur. En effet, Benjamin aurait cumulé plusieurs notes et réflexions sur l'*oisiveté* pour la production de son ouvrage inachevé. Par contre, lors de la lecture de ses notes sur l'*oisiveté*, on ressent une sorte de dédain envers celle-ci. Dans un sens, la signification moderne du terme « flâner » comme pour « se promener sans but, au hasard » ou « ne rien faire, paresser » (Antidote) représente mal le concept de flâneur de Benjamin. Plus tard, Benjamin dira d'ailleurs que « l'*oisiveté* du flâneur est une protestation contre la division du travail ». (Terrin, 2011, p.18) Hess dénote aussi ce paradoxe :

Si le flâneur est celui qui aime à ne rien faire, il engage paradoxalement son corps à s'aventurer dans une disposition passive. C'est pour cette raison que l'action de flâner se retrouve souvent sous le signe de l'errance, du vagabondage. Mais qui dit errance, dit parfois aussi erreur, éloignement de la vérité. Le flâneur est donc celui qui s'exerce délibérément à la perte de soi. Égarement au cours duquel le sujet s'écarte du droit chemin, de la moralité pour laquelle, rappelons-le, l'*oisiveté* est mère de tous les vices. Le vice du flâneur consiste dans l'absence de but et de fixité. » (2008, p.1)

Gluck (2003), par l'exemple du *faux-flâneur*, permet de voir plus clair dans les notes et les paroles vagues de Benjamin. Le flâneur ne se promène pas avec un guide touristique à la main et ne cherche pas le plus succulent des melons au marché :

The flâneur brings alive and invests with significance the fleeting, everyday occurrences of the city that ordinary people failed to notice. [...] The flâneur's expert knowledge of the city, however, involved more complex skills than passive observation and the recording of minute details. (Gluck, 2003, p.69)

En ce sens, Nuvolati (2009) compare le flâneur aux piétons, joggeurs, danseurs et traceurs. (Figure 1)

Figures	Action principale	Observation	Interprétation	Mouvement
<i>Piéton</i>	Marcher	X	XX	X
<i>Joggeur</i>	Courir	X	X	XX
<i>Traceur</i>	Sauter	XXX	X	XXXX
<i>Danseur</i>	Exécuter	XXX	X	XXXX
<i>Flâneur</i>	Vagabonder	XXX	XXXX	X

Note : le nombre de « x » est purement indicatif, il est destiné à signaler une propension élevée ou basse pour une activité spécifique

Figure 1 : Usages divers de l'espace urbain chez quelques catégories d'individus

Comparativement au piéton, l'action principale du flâneur n'est pas de marcher, mais de vagabonder à un rythme relativement identique à la vitesse de marche du piéton. Son action est principalement d'observer, avec une intensité aussi forte que le traceur ou le danseur accordent à leurs propres occupations. Comme le dit Thomas : « Le flâneur a une activité visuelle continue, nourrie par des déplacements presque ininterrompus sur le territoire urbain ». (2008, p.8) De plus, outre marcher et regarder attentivement, la grande différence entre flâneur et jongleurs est que le flâneur interprète et donne un sens à l'environnement qu'il croise sur sa route. Comme le mentionne Nuvolati :

Chez le flâneur, le corps en mouvement dans l'espace urbain n'est pas seulement celui des jambes, mais surtout celui des yeux et de l'esprit (dans ses composantes cognitives et émotives), attentifs à percevoir et à lire les sens les plus ou moins cachés que la scène urbaine présente. (2009 : p.5)

Pour Benjamin, l'exercice de flâner est synonyme de marcher au hasard mais peu, certainement, de paresser. Thomas disait que le flâneur accorde un régime d'attention particulier à son activité, qui le démarque des autres utilisateurs de la rue. À la base, comme le dit Lavadinho, « Marcher est le moyen de faire un geste. » (*dans* Terrin, 2011 : p.21)

La théorie de la dérive de Guy Debord (1956) comporte aussi plusieurs similitudes avec le concept de flânerie. On remarque que la flânerie, comme la dérive, préconise une marche vers l'inconnu. Benjamin a écrit:

Not to find one's way in a city means little. But to lose oneself in a city as one loses oneself in a forest requires practice. Then the street names call out to the lost wanderer like the snapping dry twigs, and the Small Streets of the city-centre must reflect the time of day as clearly as a mountain hollow. I have learned this art of straying only recently. (*dans* Cain, 2014 : p.23)

De son côté, Debord (1956) disait vouloir « supprimer ou fausser arbitrairement toutes les indications concernant les départs [des gares] pour favoriser la dérive » (p.18). Pour lui, la dérive

est une « technique du passage hâtif à travers des ambiances variées (p.1). Dans les deux cas, le but est de se laisser toucher par la ville. Également, pour les deux auteurs se perdre devient une sorte d'expertise recherchée. Flânerie et dérive se rejoignent aussi puisque les deux exercices mènent à une interprétation et à une expressivité. Par contre, je ressens le besoin de mentionner le flâneur fait des feuillets et les situationnistes de Debord, des manifestes. C'est là où se trouve possiblement la différence fondamentale entre les deux. Le flâneur produit dans un désir de s'exprimer, de manière mélancolique, sur les changements auxquels il est témoin, alors que Debord et le courant situationniste, le fait dans une logique de protestation et invite les gens à se joindre à leur combat. Toujours dans les comparatifs, à noter que selon Nuvolati (2009), la solitude est une composante importante du concept de flâneur, ce qui le différencie du concept de la dérive de Debord qui préconise de marcher à plusieurs. L'ensemble de ces propos se résume bien par la prose de Hess qui mentionne que :

Tout l'art du flâneur consiste alors à perdre ses repères, à les déplacer constamment, laissant derrière lui adresse et même destination. Sans point fixe, sans fixité, c'est donc le flâneur qui devient son propre centre, sans référent extérieur à son propre geste. C'est le geste lui-même qui affirme l'introuvabilité d'un quelconque centre. Le flâneur se fond dans le spectacle, il est lui-même dans l'espace qu'il décrit. Cela signifie que le flâneur n'a pas un point de vue extérieur qui juge. La flânerie procède par sauts, elle est spasmodique... (2008, p.13)

En somme, l'acte de flâner est individuel. On pourrait argumenter que ce côté individualiste représente bien et la modernité. Pour l'instant, notons simplement que la flânerie « propose un changement dans la relation des individus à l'espace, en particulier la ville ». (Didier, Berry-Chikaoui et Florin, 2007, pp.193-194)

Flâneur comme narrateur-interprète :

Outre marcher et interpréter, un élément constitutif du concept de flâneur est qu'il est un producteur de textes. Lors de ses expéditions, le flâneur prend des notes sur ses ressentis et les expose par la suite par des *feuillets* (lettres dédiées à l'espace public, magazines et journaux) (Benjamin, 1989). Cette action lui vaudra d'ailleurs le titre d'icône pour les artistes, poètes et érudits (Ferguson, 1994; Gluck, 2003; Hess, 2008 ; Nuvolati, 2009; Wolff, 1994) et mêmes de journalistes. (Frisby, 1994, p.92) Comme le note Susan Buck-Morss « the flaneur's ability to read the city as text was inseparable from the flaneur's ability to create text about the city » (*dans* Gluck, 2003, p.70). Ces propos sont également énoncés par Frisby (1994) et Featherstone (1998) qui mentionne que : « The flaneur, then, is not just the stroller in the city, something to be studied.

Flannery is a method for reading texts, for reading the traces of the city. It is also a method of writing, of producing and constructing texts. » (p.910). Mais encore, Paetzold note que « City strolling is concerned with the atmosphere of the urban scenes on streets and squares. City strolling is not just a practice of walking and watching but also a way of theorizing and writing. It is a cultural activity. » (2013, p.5)

De ce fait, on remarque certaines complexités au sein du concept de flâneur par rapport à l'espace et à la manière dont le flâneur entre en contact avec ce dernier. Tel que décrit par Benjamin, le flâneur est la recherche d'une foule afin d'y interagir. (Gluck, 2003) Comme le dit Baudelaire :

La foule est son domaine, comme l'air est celui de l'oiseau, comme l'eau celle du poisson. Sa passion et sa profession, c'est d'épouser la foule. Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, le fugitif et l'infini. Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi. » (*dans Hess, 2008, p.12*)

En revanche, le flâneur nous est décrit comme un solitaire et, si penser signifie se déplacer (Hess, 2008), la flânerie est définitivement teintée de subjectivité. On remarque donc une opposition entre la solitude et le nombre qui me paraît comme assez intéressante et qui souligne le phénomène de l'anonymat de la foule. De plus, autant l'exercice de flâner appelle le flâneur à se concentrer sur son individualité privée et ses sentiments autant il y a chez lui un désir d'expressivité, de rendre public ses sentiments et de faire sens de la ville. Shields (1994) dénote que par le simple fait de chercher la foule, le flâneur cherche à être vu, ce qui dans une certaine mesure, produit du texte pour la foule, qui devient une audience. Pour Shields « Flânerie is public and other-directed » (1994, p.65). Le texte produit n'est pas nécessairement inscrit textuellement, il ne peut qu'être une trace éphémère. Fisby cite même Benjamin et note que le flâneur n'est pas au fait de sa condition spéciale. (1994, p.86) Il pourrait donc, simplement par sa présence et sans être conscient de l'effet qu'il produit, il est produit.

Finalement, c'est dans ce côté narrateur-interprète que Nuvolati (2009) trouve l'importance du concept du flâneur. Le flâneur crée du sens de nos villes et en les partageant cela a aussi des répercussions sur nos modes de penser et d'agir. Celui qui est exposé au flâneur est susceptible de regarder la ville différemment.

Des critiques et un concept en mouvance

Plusieurs auteurs contemporains ont repris la notion de flâneur ou l'ont même critiqué. Lauster remet en question la résistance du flâneur par rapport au commerce et se demande si le flâneur est un mythe. Son argumentation s'appuie les notes et matériaux de Benjamin sur le *collectionneur*. Par le contenu des pages sur le collectionneur, Lauster (2007) et Featherstone (1998) voient que le flâneur consommait autant que n'importe quel citoyen et proposent même que le flâneur fût en fait un fétichisme déguisé. Dans cette même idée d'aliénation, Mazlish (1994) remarque que le flâneur de Benjamin en quête de ressentis dans la ville et qui s'extasie devant celle-ci, représente dans une certaine mesure, une perte de contrôle ; il serait donc, le premier des aliénés. Toujours dans la critique, Featherstone (1998) constate que la difficulté du flâneur à résister résulte de la création des *department stores*. Par une argumentation bien éloquent celle-ci adopte une perspective à tendance féministe pour dénoncer la masculinité absolue du flâneur du XIX siècle. Wolff écrit dans la même lignée et cite Prendergast qui identifie le lèche-vitrine, décrite comme une pratique associée au genre féminin, comme une sorte de flânerie. (1994, p.124) Quant à Shields, (1994) celui-ci remarque le côté mythique du flâneur, notant que ce dernier se retrouve plus dans la littérature que dans la réalité et que la figure du flâneur se veut d'être une sorte de super héros du XIXe siècle, qui résiste à la consommation.

Quant à l'évolution du concept de flâneur, de Certeau (1990), dans son œuvre *L'invention du quotidien*, et plus spécialement dans son chapitre « Marches dans la ville », sans nier la possibilité d'une certaine force de la ville sur la culture, vue comme un mode de pensée et d'agir des individus, voit dans les *marcheurs*, une certaine indépendance de ces derniers vis-à-vis le rapport de forces que la ville peut générer. La flânerie est perçue comme une pratique disponible à tous. Et tous sont indépendants, critiques, ils s'approprient la ville au quotidien et formulent leurs propres textes.

Suite à cette démocratisation de la pratique proposée par de Certeau, Featherstone (1998) dans *The flâneur, the City and Virtual Public Life* pose la question: « How does looking at the world through the window of a passing train differ from perceptions of the strolling flâneur? » (p.911) Featherstone va même plus loin : si la télévision comme internet permettent de ressentir la découverte et formuler une interprétation personnelle, en quoi la mobilité physique joue-t-elle sur la flânerie, surtout que « the electronic flâneur is capable of great mobility » (Featherstone, 1998, p.921). Featherstone cite Bauman et insiste sur le fait que le flâneur marchait dans la ville

pour son propre loisir et « it takes a heroic constitution to refuse being a flâneur. » (*dans* Featherstone, 1998, p.918). En effet, Bauman voit le flâneur comme un *travelling player* qui s'est construit un jeu grandeur nature dans la ville. L'auteur voit la flânerie comme une nécessité accessible à tous, principalement dans la société postmoderne qui favorise les loisirs divers. (Bauman, 1994) Accessibilité, appropriation, mobilité, Didier, Didier, Berry-Chikaoui et Florin (2007) iront même jusqu'à mentionner que le *cruising californien* représente une forme de flânerie automobile. Ces propos ne sont toutefois pas partagés par tous, le sociologue David Le Breton est catégorique. Selon lui

La flânerie, dans sa royauté, implique le corps, la sensorialité, les émotions, la curiosité, elle est une posture créative devant le monde qui laisse des traces de mémoire, suscite des rencontres. » L'errance sur le Web, elle, dissout la présence dans une sorte de transe qui ne laisse aucune trace de mémoire, fait-il valoir. « Ce sont des manières modernes de disparition de soi. » (*dans* Rioux-Soucy, 2016)

La marche

Bien que le terme *flânerie* semble avoir presque disparu de la littérature scientifique actuelle, beaucoup d'études récentes sur la mobilité en anthropologie, sociologie et urbanisme accordent une importance à la marche. Les recherches sur la marche comportent plusieurs thèmes similaires à la flânerie. Notamment, les questions d'appropriation et de la production de sens y sont fort présentes. De plus, l'étude de la marche ouvre davantage d'horizons et comme nous le verrons, notamment pour la production de sens, l'étude de la marche apporte de nouvelles perspectives à ce même phénomène.

La principale *nouveauté* dans l'étude de la marche en comparaison avec la flânerie, se trouve dans l'importance de la marche en tant que geste. La littérature scientifique sur le sujet semble s'articuler autour de trois axes majeurs. D'abord, on soutient que l'environnement, et principalement les villes ainsi que leurs infrastructures offrent un certain contrôle sur nos déplacements (Chalati, 2012; Thomas, 2007). Ensuite, la marche engage forcément plusieurs sens. À cet effet, Chalati paraphrase Paquot et propose que : « le lancement de la marche dans l'espace démarre la configuration sensible de l'environnement qui nous entoure à plusieurs niveaux. » (2012, p.14) Marcher serait le moyen le plus direct de stimuler l'être humain et de comprendre le monde. Enfin, la marche possède une immense portée sociale. Pour Terrin, la mobilité représente plus qu'une forme élémentaire de la vie quotidienne, c'est une « dimension transversale à toutes les pratiques sociales sans exception. » (2011, p.13)

Dans une étude, Mauss constate que les femmes maories avaient une manière de marcher que les Occidentaux de l'époque trouvaient indécente. Il conclut qu'il n'existe peut-être pas de façon si naturelle de marcher. (*dans* Thomas, 2007) Il y a donc une composante culturelle dans le fait de marcher. Balzac l'avait d'ailleurs bien compris et exprimé dans sa théorie de la démarche où il disait pouvoir reconnaître un marin et un militaire à leur façon de marcher (Gros, 2011). Aussi, la distance que l'on garde vis-à-vis des autres passants, où tout simplement la vitesse sont des facteurs fortement sociaux qui influencent la marche. Les signalisations d'*interdiction de flâner* en constituent une bonne preuve. (Figure 2)



Figure 2. Pas de flânerie, Montréal

Comme le mentionne Raymond Depardon, auteur de *L'Errance*, la flânerie est parfois suspecte, ce qu'il a appris malgré lui : « Il paraît que l'errant a un drôle d'allure. J'ai été dénoncé à la police, un jour, place Vendôme, par les commerçants, je faisais des photos, ... » (*dans* Hess, 2008, p.18) Histoire personnelle que je partage avec humour, j'ai dans ma famille un flâneur qui vivait à proximité de chez moi. Avant de connaître le concept de flânerie, j'étais très curieux de ses

promenades à toutes heures de la journée. Je me demandais même s'il n'entretenait pas une relation extra-conjugale !

Quant à l'aspect appropriation, vu sous les nominations d'acteur utilisateur et narrateur interprète, on remarque que Benjamin, et surtout de Certeau, figurent comme les sources instigatrices de ces nouvelles études. L'héritage de de Certeau est important, puisqu'en se concentrant sur l'étude de *l'homme ordinaire*, en remplaçant le flâneur par un *simple* marcheur, on assiste à une sorte de démocratisation de la flânerie. Celle-ci n'est donc plus réservée à l'image du poète ou du résistant, et pourtant, les thèmes *d'acteur-utilisateur*, tout comme de *narrateur-interprète* demeurent. Chalati entrevoit plusieurs catégories de marcheurs « qui correspondent à plusieurs identités, à plusieurs moments de la journée, à plusieurs états psychologiques, qui influencent la relation du marcheur avec l'espace urbain. » (2012, p.30) Ainsi, la flânerie est ouverte à tous, et se définit surtout par les motivations qui poussent le marcheur à la pratiquer et par la vitesse avec laquelle le marcheur appréhende sa route. Se déplacer rapidement est souvent fait dans une optique d'efficacité, ce faisant le marcheur est passant. En revanche, si le marcheur se déplace lentement, Chalati y attribue une notion de plaisir, et associe cette action au flâneur :

Se balader, flâner, se promener signifie prendre son temps pour traverser avec une certaine aisance, un rythme plus lent, moins fatiguant, relaxant, c'est à ce moment que l'on devient plus ouvert à notre environnement, on commence à observer tout ce qui nous entoure, objets, personnes, usages potentiels. Notre marche est productrice d'expérience avec moins de stress, plus de distraction, de plaisir, des loisirs et communication par rapport à l'environnement où l'on se trouve. (2012, p. 31)

Pour Thomas, la marche, et plus précisément, la flânerie est :

Une activité qui sollicite la sensorialité du piéton en même temps qu'elle se nourrit des modalités sensibles de l'espace urbain. La ville « magnétise » le pas, l'attire ou le rejette vers des zones plus ou moins attractives (les « zones d'ombre du marcheur »), en fonction de l'humeur ou de l'intuition du piéton, en fonction de sa disponibilité sensorielle également. (2008, p.6)

Cette notion de plaisir démontre bien des divers usages possibles de la marche. Marcher c'est aussi s'arrêter, prendre un verre, faire des courses, se reposer sur un banc de parc, ... Le marcheur est *acteur-utilisateur* de son espace, où différents usages sont possibles ; il s'approprie la ville. En ce sens, la marche est parfois décrite comme un outil.

Quant à l'aspect production, et toujours en considérant que l'espace public est multi-usage, Michaud mentionne que :

Le marcheur configure en effet l'espace dans lequel il chemine. Il est non seulement en prise avec son environnement, il est vecteur de sa production. [...] [Marcher] c'est aussi une expérience multi sensorielle et un espace-temps. Un des attributs essentiels de la marche, en effet, est qu'elle est multiple. La prospective RATP (la marche au cœur des mobilités, séminaire prospective RATP 2009) a ainsi organisé sa réflexion dès le départ dans trois directions : la marche en tant que mode de déplacement, la marche en tant qu'expérience physique et sensorielle et la marche comme vecteurs d'échanges dans la ville ! (2011, p.253)

La ligne apparaît donc encore plus mince entre appropriation et production. À cet effet, Hamar indique que « La marche elle-même n'a pas de centre, elle fonctionne comme un mouvement perpétuel sans cause première. Ce sont les acteurs qui définissent un centre, des priorités et des actions. » (*dans* Chalati, 2012, p.16). Ce à quoi Chalati rajoute, « chaque acteur, chaque marcheur devient par conséquent un révélateur de sens, signification et direction, un diseur d'aventures spatiales. » (2012, p.16) ce qui se rapproche fortement de la notion de *narrateur interprète* évoquée précédemment. En somme : « Les piétons donnent sens aux lieux ». (Foret, 2011 : p .215) Ces propos sont renforcés par l'idée qu'encombrer l'espace, qui permet une proximité avec les autres, est également producteur de sens. Comme le mentionne Chalati :

En marchant, les passants ne sont pas seulement réceptifs aux émissions de la rue, ils en sont aussi des producteurs. Ils se donnent à voir et à entendre, émettent des signes et des signaux, s'échangent des propos et se racontent des histoires, se rendent eux-mêmes perceptibles et nuancent la rue de leur présence. (2012, p.33)

Cette citation soulève l'aspect de la foule propre au flâneur. De plus, on note que le sens produit par les marcheurs dépasse la frontière individuelle. Ce sens se répercute pour s'inscrire dans une logique plus sociale. En effet, le sens produit par les marcheurs ne se limite pas aux différentes perceptions humaines possibles, mais a également un effet sur les non-vivants, et plus précisément, sur la ville. Dans cette logique, les marcheurs forment la ville. Comme le dit Foret :

Penser la marche urbaine comme un ensemble de pratiques qui transforment la ville, qui "l'évanouissent en certaines de ses régions, l'exagèrent en d'autres, la distordent, fragmentent et détournent de son ordre » : les marcheurs réalisent les lieux. [...] [le marcheur] parle la ville, crée des parcours. (2011 : p.214-215)

Le fait que la ville de New York prévoit instaurer un parc pour tous les citoyens à dix minutes de marche démontre bien que la marche fait l'environnement. De la même manière, il me serait impossible d'imaginer une ville sans piétons. Pour Marzloff et Francqueville, cela est d'autant plus vrai avec l'arrivée des nouvelles technologies qui permettent de capter des traces et d'enregistrer ce qui était auparavant perçu comme éphémère :

Le marcheur s'invite à la gouvernance de la rue, de son aire de vie [...] Les données (des marcheurs) permettent de formuler la vision d'une ville vivable. Les marcheurs créent des données qui sont reprises par les promoteurs immobiliers pour valoriser les biens qu'ils sont en charge de commercialiser – "voyez comme cet appartement est marchable". (2011 : p.241)

Après l'ère de l'automobile, le retour à la marche ? Pour Foret, (2011) le choix est simple : les piétons ne polluent pas, ils sont en santé et la marche décroïssonne, alors que la voiture privatise.

En terminant, pour faire un pont entre *marche*, *co-construction* et la *flânerie*, Hess mentionne que :

La flânerie invite à se défaire des formes qui sont identitaires, sociales, économiques ou culturelles, de changer de peau, même provisoirement. Elle procède dans un mouvement de différenciation. Il s'agit de refaire le monde en le déplaçant loin des visages, des lieux connus, balisés, et contrôlés, en le reprenant, en posant une *différence*, en produisant une véritable conversion du regard. [...] La flânerie comme geste conceptuel s'attache à ne pas concevoir l'espace public, uniquement comme le lieu de la circulation marchande, comme espace de contrôle. Elle explore une subjectivité qui ne serait pas « mise au pas ». On s'aperçoit que des réseaux, des communautés ne se créent plus sur le territoire, mais de manière mobile. Autrement dit, cela signifie qu'il existe des espaces publics de pensée, au-delà d'une dimension de territoire géographique. Grâce à la flânerie, l'espace public n'est pas uniquement pensé comme lieu de passage, mais comme lieu *habitable*. (2008, p.20)

Ainsi, « la flânerie est une manière d'accéder à la connaissance intime des villes et de ses habitants ». (Didier, Berry-Chikaou et Florin, 2007, p. 205) La flânerie est donc un concept fortement rattaché à la ville et à sa culture. Bien que le concept date, et qu'il a souvent été présenté comme une pratique en voie d'extinction, elle me semble bien vivante. Les flâneurs produisent-ils toujours ? Ces images témoignent d'elles-mêmes (Figure 3 et Figure 4) :

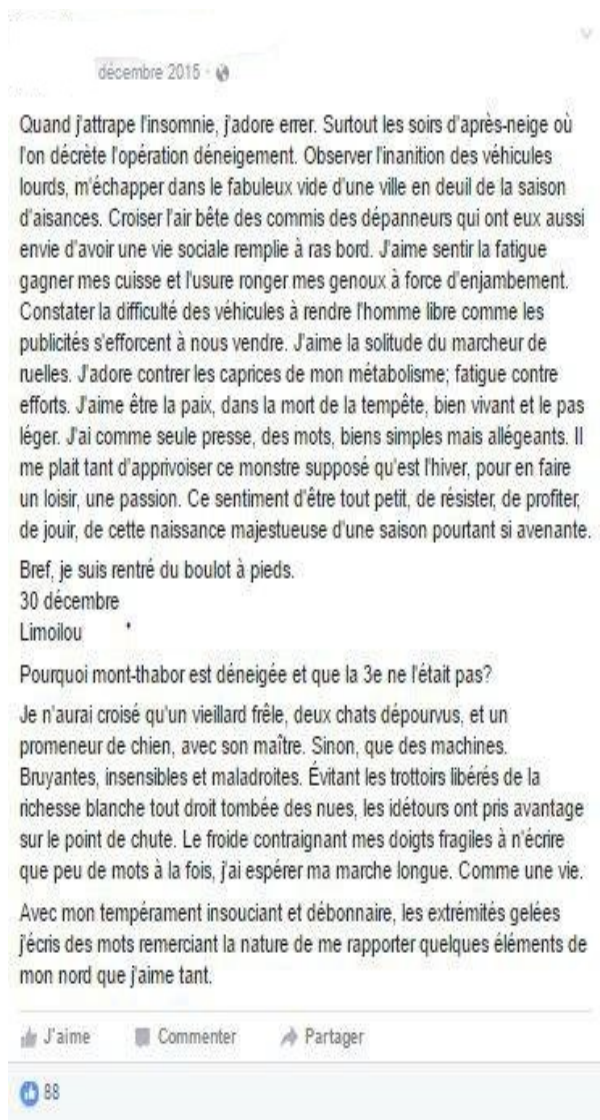


Figure 3 : Compte-rendu d'une flânerie, Qc.



Figure 4 : Image d'une flânerie, Mtl

Ville intelligente :

En introduction de son article, *Smart cities policies : A spatial approach*, Angelidou (2014) présente la ville intelligente comme: « a conceptual urban development model based on the utilization of human, collective, and technological capital for the enhancement of development and prosperity in urban agglomerations..» Bien que ceci puisse paraître une définition tout à fait convenable, elle la remet aussitôt en question : « However, strategic planning for smart city development still remains a rather abstract idea for several reasons,... » et note que « no agreed definition on 'smart' and 'intelligent' cities exists. » (p.S3) En effet, dans la littérature scientifique, il n'y a pas de consensus clair sur la définition de la ville intelligente ou de la *smart city*. Certains, comme Caragliu, Del Bo et Nijkamp (2009), et Albino, Berardi et Dangelico (2015), le qualifient de *fuzzy*, et d'autres décriront la ville intelligente par ce qu'elle n'est pas :

While the description of a smart city is often context dependent, it is commonly understood that a city is not smart when: 1) there is too much of everything in it; exemplified by an excess of vehicles, food, water, and energy consumption; 2) the various networks within a city are unable to communicate and function as a whole-system; 3) the networks within a city are static and inflexible; and 4) the stakeholders within a city are not involved at all levels of decision-making and planning processes that develop and evolve a city towards its vision (Copenhagen Cleantech Cluster 2012). (Colldahl, 2013, p.3)

Pour renforcer cette idée, les travaux de Chourabi, *et al.* (2012), tout comme celui de Nam et Pardo (2011), révèlent chacun une demi-douzaine de définitions de la ville intelligente. Ces différentes conceptualisations de la ville intelligente varient en fonction du contexte de la ville elle-même, et de l'objet étudié.

Pour faire le tri, Attour et Rallet, identifient deux « types » de définitions, en fonction de deux perspectives : l'une axée sur la technologie, où l'intelligence d'une ville « réside dans la manière dont elle intègre les technologies d'informations et de communications (*TIC*) dans toutes les strates de la vie économique de son territoire. » (Hollands, *dans* Attour et Rallet, 2014, p.257); l'autre qui s'appuie sur « la totalisation de ce qui peut rendre une ville économiquement compétitive, efficacement gérée et agréable à vivre. La numérisation n'est alors qu'une composante de cette totalisation. » (Attour & Rallet, 2014, p.258) À titre d'exemple, pour le premier type de définition que l'on pourrait qualifier de plus *technocratique*, Hall définit la ville intelligente par sa capacité à « surveiller et intégrer les différentes infrastructures telles que les aéroports... » (*dans* Nam & Pardo, 2011, p.284). Il en ira de même pour la définition du *Smart City Council* (2014), un regroupement œuvrant principalement dans le domaine des TIC tel que Cisco ou IBM, définit la *smart city* simplement comme une ville usant d' « information and

communication technology to enhance its livability, workability and sustainability. » (p.6) Pour expliciter la deuxième type de définition, Attour et Rallet (2014) reprennent le modèle de Giffinger et *al.* (2007) et avancent qu'une ville pourrait être qualifiée d'intelligente « si elle favorise l'innovation (*smart economy*), investit dans la formation (*smart people*), est bien gouvernée (*smart governance*), possède une bonne qualité de vie (*smart living*) et de bonnes performances environnementales (*smart environment*) en plus d'une mobilité durable (*smart mobility*). » (p.258). Cette perspective, plus englobante, se base sur les résultats multiples plutôt que sur les moyens ; on y voit la technologie numérique, non pas comme une fin, mais comme agent de liaison entre diverses composantes. Dans ce type de définition, les technologies numériques peuvent même être complètement absentes. Cette seconde perspective pourrait par conséquent inclure les initiatives de la ville de Rio de Janeiro, qui dispose d'un ordinateur central pour collecter et traiter toutes les informations disponibles sur son territoire, que de permettre à un propriétaire de cochons de louer les services de ses derniers aux municipalités pour défricher des terrains vagues. (TvLaTribune[a],2014) Dans la lignée de ce deuxième type de définition, Rios (2008), définit la ville intelligente comme « A city that gives inspiration, shared culture, knowledge, and life, a city that motivates its inhabitants to create and flourish in their own lives » pour y inscrire une dimension plus humaine tout en ne considérant pas les aspects économiques ou technologiques. (*dans* Nam & Pardo, 2011, p.284)

Ching et Ferreira (2015) regroupent les théories et concepts de la ville intelligente en quatre catégories clefs selon la source de l'intelligence d'une ville. Dans la première, l'intelligence d'une ville dépend fortement de son aspect technologique. La ville intelligente y est décrite comme une machine qui agrège, de manière autonome, les données dans le but d'organiser les différentes facettes de la ville. Dans la deuxième, l'intelligence d'une ville dépend de la façon dont la ville engage la collaboration entre les divers acteurs de la ville, telle que les communautés, les entreprises et diverses institutions dans le but de favoriser l'innovation et la transformation de la ville. La troisième catégorie est également fortement technologique. Cependant, la ville intelligente y est décrite comme une ville qui apprend réapprend et s'adapte par le biais de réseaux, de capteurs et de processus de rétroaction. Contrairement à la première catégorie, ces catégories de la ville intelligente se concentreraient sur certaines caractéristiques, comme celle du *smart living* esquissé précédemment, plutôt que sur l'ensemble de la vie citadine. Enfin, la dernière catégorie prend une

perspective entrepreneuriale, où l'environnement, comme les humains ou non humains, est considéré comme du *stock* pour lequel il faut investir afin de créer un plus grand potentiel.

Il semble donc apparent que la conceptualisation de la ville intelligente demeure encore problématique. Cependant, toutes ces définitions conceptuelles ou théoriques se rejoignent sur le but ultime de la ville intelligente : rendre les villes plus efficaces et d'améliorer la vie des citoyens. (Streitz, 2011)

À cet effet, Missika et Decaux (*dans TvLaTribune[a]*, 2014) tout comme Piccon (2013), affirment que la ville, vue comme un lieu d'échange, a toujours été dotée d'une certaine intelligence. Les routes, aménagées pour favoriser le déplacement autant des humains que des bêtes ou de la marchandise, en sont des exemples faciles. Par ailleurs, tout bon conducteur sait que pour voir le trafic arrivant en sens perpendiculaire, dans une situation à visibilité réduite, il peut regarder dans les vitrines des commerces face à lui. Le conducteur use donc de l'aménagement urbain pour assurer sa sécurité. Sans savoir si les commerces aux larges vitrines ont été encouragés à se retrouver aux intersections à cet effet, il y a un certain échange, une intelligence, produite autant par l'environnement que par l'utilisateur.

Finalement, on note une certaine tendance à une sorte de *segmentation* de la smart city qui se classifie ou se sépare sous différents termes, tel que la *knowledge city*, la *living city*, la ville numérique ... Déjà, la manière de penser la ville intelligente « évolue » de 2008 à 2017. On remarque également qu'il peut y avoir distinctions entre *smart* et *intelligent city*, notamment dans la culture anglo-saxonne, parce qu'ils peuvent, selon certains auteurs, correspondre à différents objets.

Origine et innovations techniques

Le terme « *smart city* » n'est pas nouveau. Selon Harrison et Donnelly (2011) le terme *smart*, pour accompagner la ville, pourrait venir du mouvement *smart growth* apporté par Bollier vers la fin des années 1990 et aurait été communément adopté en 2005 par les grandes entreprises informatiques telles que IBM et Cisco. À la base, le terme *intelligent* est fortement accompagné d'une vision technique ou technologique, principalement informationnelle, relevant des technologies d'informations et de communications. Walravens mentionne que l'année 2008 aurait été un point tournant pour la ville intelligente pour trois raisons :

For the first time (1) there were more mobile than fixed broadband subscriptions active, (2) more “things” than people were connected to the internet, and (3) more than half of the world’s population lived in cities. (2015, p.282)

Selon ces propos, que l'on s'accorde ou non sur la nécessité d'avoir recours aux TIC pour rendre une ville intelligente, la technologie a été au cœur de l'origine de ce type de villes. D'ailleurs, selon mes observations, toutes les villes considérées comme intelligentes ont recours à ces technologies. Qu'il s'agisse de réduire l'émission de CO₂, de fournir en temps réel la situation de la congestion routière, ou encore de munir les arbres de puces informatiques, ces initiatives dépendent grandement des innovations techniques. En ce sens, Harrison et Donnelly (2011) dénombrent une quantité importante de technologies qui ont aidé les villes à instaurer diverses initiatives. Par exemple, ils notent que sans l'instauration des réseaux sans fil, ou des capteurs plus performants, les villes intelligentes telles que nous les connaissons ne seraient pas possibles. De son côté, Piccon (2013) souligne que les coûts dits *abordables* des technologies de réalité virtuelle et des systèmes d'informations géographiques (SIG) et d'internet représentent la base fondamentale de la manière de construire la ville d'aujourd'hui et de demain.

Caractéristiques de la ville intelligente

La ville intelligente a pour but principal de rendre la ville plus efficace, et ce, en ce qui me concerne différentes problématiques. Pour reprendre le modèle de la ville intelligente telle que théorisée par de Giffinger *et al.* (2007) et abondamment cité depuis, la ville intelligente se concentre sur six axes, ou caractéristiques. Selon Caragliu, Del Bo et Nijkamp, « These six axes connect with traditional regional and neoclassical theories of urban growth and development. » (2011, p.70). Ces caractéristiques sont la *smart economy*, *smart people*, *smart governance*, *smart mobility*, *smart environment*, et le *smart living*. (Figure 5)

La *smart economy* réfère à la compétitivité globale d'une ville et se base autant sur les approches innovantes aux affaires, aux recherches et développements, aux opportunités entrepreneuriales, à la productivité et à la flexibilité des marchés et le rôle économique de la ville sur les différents marchés.

Le *smart people* réfère à la capacité à offrir un haut niveau d'éducation et décrit également la qualité des interactions sociales sous la loupe de la culture, de la tolérance et de la participation des citoyens à la vie publique.

La *smart governance* réfère plus spécifiquement à la participation politique municipale. Elle s'appuie sur la transparence du gouvernement et à la place que laisse ce dernier dans la prise de décision, souvent mise en œuvre par des outils technologiques.

La *smart mobility* se concentre sur un système de transport public plus efficient, et à la promotion de nouveaux usages et attitudes vis-à-vis les différents moyens de se déplacer dans la ville.

Le *smart environment* joue beaucoup sur la nécessité de bien utiliser les ressources mises à sa disposition par la ville et de promouvoir le développement durable dans la planification urbaine. On tente de réduire la pollution et la consommation en plus d'accorder un effort supplémentaire à la protection de l'environnement.

Le *smart living* propose d'augmenter la qualité de vie des citoyens par un meilleur accès aux soins de santé, par une ville plus sécuritaire et par l'accès à des services sociaux.

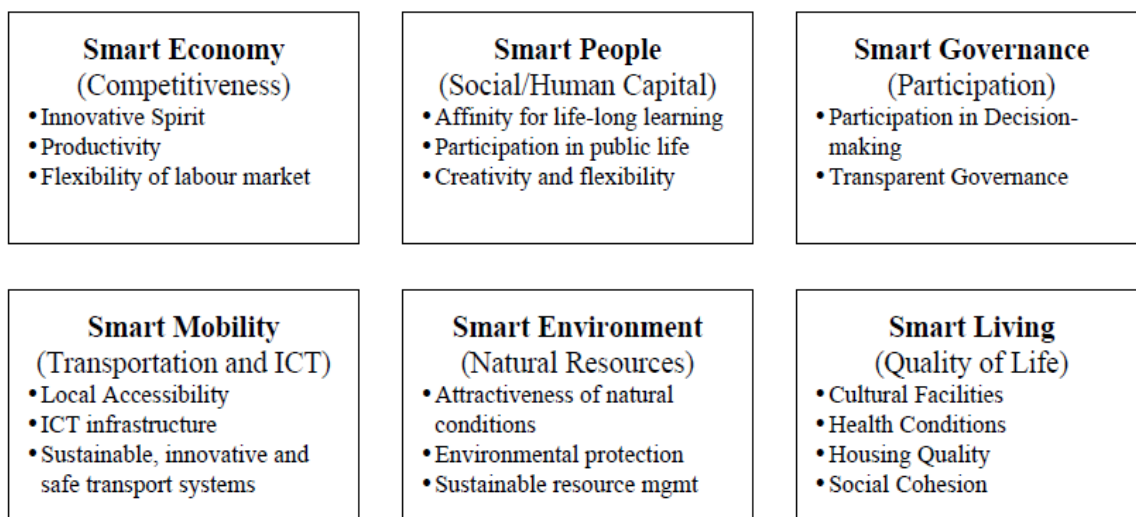


Figure 5 : Les six caractéristiques du modèle de la ville intelligente (Giffinger et al. 2007)

Le modèle proposé par Giffinger et *al.* (2007) fut élaboré pour calculer l'efficacité d'une ville intelligente sous différents points. En ce qui me concerne, ce modèle permet de voir l'étendue de ce que peut faire la ville intelligente, et par conséquent, ce qui la définit.

Composantes de la ville intelligente.

Au-delà des contradictions et difficultés entourant la conceptualisation de la *smart city*, certains éléments, principalement quant à ses composantes, semblent faire relativement consensus parmi les chercheurs. Dans l'ensemble, Nam et Pardo (2011) identifient trois composantes clés (*core components*) de la ville intelligente qui sont, la technologie, les humains et les institutions. (Figure 6)

La composante *technologique* regroupe tout ce qui touche au TIC, autant la téléphonie cellulaire que les serveurs exploités par la ville, les capteurs divers ou les sites internet mis à disposition pour le public. Fait intéressant, les infrastructures (ou simplement de l'espace) physiques, tel que les ponts ou les parcs sont peu ou pas discutés comme étant une composante technologique de la ville intelligente dans la littérature scientifique. À cet effet, Foth, Forlano, Stachell et Gibbs, mentionnent que :

Theoretically, urban informatics research moved beyond simplistic proclamations of “anytime, anywhere” access to data, information, and networks towards the integration of technologies into meaningful cultural practices contextualized in specific communities, cities, and space. From this perspective, the city is spatially constituted as a hybrid that merges digital and physical worlds into a new urban form, whose technological and material edges are seemingly invisible without analysis. (2011 : p.x)

Selon ces auteurs, on considère la ville intelligente comme étant un espace propre, présenté sous une nouvelle forme urbaine. Il est vrai que la ville intelligente considère principalement les flux, qui, grâce aux nouvelles technologies, deviennent visibles. Selon Barns (2011), les capteurs rendent visible l'invisible. Comme le disent Pereira, Vaccari, Giardin *et al.* :

The mid-sized and large cities of the twenty-first century lead a “double life”, because they exist in both in the physical and the digital worlds. Although these worlds do not physically share the same spatial or temporal dimensions, the anonymous citizen constantly projects the physical world onto the digital world, ... (2011 : p.353)

La composante *humaine* regroupe autant l'éducation, la diversité, ou la créativité que ses infrastructures financières. Pour Moreno, président du Forum International de la *Smart City Humaine*, l'humain est définitivement la composante la plus importante de la *smart city*. Piccon (2014) utilisera même le terme *ville-cyborg* pour représenter la ville intelligente puisque celle-ci

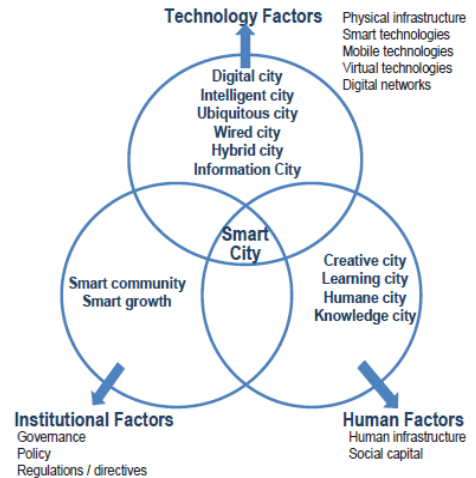


Figure 6 : Composantes de la ville intelligente

se doit autant d'intégrer des *bits que des atomes* pour parvenir à ses fins, puisque la ville intelligente peut être perçue comme étant fortement centrée sur l'individu. Paradoxalement, le facteur humain est parfois discuté comme un problème à régler (fracture numérique, congestion routière, ...) et parfois comme la solution à la ville intelligente. Comme le disent si bien Nam et Pardo : « Education is a critical magnet that makes a city attractive ». (2011, p.286) Par conséquent, les humains et leur éducation sont un facteur important dans l'élaboration de la ville intelligente puisqu'ils favorisent des investissements divers. De plus, il semblerait que les humains, vus comme un problème ou une solution, ne soient pas tous sur le même pied d'égalité. La ville intelligente, introduit un nouveau type d'individu, les *smart people*, travaillant en *smart community* pour arriver à une *smart solution*. Il faut par conséquent que la ville forme ce genre d'individu, ce qui constitue aussi un problème.

Finalement, la composante *institution* regroupe autant les pouvoirs municipaux que les politiques diverses en matière de régulation des projets, de la naissance d'initiatives ou de freins à celles-ci. Il s'agit de la gouvernance qui donne la ligne directrice, mais aussi de la courroie de transmission entre le public, les entreprises et les différents paliers du gouvernement. Pour certains chercheurs comme Giffinger et Moreno, un mode de gouvernance plus participatif est capital dans le fonctionnement d'une ville intelligente, et devrait être la première étape dans l'instauration de ce type de villes.

Ces trois composantes forment la matrice de la ville intelligente; sans l'une de ces trois composantes, la ville intelligente ne peut exister. Bien évidemment, c'est principalement autour de ces trois composantes que se situent la plupart des débats, des enjeux et les recherches sur le phénomène de la ville intelligente.

Fonctionnement

D'abord, il faut remarquer divers modèles du fonctionnement de villes intelligentes. Décrit plus précisément comme des approches, Walravens (2015) en dénombre trois :

La *top down smart city*, se caractérise par sa centralisation. C'est la ville où les systèmes infra structureaux se rejoignent tous à une salle de contrôle commune, ce qui permet d'avoir un point de vue global en permanence sur les multiples activités de la ville. Les villes telles que Rio, citée plus haut, tout comme celle de Songdo en Corée du Sud, en constituent de bons exemples. Alors

que ces villes sont reconnues pour avoir un potentiel économique plus qu'intéressant, elles le sont aussi pour être la cible des plus grandes critiques. Par exemple, selon Hollands (2008), ce type de villes ne répond qu'à des intérêts commerciaux, au détriment de la vie privée des citoyens.

La *bottom-up smart city*, propose un modèle plus expérimental où les changements et les améliorations viennent des citoyens qui *utilisent* la ville. Plutôt qu'ouvrir la porte aux grandes entreprises telles que IBM ou Cisco, comme il est souvent le cas des villes ayant une approche *top-down*, ce type de ville encourage l'entrepreneuriat local. Ce modèle de ville intelligente peut être cependant quelque peu chaotique; elle ne permet pas au pouvoir municipal de se concentrer sur une problématique précise, mais elle peut également engendrer des initiatives qui nuisent au travail des urbanistes et au pouvoir des municipalités. De plus, certains projets *bottom-up* ont une durée plus limitée. Par conséquent, elle ne garantit pas nécessairement le progrès à long terme.

La *ville intelligente comme plateforme d'innovation locale* est la dernière approche apportée par Walravens. Ce type d'approche est plutôt marginale, et prend la forme d'un espace public où les différentes parties prenantes, gouvernements, entreprises privées ou citoyens, se mettent en contact pour bâtir la ville intelligente. Dans une certaine mesure, cette approche se situe entre les deux approches précédemment explicitées.

On remarque encore que le débat sur la place de la technologie revient encore sur le fonctionnement de la ville intelligente. Pour nuancer, Nam et Pardo (2011) insiste sur la nécessité d'investir dans les trois composantes pour que la ville devienne intelligente: « Given the connection between the factors, a city is smart when investments in human/social capital and IT infrastructure fuel sustainable growth and enhance a quality of life, through participatory governance » (Nam et Pardo, 2011, p.285)

Dans tous les cas, l'on pourrait affirmer que la *pierre angulaire* reliant chacune de ces composantes est l'information présentée sous forme de données et plus précisément appelée les *big data*. Comme le mentionne Kitchin (2014) : « The hype and hope of big data is a transformation in the knowledge and governance of cities through the creation of a data deluge that seeks to provide much more sophisticated, wider-scale, finer-grained, real-time understanding and control of urbanity. » (p.3)

Ainsi, la ville intelligente suppose un lieu, plus ou moins régularisé (par les institutions), qui permet l'échange d'informations entre différents acteurs, par la technologie. En ce sens certains auteurs parlent même d'un écosystème (Decaux et Moreno *dans* TvLaTribune[a], 2014 ; Zygiaris,

2013) où les individus s’y retrouvent à la fois comme consommateurs et producteurs de ces informations. Comme le mentionne Antoine Piccon (2014), la ville intelligente s’inspire grandement des théories cybernétiques et elle serait *sensible* et *sensuelle*. Par analogie, le *big data* des villes intelligentes correspond bien à l’idée que la quantité d’information véhiculée l’emporte sur la « qualité » de l’information. Dans une certaine mesure, le sens de l’information importe peu, c’est l’information même qui prime, ce qui rappelle justement la cybernétique. Mais encore, la ville intelligente formule un exemple de rétroaction assez intéressant. Par exemple, un homme se tenant sur un coin de rue, à la recherche d’un lieu avec un téléphone faisant office de GPS à la main donne de l’information sur sa position. L’humain devient un capteur d’information. (Doran, Gokhale et Dagnino, 2013). En « temps réel », celui-ci reçoit une information qui lui permet de connaître sa localisation et par conséquent où se diriger. La magie et l’objectif de la ville intelligente se trouvent dans (ou entre) ce transfert d’informations. En donnant une information, cette même information se modifierait et s’« enrichirait » avant de retourner au destinataire. À plus grande échelle, une information transmise mènerait à l’actualisation de l’intelligence collective des citoyens, ou pour citer Eychenne, d’« intelligence ambiante » (2009). L’information retournée au destinataire en temps réel serait donc le fruit d’un processus de traitement de l’information, qui lui aussi dépendrait des informations précédemment transmises, collectées et traitées. La force, le comment et le pourquoi de la ville intelligente résident dans la collecte et la transmission des données de tout un chacun, collectivement, ce qui enrichit l’information retournée du fait qu’elle est constituée d’un nombre important d’informations. Du moins, c’est la promesse du discours entourant la ville intelligente.

Pour effectuer ce *data mining*, plusieurs villes ont mis sur pied des réseaux de capteurs, pour, par exemple, compter le débit d’eau circulant à la seconde près, ou surveiller la congestion routière. Pour Szabo et al. (2013), cette pratique se souscrit à la logique de l’*Internet des objets*, où l’Internet sort de son monde numérique pour interférer avec des objets ou des lieux physiques.

The development of cities are not any more solely dependent on the city’s basic (physical) infrastructure but more and more correlated to the availability of information and communication technologies (ICT) supporting knowledge sharing about cities. More formally, Gartner defined smart cities as “multiple sectors cooperating to achieve sustainable outcomes through the analysis of contextual real-time information shared among sector-specific information and operational technology systems”. In this context, the real-time information is big data and the contextual sharing system is generally believed to be realized by the Internet of Things. Internet of Things is visioned to become true with over 50 billion connected devices around 2020. (2013, p.295)

De plus en plus, l'objet privilégié pour obtenir ces données - le téléphone cellulaire - participe au quotidien des citoyens. Eychenne (2009) décrit le téléphone portable comme la nouvelle « baguette magique » qui permet de naviguer entre les différentes couches de la ville. En considérant que 85% des habitants des villes possèdent cet outil, Steenbrugen, Tranos et Nijkamp (2015) argumentent que le téléphone mobile est un outil indispensable à la collecte de données, notamment puisqu'il permet de voir les flux des trajectoires, et ce en temps réel et en considérant un aspect plus social. Comme le dit Walravens : « [Mobile phones] are the connecting layer between the physical location someone is in and the virtual and social information that can be linked to it. (2015, p.283)

En plus du *data mining* la téléphonie mobile, influence la mobilité. Le fait d'avoir la possibilité d'obtenir sa trajectoire d'autobus en temps réel en forme un bel exemple. À cet effet, Goldwyn, rédacteur du Citylab, mentionnait que « the most important transportation innovation of the decade is the smart phone » et que ce changement est « dramatique » (2014). En plus d'obtenir son horaire et son itinéraire, le téléphone permet de nouveaux usages pour approcher un bus ou encore un taxi, et selon lui, les villes ont malheureusement du retard pour profiter de ce changement à son plein potentiel.

Au téléphone mobile, s'ajoutent les cartes disponibles sur différents médias, et qui jouent un rôle important. Pour Eychenne (2009) et Piccon, (2014), l'utilisation des cartes et du mobile proposerait une sorte d'*empowerment* des individus. « La carte est devenue un support majeur de création de services numériques [...] En ligne, on fait tout, ou presque, sur une carte... » (Eychenne, 2009, p.60) Pour Piccon, alors que les villes se transforment en systèmes d'informations, « les relations entre infrastructures physiques, offres de services et usagers se trouvent reconfigurées afin de parvenir à une meilleure réactivité et une plus grande souplesse d'usages. » (2014 p.17)

Enjeux

Tel que démontré, la littérature scientifique entourant les villes intelligentes décrit plusieurs enjeux sur différents termes. Le plus récurrent est possiblement celui de la place de la technologie dans la ville intelligente. (Batty, 2013; Budhathok, Bertram et Zorika, 2008; Komninos, 2006; Marsa-Maestre *et al.*, 2008) Par conséquent, ce débat a également fortement tendance à se répercuter sur la définition de la ville intelligente même (Albino, Berardi et Dangelico, 2015; Attour et Rallet, 2014; Ching et Ferreira, 2015; Chourabi, Nam *et al.*, 2012; Nam et Pardo, 2011) et sur les meilleurs moyens de rendre la ville intelligente. Dans certains cas, on développe des

modèles et évaluer l'efficacité de la ville intelligente comporte toujours des difficultés (Giffinger, *et al.* 2007; Walravens, 2015).

La communauté scientifique se questionne aussi sur le fonctionnement de cette ville intelligente et sur les enjeux sociaux. Flichy (2013) et Batty (2013) questionnent la connaissance dans une perspective de pouvoir, notamment sur la question du *big data*. Par le fait même, Flichy (2013) remarque que le traitement de données nécessite un certain désir des municipalités à les traiter ainsi qu'une expertise particulière. Selon les propos de Flichy (2013), l'expertise, ou simplement le savoir des humains, nécessaires à la création de la ville intelligente, ouvre divers débats autour de notre rôle vis-à-vis ce type de ville. En effet, un des enjeux majeurs s'articule autour de la co-conception ou co-construction de la ville intelligente (Chourabi *et al.*, 2012; Dirks, 2009; Hollands, 2008; Komminos, 2006), et l'innovation ouverte. (Krassimira, 2011) Dans cette optique, cela pose des questionnements sur la transmission des savoirs. À titre d'exemple, en reprenant les propos de Flichy sur le *Sacre de l'amateur*, Piccon remarque que la ville intelligente « brouille l'ancienne ligne de partage entre amateurs et professionnels. » (2013, p.19) En effet, si l'utilisateur peut produire de l'énergie (solaire ou éolienne) et gérer sa consommation de manière plus économique qu'autrefois, on remarque qu'il n'agit plus comme un simple consommateur. Le *Do it yourself* (DIY) et la position du citoyen, vu comme un amateur-expert, sont questionnés dans une perspective locale. (Pereira., Vaccari, Giardin, Chiu et Ratti, 2011) Cette place du citoyen soulève aussi des interrogations quant à son engagement dans la vie politique de la ville. Tel que le dénote Marie-Constance Duboc dans le blog d'*EnergyStream*, en s'inspirant des initiatives telles que *FixMyStreet*¹ la ville de Paris aurait mis en place un budget participatif pour laisser plus de place à la parole des citoyens. Certaines parlent même d'un concept de *Engaged City*.

Plus conceptuellement parlant, penser la ville intelligente en tant qu'espace, tel que précédemment discuté par Foth, Forlano, Stachell et Gibbs (2011) propose un changement de paradigme des plus intéressants. Plutôt que d'entrevoir la ville comme un lieu, plusieurs voient la ville intelligente comme un temps, ou plus précisément, une série d'évènements, ce qui ouvre sur un questionnement propre aux nouvelles technologies. (Picon, 2014; Foth, Forlano, Stachell et Gibbs, 2011)

¹ *FixMyStreet* est une plateforme web, créée en open source qui permet aux utilisateurs de noter l'emplacement des problèmes relatifs à la chaussée.

Dans la pratique, la gestion des données, nécessitant du capital considérable en termes d'infrastructure (ne serait-ce que pour les stocker), oblige à se questionner sur à qui revient la responsabilité d'investir dans ces réseaux et pour en faire quoi. Cela mène directement à la question de la gouvernance posée par Coe et Paquet (2001), Meijer et Bolivar (2015) et Odendaal (2003) et des questions économiques entourant le débat tel que le propose Dirks et Keeling (2009).

Enfin, nous pourrions ajouter aux enjeux de la ville intelligente, les questions de l'anonymisation des données (Place de la toile, 2014) et de la fracture numérique telle qu'évoquée par Hollands (2008) ou Partridge (2004). Sur cette gouvernance, et le rôle des citoyens dans l'élaboration de la ville connectée, il y a aussi le défi de la mobilisation citoyenne. (Iverson, 2011; Paulos, Kim et Kuznetsov, 2011)

Critiques

Bien évidemment, les villes intelligentes n'échappent pas aux critiques. La critique la plus virulente vient probablement de Hollands (2008) qui voit les villes intelligentes comme n'étant qu'un discours *marketing* dont l'efficacité reste encore à démontrer. Murray, Minevich, et Abdoullaev (2011) suggèrent également que la numérisation des villes les rend plus vulnérables, notamment face au piratage. (*dans* Colldahl, 2013) Ces mêmes auteurs diront d'ailleurs que plusieurs villes intelligentes ont failli à intégrer la population moyenne dans la mise en place de la ville intelligente. Il en ira de même de Neirotti, De Marco, Cagliano, Mangano, et Scorrano (2014) et Caragliu, Del Bo et Nijkamp (2011) qui constatent et critiquent que les villes intelligentes ont beaucoup plus investi dans la technologie que dans le capital humain. Certains comme Neirotti, De Marco, Cagliano, Mangano, et Scorrano (2014), mentionnent même que les villes intelligentes ne se préoccupent pas de l'engagement civique ou de la qualité de vie des citoyens, et qu'elles ne proposent qu'un instrument de contrôle à l'image du panoptique.

Tel qu'il le sera abordé lors de ma problématique, certaines critiques se basent sur des questionnements plus culturels et sociaux et sur la manière d'*habiter* la ville intelligente. C'est dans ce même état d'esprit que Richard Sennett (2012) dit que « No one likes a city that's too smart », et c'est justement sur cet aspect que se fera ce travail.

En conclusion, bien que parfois apparentée à de la rhétorique, Piccon nous rappelle que la ville intelligente est bien réelle. Eychemme note que « presque toutes les innovations dans les services et les usages de la ville s'appuient sur le numérique et les réseaux. [...] personne ne reste

à l'écart de cette mutation des villes qui touche l'espace et les rythmes urbains, les liens sociaux, les services et les commerces, les loisirs, ... » (2008, p.8) Le modèle de la ville est en pleine transformation, ce qui créera sans aucun doute des changements.

3. Problématique

Maintenant que j'ai bien défini les concepts de ville intelligente et de flânerie, examinons le raisonnement qui m'a poussé à allier ces deux concepts aux fins de ce mémoire. Commençons par un bref retour sur le concept de ville intelligente, le phénomène déclencheur de ce projet.

D'abord, il faut reconnaître que les discours entourant la ville intelligente sont multiples. Alors que les villes intelligentes visent à rendre nos villes plus efficaces au moment où plus de la moitié des habitants de la planète résident dans les villes, les critiques sont plutôt vives à leurs sujets. D'un côté, ces projets de ville pourront donner plus de pouvoir aux citoyens et améliorer de manière significative la qualité de vie. De l'autre, la ville intelligente n'apparaît que comme un coup marketing, ou pire, elle n'annonce rien de moins que la destruction de la démocratie ! (Poole, 2014) Dans la communauté scientifique, on questionne sa réelle efficacité sur la qualité de vie ou sur l'économie ; la gouvernance et le pouvoir ; la place de la technologie au sein de cette idée ; de la culture qu'elle engendre, son mode de fonctionnement ...

Habiter la ville intelligente

Tel que brièvement exposé en introduction de ce travail, on remarque dans les *urban studies* que la question de l'aménagement des villes a toujours soulevé des questions quant à ses effets sur l'individu. Simmel voyait dans les villes modernes l'arrivée de l'aliénation. Plus mitigé, et surtout plus récent, de Certeau, sans négliger la part du pouvoir de l'aménagement, croyait en une appropriation de l'individu des villes. Si l'on se méfie du déterminisme, il me semble évident que les voitures, les usines et l'électricité, dans les villes, ont forcément entraîné des changements dans les modes de pensées et de vivre du genre humain. La ville est un lieu de production, ou plutôt de transformations et de la culture. Vivre en ville façonne la culture et nos représentations. Comme le disent Williams et Dourish: « As culturally and historically specific forms, cities reflect how we see our world ». (2006, p.38) Et par conséquent, qu'aura donc comme effet cet aménagement « intelligent » sur les individus ?

Par l'usage des technologies de localisations, Ozkul (2011) et Iverson (2011) remarquent que les citoyens ressentent une forme d'*empowerment* face à leur ville. Non seulement la localisation permet de se sentir plus en sécurité, mais la contribution rendue possible par les TIC permet d'accorder un sens nouveau aux lieux visités et une expérience nouvelle de la ville. (Ozkul,

2011). Qu'il s'agisse d'applications comme *Foursquare*, ou plus spécifiquement à des applications par et pour la ville intelligente qui permettent différentes initiatives telles que localiser le positionnement de graffitis non désirables ou de places de stationnements disponibles, Iverson est catégorique : « different applications of social and mobile media technologies will have different impacts on urban life », selon bien sûr le modèle de gouvernance et les stratégies utilisés par la ville. (2011, p.67)

Déjà, on dénote de nouvelles manières de concevoir la ville, notamment quant à sa spatialité. (Piccon, *dans* Place de la toile, 2014 ; Roche, 2015) Selon Piccon, la ville intelligente augmente l'espace et l'intensifie. « On sait par exemple où sont nos copains ». (*dans* Place de la toile, 2014) Elle modifie même notre rapport au temps, « la ville est dorénavant visible en tant que suite d'évènements [...] le temps donne une nouvelle manière d'habiter la ville ». (Piccon, *dans* Place de la toile, 2014) Plus concrètement, savoir que notre autobus sera en retard de quinze minutes aurait-il pour effet que nous allons plutôt rester à la maison pour l'attendre ? Cela se résultera-t-il en un appauvrissement de l'espace public ? À cet effet, Hess mentionne que :

L'espace public tend généralement à être délaissé. Les arguments d'efficacité développés autour des inventions conçues pour économiser du temps ont encouragé une privatisation de la vie quotidienne (...) Aujourd'hui, bon nombre d'individus vivent dans une série d'intérieurs séparés les uns des autres : de la maison à la voiture, de la voiture à la salle de gym, au bureau, aux magasins... (2014, p.16)

Ainsi la question se pose, principalement puisque la ville intelligente se donne parfois la mission de renouer le tissu social. Toutefois, en considérant que beaucoup d'initiatives de la ville intelligente passent par les divers écrans, populaires et disponibles aux usagers, l'on pourrait y voir une sorte de contradiction. Cependant, Van den Akker rappelle que, « Mobile information and communication technologies have been traditionally used not only as means to communicate over long distances but also as a means to coordinate social interactions in space in time. » (2015, p.33) À titre d'exemple, Sutko et de Souza e Silva (2011) ont démontré que certaines applications sociales, basées sur la géolocalisation (locative mobile social networks) servent en premier lieu à coordonner la sociabilité dans la ville, et en deuxième lieu, à explorer de nouveaux endroits. Williams et Dourish (2006) voient dans l'utilisation des technologies d'information et de communication, et plus précisément dans certaines applications, la possibilité de changer notre rapport aux étrangers. À titre d'exemple, l'application *Tinder* ou *Happn* permet la rencontre d'inconnus selon la proximité à laquelle ces derniers se trouvent dans un espace donné. Tout n'est pas noir ou blanc en ce qui concerne l'usage des TIC et la socialisation urbaine.

Pour quel citoyen ?

De manière plus générale, on peut se demander quels changements la ville intelligente exigera des êtres humains. Pour Piccon, ils devraient être plus flexibles. (Place de la toile, 2014) Florida souligne que les « Smart people is an important component of smart city. The smart people concept comprises various factors like affinity to life long learning, social and ethnic plurality, flexibility, creativity, cosmopolitanism or open-mindedness, and participation in public life. » (*dans* Nam et Pardo, 2011, p.287) La ville intelligente a donc besoin de *smart people* pour résoudre les problèmes urbains, et l'ensemble du *smart people*, vu comme la *smart community*, n'est rendue possible que par la création de villes intelligentes :

The notion of smart community refers to the locus in which networked intelligence is embedded and continuous learning is nurtured. To explain functioning mechanisms of smart community, the hidden portion of the iceberg is collective intelligence and social learning [20]. A smart city initiative becomes an integrated approach to connecting among entire communities (governments, businesses, schools, non-profits, and individual citizens), creating specific services to address city objectives, and advancing collective skills and capacities. (Nam et Pardo, 2011 : p.287)

Dans ces mêmes types de questionnements, Hess, plus critique, voit dans la ville intelligente un objet de contrôle :

La ville, en tant qu'espace rationalisé et promesse spatialisée où chaque chose promise correspond à un itinéraire ou une adresse, assigne toujours à la marche, aux déplacements un but précis, une destination. Aussi cette logique supprime de fait le geste propre à la flânerie. Car les flâneurs, dont la marche ne répond à aucune attente prédéfinie, à aucune destination, ni but préalablement programmées, court-circuitent, de fait, cette logique correspondant à un certain ordre public. Et réciproquement, c'est cette expérience même de l'espace comme surface rationalisée, ordonnée, grillée, comme espace de contrôle qui engage la flânerie, comme un autre possible du rapport à l'espace et qui fait de ce geste, un geste subversif. (2008 : p.19)

Le citoyen intelligent fait-il face à la soumission? À l'inverse, De Wall (2011) propose non pas de voir ce que la technologie pourrait restructurer dans la vie des citoyens, mais de voir comment les idées et idéaux de la ville restructurent la technologie : poussés par un idéal de flânerie, les artistes créent des projets artistiques multimédias; dans une idée de partage, d'autres créent des *Commons*, et libèrent des données ... Tel que mentionné dans la revue de littérature, la ville intelligente, en se basant sur la logique plus participative du web 2.0, ouvre un champ d'action plus vaste aux citoyens. Ceux-ci n'y sont pas perçus simplement comme des agents passifs ou comme des récepteurs-consommateurs de la ville intelligente, mais comme des agents actifs, voire même comme des producteurs de ce type de ville. Ainsi, plutôt que de se poser la question sur quel effet

aura la ville intelligente sur les individus, l'on pourrait s'interroger sur comment les individus peuvent-ils façonner la ville intelligente?

Avec une nouvelle culture ?

La ville intelligente ne va pas sans ses habitants et les habitants *intelligents* ne vont pas sans la ville intelligente, les deux sont indissociables. Mais encore, l'*empowerment* précédemment pointé ne se ressent pas seulement par ceux qui partagent des informations localisées, mais aussi par ceux qui les consultent. (Ozkul, 2015). Ce qui est créé par les habitants dits intelligents profite aussi au citoyen lambda, qui par conséquent devient lui aussi plus *intelligent*. C'est l'intelligence collective à l'œuvre.

Dans le même état d'esprit, Marin, Janda et Blanchi mentionnent que le « traitement en réseau des informations et leurs consultations via des interfaces personne-machine souvent mobiles participent à la constitution de communautés et engendrent des espaces de signification nouveaux. » (2014, p.3) Or, en analysant la ville matérielle comme un média, Kittler souligne :

By means of its storage facilities (building, vaults, archives, monuments, tablets, books), the city became capable of transmitting a complex culture from generation to generation, for it marshalled together not only the physical means but the human agents needed to pass on and enlarge this heritage. That remains the greatest of the city's gifts. (1996, p.721)

Cette affirmation pose donc la question de la place de la culture véhiculée par le médium qu'est la ville « matérielle ». Dans cette idée, pouvons-nous supposer que la ville immatérielle et intelligente aura des répercussions sur la culture transcendée et sur son héritage ? Après tout, les deux villes s'expérimentent et se consomment différemment. En juxtaposant les TIC à cette question, par la localisation permise par ces technologies, Ozkul mentionne que :

Localisation has been conceptualized as an aspect of place (Lukerman 1964; Relph 1976), and an important attribute of many practices in everyday life. Sharing the location of any place does not turn places into locations, nor can locations simply be turned into places (de Souza e Silva and Frith 2012). Sharing locational data can only change the sense of a place, how we perceive it and what a place means to us. When users of mobile and locative media check in at a place or attach location information to places, they actually share their memories and understandings of those places, along with the physical coordinates of those places. » (*dans* Souza e Silva et Sheller, 2011, p.102)

L'usage de ces technologies permet donc une expérience nouvelle de la ville. La mémoire, les représentations, l'identité et le partage des individus sont effectivement des problématiques liées aux phénomènes des TIC et/ou de l'espace. Par conséquent, quelles seront les possibilités de la

ville intelligente à cet effet et comment la culture et sa transmission se verront-elles transformées ?

Et la flânerie?

Et qu'en est-il de la flânerie ? Simplement en la considérant un point de vue technologique, David Le Breton, professeur de sociologie à l'Université de Strasbourg mentionnait :

Le temps n'est plus au goût de vivre, mais à la nécessité de légitimer son existence. » Et tant pis pour la contemplation, la rêverie ou la curiosité. « Il suffit de regarder un trottoir ou une terrasse de café pour voir une immense majorité de passants ou de clients les yeux rivés sur leur portable, et non plus sur le monde environnant. Seule une poignée de résistants regardent autour d'eux et refusent que les écrans absorbent leur vie. (Rioux Soucy, 2016)

Alors que la téléphonie cellulaire a été présentée comme l'outil privilégié de la ville intelligente, les TIC seraient donc un frein à la flânerie. Cependant, selon Paetzold (2013), la flânerie ou le *strolling* est une caractéristique clef de la culture urbaine contemporaine, fortement ancrée dans la pratique de la vie citadine. Aux fins de ce mémoire, je propose donc de m'interroger sur la place de la flânerie dans ce nouvel espace, celui de la ville intelligente. Comme point de départ, lors de l'émission *La place de la toile* (2014) dédiée à la ville intelligente, l'animateur posa comme question : « et qu'en est-il de la flânerie dans la ville intelligente ? » Sur quoi les panélistes ont répondu qu'il faudra gérer des espaces de déconnexions pour préserver la flânerie, qu'ils semblent juger importante. Ainsi selon eux, aussitôt Internet accessible dans le métro qu'il faudra l'enlever ! On imagine l'individu connecté comme dans l'incapacité à se déconnecter, et la ville intelligente comme la porte d'entrée d'une connexion complète. Vous l'aurez deviné par le ton que je juge cette réponse particulièrement critique et ne m'en satisfais peu. C'est pourquoi je propose comme question principale :

Comment s'articule la flânerie à la ville intelligente ?

À première vue, les deux concepts, la ville intelligente et la flânerie semblent incompatibles. D'un côté la ville intelligente est synonyme d'efficacité, de l'autre, le flâneur propose une sorte d'oisiveté à première vue désordonnée. L'un veut tout catégoriser et informer sur le lieu de tout ce que la ville peut comprendre, dans le but de rendre la ville plus facile à vivre

pour ses citoyens. Et l'autre tente de se perdre, en n'ayant aucune considération pour la fonction des lieux visités, sauf peut-être que pour le plaisir que cela lui procure. Comme question première, on peut se demander si avec les applications de la géolocalisation dans nos poches, est-ce toujours possible de se perdre dans une ville intelligente ?

Mais au-delà de ces questionnements, si nous considérons un seul instant que la ville puisse avoir une influence particulière sur ses habitants, la ville intelligente pourrait poser un risque à la flânerie. Je le répète, la ville intelligente cherche à remettre de l'ordre dans le désordre (un désordre principalement humain !) et tend à la recherche, et voir même à la création (ou à la *formation*) de *smart people*, comme personnalité organisée et investie. Ce fut déjà mentionné, dans certains cas, la ville intelligente (ou ceux qui la crée) s'attend à un changement de comportement de la part des habitants.

De plus, la figure du flâneur qui ressort de la revue de littérature est un individu désireux de rester discret. Or, Parkinson dénote que: « the tracking abilities of the phone in your pocket means that the opportunity for us to disappear in a crowd is pretty much impossible. » (2012) Par cet exemple, nous pourrions croire que bien que l'individu lui-même, dans son choix de refuser la ville intelligente, serait, malgré lui, dans une position où il n'a plus le pouvoir de demeurer anonyme, en pratiquant son geste de flânerie, ce qui modifie la conception même de la flânerie, ou l'annihile.

Par contre, si l'on aborde la flânerie sous la lumière de de Certeau (1990), on peut remarquer certaines similitudes. Conceptuellement parlant, dans son fameux chapitre *Marches dans la ville* (très important à ma recherche) de Certeau assimile la ville à un texte. Du haut de l'Empire State Building, l'individu peut *lire* la ville. Cette perspective produite par une « mise à distance » de la ville, par la lecture, est, par analogie, celle des urbanistes et des cartographes. En opposition, la perspective de la ville vécue « en bas », dans les rues et ruelles, par la marche, est celle des citoyens dits ordinaires, des pratiquants de la ville. Sans remettre complètement en question les pouvoirs de la ville et ses aménagements sur les individus, de Certeau décrit l'activité du marcheur comme un acte d'appropriation, de créateur de texte, qui influence lui aussi la pratique des urbanistes et cartographes en rendant visible les pratiques. De mon point de vue, jumeler la ville intelligente et flânerie, en reconnaissant aux flâneurs une expertise ou simplement en leur donnant la possibilité de voir la carte de la ville, dans leur poche, via une application, rompt cette dichotomie entre écrivain et lecteur, ce qui est très intéressant. Pour reprendre l'expression de

Borgès, la carte est-elle le territoire ? De plus, toujours selon de Certeau, de simplement passer, et cela, même en inscrivant son itinéraire, ne permet pas de tout traduire de l'expérience de la marche au singulier. Par conséquent, marcher constitue des procédures d'oublies où la trace est substituée par la pratique. Et qu'en est-il si le flâneur produit des textes sur sa flânerie ? Ou mieux encore, qu'en est-il dans une ville qui enregistre énormément d'informations sur ses marches singulières, par notamment, la collecte de données des flux ?

L'alliance de nos deux concepts soulève des questions intéressantes. Mais plus concrètement, dans les deux cas, on parle d'usages et d'appropriation. Pour paraphraser les panélistes du *forum smart city* de *LaTribune*, la ville intelligente n'est que d'usages. Missika dira même que le numérique est le couteau suisse de la ville intelligente : elle dispose de plusieurs possibilités, et on en fait ce qu'on en veut, au besoin. (TvLaTribune[a], 2014) Le flâneur a-t-il à faire avec la ville intelligente ? De plus, par le grand enjeu de la co-conception, production de la ville intelligente, l'expertise du flâneur est-elle ou peut-elle être mise à profit ? Pourrions-nous croire que le flâneur en tant qu'individu qui prend le temps de ressentir son environnement peut servir à la ville intelligente pour améliorer la qualité de vie ? Le flâneur serait-il le *sensor* ultime ? Est-ce que tous les *tweets*, statuts *Facebook* et communications autres des citoyens vers la ville (ou non!) ne représentent pas l'expressivité du flâneur ? Avec la géolocalisation dans nos poches, est-il toujours possible de se perdre dans une ville intelligente ? Finalement, et bien qu'il soit malheureusement trop tôt pour l'observer, Piccon suppose que la ville intelligente n'aura plus besoin du modèle rue droite et de quadrilatère fixe pour être efficiente puisque nous ne serons plus dépendants de l'espace physique pour nous orienter. (Place de la toile, 2014) Cette idée séduisante, de rues désordonnées et de jardins mystérieux, n'est-elle pas le paradis du flâneur ?

Peireira, Vaccari, Giardin, Chiu et Ratti (2011) rajoutent que les données proposées par les usagers supposent une sorte d'engagement implicite. Les données fournies seraient une contribution faite à la ville alors qu'à l'inverse, les réseaux sociaux donnent la possibilité d'expérimenter la ville d'une autre façon. En séparant la ville en double vie, on aperçoit donc que ces deux vies peuvent être intimement liées, sans forcément se liquer en opposition.

Bref, l'agencement du concept de flâneur et celui de la ville intelligente soulève plusieurs questionnements. Par exemple, on constate qu'en remplaçant la question de quels pourraient être les effets de la ville intelligente sur les flâneurs par quels pourraient être les impacts des flâneurs sur la ville intelligente, cela change complètement la manière d'entrevoir les diverses problématiques liées à ce type de ville.

Pour ce projet, je compte principalement porter attention aux deux thèmes constitutifs de la flânerie présentés lors de ma revue de littérature soit : l'utilisation et la production, qui font référence aux termes *acteur-utilisateur* et *narrateur-interprète* apporté par Nuvolati (2009). Comme première question, je propose donc : comment le flâneur utilise-t-il la ville intelligente ? L'exercice proposé consistera en une sorte de mise à jour de la flânerie dans un contexte de ville intelligente et à analyser principalement comment se réunissent ces deux phénomènes. Comme deuxième question, je propose : quels textes le flâneur produit-il dans la ville intelligente ? Encore, cet exercice permettra une actualisation de la flânerie dans ce contexte, puisqu'en comparaison avec le flâneur de Benjamin, je doute que la flânerie d'aujourd'hui ne serve pas à la création de *feuilletons*. L'idée propose donc un regard neuf sur cette production et permettra peut-être de voir quelle est la place de ces textes dans le contexte actuel, à voir, le flâneur comme co-constructeur/producteur de la ville intelligente. Ainsi, par textes, je m'interroge autant sur les *scripts* de la flânerie, qui pourraient se définir comme les micro-actions stéréotypés associés au quotidien (Bower, Black et Turner, 1979) comme marcher, s'informer ou observer, qui forme la flânerie, et qui devrait laisser des traces, ainsi que sur la production tangible, les productions textuelles à part entière des flâneurs. De plus, je cherche à voir si ces textes, par la forme de traces ou de productions, se retrouvent dans le script de la ville intelligente et si dans ce nouveau contexte de la ville, il pourrait y avoir un flâneur intelligent.

4. Cadre conceptuel

La conception que tout individu a du monde est et reste toujours une construction de son esprit, et on ne peut jamais prouver qu'elle ait une quelconque autre existence.
Erwin Schrödinger, *dans* Watzlawick 1990.

En premier lieu, je tiens à spécifier que cette recherche fut fortement influencée par un positionnement épistémologique constructiviste. Parfaitement conscient qu'il n'est pas toujours coutume d'afficher ses couleurs ainsi, j'en ressens toutefois l'obligation. La raison est qu'en m'affichant comme tel, j'avise au lecteur que ce projet n'accordera pas, du moins en amont de ma recherche sur le terrain, une importance particulière aux points de vue critique. Ainsi, de toutes les manières que j'aurais pu approcher mon sujet, il ne sera pas ici question de faire mention du concept par exemple, de dispositif, qui aurait pu, certes, fournir un point de vue intéressant à ma recherche, mais qui l'aurait orienté vers un tout autre résultat. Ainsi, plutôt que poursuivre dans la lignée de Benjamin, que l'on caractérise parfois comme un penseur critique, je privilégierai de Certeau, pour me concentrer sur la parole des participants rencontrés et leur manière personnelle d'entrevoir leur pratique.

Par conséquent, il sera ici question de voir comment la ville intelligente est changée par les flâneurs, plutôt que de comment la ville intelligente change la flânerie. Mon but est de donner la parole aux flâneurs sur leurs pratiques et leurs rapports envers la ville intelligente. De cette manière, j'espérais d'abord produire un pied de nez aux critiques qui mettent en commun la ville intelligente et la flânerie, mais aussi, de fournir une sorte d'apologie d'une pratique en apparence ordinaire, faite par des gens qui utilisent le trottoir pour un usage propre à eux.

Pour ce faire, j'ai longuement considéré avoir recours à une théorisation ancrée, ce qui est répandu pour les études sociologiques (Bowen, 2006) et me laisserait la liberté d'explorer mon sujet. Cependant, considérant et reconnaissant mon propre penchant envers le constructivisme, cela m'a mené à avoir recours à des concepts sensibilisants, principalement ceux d'appropriation et de co-construction, qui, il me semble, collent bien avec ma problématique. Compte tenu de ce parti pris, et pour reprendre les propos de Blumer (1954) :

A sensitizing concept lacks such specification of attributes or benchmarks and consequently it does not enable the user to move directly to the instance and its relevant content. Instead, it gives the user a general sense of reference and guidance in approaching empirical instances. (*dans* Bowen, 2006, p.2)

Ainsi, je me suis intéressé spécifiquement aux concepts d'appropriation et de co-construction pour m'aider à orienter cette recherche et à élaborer une grille d'entrevue, À partir de ces concepts, mon travail en est se veut fortement influencé par mes expériences sur le terrain et mes rencontres avec des flâneurs. J'insiste toutefois, et prends un peu d'avance sur l'autocritique de mon propre travail : de cette manière, j'ai effectivement recueilli des témoignages critiques, que je partagerai et analyserai par respect pour la science, mais surtout, par respect pour la parole des participants.

Conceptualisation :

Avant de poursuivre avec la définition de mes concepts sensibilisants secondaires, il va de soi que j'ai dû circonscrire mes concepts principaux, soit ceux de la flânerie et de la ville intelligente. Dans les prochaines lignes, j'expliciterais les raisons qui m'ont poussé à privilégier les définitions choisies et décrirai, le processus qui m'a mené à ces choix.

La flânerie

[Le flâneur] ce petit nombre privilégié d'hommes de loisirs et d'esprit qui étudient le cœur humain sur la nature même, et la société dans ce grand livre du monde toujours ouvert sous leurs yeux

– Auguste Delacroix (1841)

Je définis le flâneur comme un individu disant aimer marcher, de manière régulière (régulier dans sa temporalité - donc qui marche souvent) et sans but particulier. De ce fait, je préconise une approche un peu plus démocratique que la notion de flâneur de Benjamin et plus près du concept de de Certeau (1990). Cependant, comme le propos est la ville, je ne tiens pas à observer des flâneurs qui naviguent sur le web ou regardent la télé, comme Featherstone (1998) ou Bauman (1994) qui semblent ouvrir la porte à ce type de flânerie. L'idée derrière cette proposition d'un flâneur, plus ou moins rigide est de ne pas me limiter à un type d'interactions ou d'utilisations

particulières de la part du flâneur, puisqu'il faut le mettre dans un contexte spécifique propre à la ville intelligente qui est un ensemble complexe. Ce faisant, la notion de *sans but particulier* prendra plutôt une connotation liée au loisir, ou à la découverte, proche de la conception de la flânerie de Bauman. Le *sans but* tient donc par le fait que la marche ne se fait pas spécifiquement dans la finalité d'atteindre un endroit, par exemple d'aller au travail ou au restaurant. Le *sans but* reflète que l'objectif même de la marche est la marche en soi. Ce dernier point est important et a représenté un défi lors de la période du recrutement des participants. Pour certains d'entre eux, qui m'apparaissaient clairement comme des flâneurs, j'ai remarqué que ceux-ci ne se percevaient pas comme tel. La principale raison repose d'abord sur la perception du terme *flânerie*, qui est d'ailleurs très peu utilisé, m'a-t-on dit, en France, lieu de ma collecte de données. Autre raison, certains m'ont dit par exemple « je ne flâne pas, je cherche des choses », ce qui au départ me paraissait très contraignant. Jusqu'à ce que je rencontre des gens, aux pratiques similaires, qui eux s'identifiaient au profil du flâneur. À force, j'en suis donc venu à réfuter cet argument en me convainquant que le flâneur originel, celui décrit par Benjamin, se devait lui aussi d'avoir des motivations diverses à occuper l'espace public de la sorte. Le seul souci est qu'on ne connaît pas, scientifiquement, ses motivations. Toutefois, je doute fortement que quelqu'un décide de marcher, tortues en laisse², simplement pour... marcher ! Et ce constat m'est apparu plus clair lors d'un entretien avec un flâneur-participant qui m'a dit : « Non, je ne crois pas que les glandeurs (puisque c'est ainsi que lui nommait les flâneurs) produisent des textes. Les Baudelaires et les Poes, eux, étaient de vrais glandeurs ! » Ce à quoi j'ai répondu : « Parce qu'ils n'ont pas assez produits eux ! » Ce participant, qui lui aussi travaillait dans le domaine culturel, m'a ensuite confié qu'il était vrai qu'il recyclait ce qu'il avait vu, ou entendu, lors de ses flâneries pour produire. Ce qui m'amène à ma deuxième caractéristique définissant le flâneur : il produit. Ce qui m'a été, dans la grande majorité, été confirmé par mon travail de terrain.

Pour définir le flâneur donc j'utiliserai la définition de Nuvolati (2009) et Gluck (2003). Le flâneur est un utilisateur urbain et il produit des textes.

Ville intelligente

La définition du concept de la ville intelligente m'apparaît toujours difficile. Il s'agit d'un phénomène relativement nouveau et le concept de ville intelligente n'est pas encore figé. Tandis

² Dans la littérature, le flâneur du début du siècle est souvent décrit comme promenant des tortues en laisse.

que sa mise en application varie d'une ville, à l'autre. Pour ces raisons, avant d'entreprendre mon terrain j'avais opté pour une définition que je jugeais englobante, mais qui me semble aujourd'hui comme étant purement technologique. Et pour cause, c'était la question de l'usage des TIC qui m'intéressait. Au départ donc, j'avais considéré la définition du *Smart City Council* (2014) qui définit la ville intelligente comme une ville usant d'« information and communication technology to enhance its livability, workability and sustainability. » (p.6) Cependant, lors de l'étude de mon terrain, j'ai remarqué que les flâneurs-citoyens rencontrés n'usent pas beaucoup de cette ville intelligente, même si j'avais expressément choisi une ville qui offrait un service numérique qui s'apparente à leur pratique (sur quoi je donnerai plus de détails plus prochainement). Suite à une rencontre avec le service de la ville intelligente de la ville de Nantes, mon terrain, j'ai choisi de considérer la définition de Carlos Moreno, président du *Forum International de la Smart City Humaine*, qui semble définitivement avoir eu une influence pour la ville de Nantes. Avec du recul, il me semble logique de considérer la même définition que la ville de mon terrain, et au fur et à mesure que mon analyse progresse, la définition semble tout indiquée. Ainsi, la définition retenue est transmise dans ce passage, tiré d'une entrevue avec M. Moreno :

La grande question qui partage les gens est : la ville n'est pas un algorithme, mais c'est avant tout une identité sociale, économique, géographique. Pour améliorer la qualité de vie des citoyens dans une ville, dans une métropole, il faut privilégier 3 aspects majeurs qui convergent : d'abord l'inclusion sociale pour le mieux vivre ensemble, puis il faut réinventer les infrastructures urbaines puisqu'on doit les adapter à un nouveau style de vie et aux évolutions du XXI^e siècle en s'appuyant sur la révolution numérique qui traverse nos vies et l'améliore en « *relationnant les hommes dans un territoire* ». La technologie est indispensable, mais ce n'est qu'un moyen d'y parvenir. Le vrai challenge c'est le bien vivre ensemble, créer de la valeur ajoutée, être conscient des questions écologiques, se focaliser sur la qualité de la vie et la place des humains. (*dans Construction21, s.d.*)

Cette définition, qui n'en est pas vraiment une, comprend donc un tout autre aspect social, m'ouvrant la porte à certaines problématiques liées à mon terrain. Selon les discours de Moreno, l'intelligence d'une ville dépend fortement de sa capacité à permettre aux citoyens de construire cette ville. (*dans Cointe et Virilli, 2014*) À mon avis, la ville de Nantes a accordé une importance particulière aux idées de Moreno, ce qui s'est aussi avéré visible dans les propos des participants à ma recherche.

Appropriation

À la base, le trottoir a probablement été inventé pour éviter que les marcheurs se fassent frapper par les chevaux ! Qu'un individu l'utilise à des fins de loisirs, à mes yeux, constitue un merveilleux

exemple d'appropriation. Ce concept d'appropriation m'a permis de conceptualiser ma recherche, et d'élaborer mon canevas d'entrevue. Celui-ci se retrouve aussi fortement associé à d'autres thèmes, notamment à celui des technologies de l'information et de communication et celui de la ville intelligente, principalement en tant qu'usage, mais aussi tant que représentation, etc.

Pour le concept d'appropriation, je me suis principalement inspiré de l'œuvre, *L'invention du quotidien* de de Certeau (1990). Le concept d'appropriation est à la racine de la sociologie des usages. Comme le mentionne Proulx, le premier paradigme d'études des usages formulés par de Certeau se situe autour de quatre concepts : « usage d'un objet technique; pratique quotidienne d'un individu ou d'un groupe; représentations de la technique; contexte social, culturel ou politique. » (2015, p.4) Puis, ce dernier rajoute :

Ces catégories analytiques se sont arimées à une problématique de l'appropriation sociale des technologies de l'information et de la communication (TIC), l'appropriation renvoyant à des possibilités d'autonomie et d'émancipation pour les individus et les groupes (Proulx, 2015, p.4)

L'idée générale de de Certeau (1990) est que l'utilisateur n'est pas un consommateur passif. Il s'approprie autant un lieu (pour dessiner) qu'une passoire (pour feindre un casque ?), et ce à sa manière, pour satisfaire ses propres besoins. Dans ce même ordre d'idée, Jouet (2000) précise que cette appropriation est le fruit d'un processus personnel des individus, qui mobilisent autant leurs savoirs spécifiques que leurs identités pour *user* d'un objet technique quelconque. On remarque que l'idée de résistance et d'appropriation se retrouve aussi dans la description du flâneur et se transmet chez de Certeau par le clivage entre l'usage réel (tactique) des gens ordinaires face à l'usage prescrit (stratégique) de ce qui leur a été destiné. Et à cela, l'on pourrait reformuler l'exemple de l'utilité du trottoir.

Co-construction

Je m'appuie également sur le concept de co-construction. Encore une fois, je trouvais, en amont de mon travail, que celui-ci collait bien avec la flânerie et la ville intelligente. Qu'il s'agisse de la flânerie où le flâneur est reconnu comme un créateur de textes, de la ville intelligente qui prétend laisser beaucoup de place à ce phénomène par la participation citoyenne ou entrepreneuriale, ou encore par l'idée que de de Certeau sur la ville à créer par l'homme ordinaire, la co-construction me paraissait tout indiquée. Par la suite, j'ai longuement réfléchi à avoir recours au concept de co-conception dans l'analyse, ce qui sera discuté dans le prochain chapitre.

Cependant, comme la revue de littérature sur les villes intelligentes et la ville choisie pour mon terrain accordent une grande importance à ce concept, je ne me voyais pas l'ignorer.

Le concept de co-construction prend racine dans les *science and technology studies*, fortement influencée par Pinch et Bijker (1984) et leurs théories sur la construction sociale de la technologie. Pouvant être perçue comme la suite des théories de l'usage, la théorie de la construction sociale élargit la notion de l'usage individuel pour la placer dans un ensemble plus grand. Les auteurs parleront donc plus de *social*. Les artefacts étant sujets à la flexibilité interprétative, le développement technologique est un processus ouvert dont les résultats peuvent différer selon les circonstances sociales qui l'entourent (Klein & Kleinman ; 2002). Cette flexibilité interprétative correspond à l'idée, qu'un groupe d'individu peut avoir d'un artefact technologique, et qui peut différer d'un groupe à l'autre. La ville intelligente, pour un flâneur, n'est possiblement pas la même que celle d'un *app maker*, et ce sont ces interprétations, qui propose un certain rapport de force lors de leur mise en commun, qui feront varier l'innovation, puisqu'elle est négocié. Les artefacts techniques sont donc des constructions sociales puisqu'elles reflètent non seulement les intérêts et idées des concepteurs, mais aussi les actions (ou l'inaction) des usagers. Pour démontrer ce point, Pinch et Bijker (1987) prennent leur fameux exemple de la bicyclette pour montrer comment cet objet en est venu à devenir ce qu'il est présentement. À cet effet Mallard argumente que l'appropriation des usagers des TIC tout spécialement, et pour cause de leur grande malléabilité, fait partie du processus de conception de ces technologies et « ont redéfini la place occupée par l'utilisateur » (2011 : p.254) Selon Mallard, les innovations technologiques dépendent d'un processus progressif et non linéaire qui s'effectue par une série d'aller-retour entre un produit commercialisé et l'utilisateur, avant d'atteindre la stabilité. « Une innovation engage, de façon souvent relativement explicite, tout en travail de production de rapports sociaux, économiques et politiques spécifiques. » (Mallard, 2011 : p.257 En somme, tout comme l'appropriation, l'idée derrière la co-construction est qu'elle refuse le déterminisme technologique : qu'il ne s'agit pas de voir le consommateur et la technologie dans deux coins séparés. Oudshoorn et Pinch (2003), iront même à remettre en question le rôle des *non-users* dans le processus de conception d'une technologie. Finalement, comme la co-construction figure comme l'une des innovations mise de l'avant en matière de TIC et de ville intelligente, l'inclure dans ma conceptualisation me semble des plus approprié.

5. Méthodologie

Au départ, j'avais prévu une approche ethnographique afin de mettre lumière la flânerie. Comme le mentionne Cléret (2013), l'ethnographie fut la méthode privilégiée de l'école de Chicago pour étudier les phénomènes urbains. De plus, Anadon (2006) mentionne qu'elle est grandement liée à l'étude de la culture, ce qui est le cas ici. Porter le choix sur l'ethnographie s'est fait afin d'obtenir des données plus profondes et plus riches du phénomène, dans un cadre naturel. (*dans* Cléret, 2013, p.59) En effet, l'ethnographie s'appuie sur l'observation d'un phénomène précis et donc situé. Par une observation rigoureuse, le chercheur est en mesure d'offrir des descriptions riches d'une situation spécifique : dans mon cas, un flâneur « usant » de la ville intelligente, de son parcours, de son rythme ... Pour ce faire, je prévoyais donc de suivre des flâneurs, sans le faire de manière clandestine (pour des raisons éthiques), mais sans toutefois interagir avec mes participants, pour perturber leurs activités le moins possible.

Par contre, le recours à l'ethnographie me donnerait un portrait relativement interprétatif. En effet, les informations obtenues par observation sont celles du chercheur et par conséquent comportent une certaine couleur personnelle à ce dernier. Dans mon cas, les observations recueillies seraient très certainement spécifiques à mon objet d'étude et risqueraient d'être fortement empreintes de mes connaissances et mes attentes. C'est pourquoi j'ai voulu contrer les lacunes, ou compenser les limites de la méthode ethnographique, par des entrevues semi-structurées. (Annexe 1) La méthode de l'entrevue me permet d'obtenir des informations capitales sur la perspective des interviewés, ou plus précisément la signification et la motivation des gestes des flâneurs par ces derniers. En effet, l'entrevue est une méthode de premier choix pour obtenir « la perception des participants, leurs attitudes, sentiments, représentations, valeurs, ou croyances ». (Nils et Rimé, 2003, p.166) Le but de ces entrevues était de savoir qu'est-ce qui aurait poussé le flâneur à prendre telle direction ou de lui demander à quoi il a pensé à un moment précis, etc. Méthodologiquement, en somme, je comptais faire ce que prescrit Boltanski (1990) qui dit : « [Le chercheur s'astreint] à suivre les acteurs au plus près de leur travail interprétatif [...]. Il prend au sérieux leurs arguments et les preuves qu'ils apportent, sans chercher à les réduire ou à les disqualifier en leur opposant une interprétation plus forte. » (*dans* Proulx, 2005 : p.2-3)

Mon plan au préalable était de trouver une ville qui accordait une importance visiblement

marquée dans le domaine du *smart-living* ou de la *smart mobility* et qui proposait un service jugé *compatible* avec la flânerie. Cette problématique a été et fut tout au long de mon travail de recherche la difficulté majeure : comment faire le pont entre une activité concrète actuelle, celle de marcher, et la ville intelligente, qui me semble correspondre à un environnement moins tangible, numérique ? Après mures réflexions, j'ai remarqué que l'un des points communs entre ces deux mondes se trouvait dans la cartographie. Après plusieurs recherches, j'ai choisi d'étudier les utilisateurs d'une application, *Ma ville dans ma poche*, produite par la société de télécommunication Orange, en France et de choisir l'une des villes où ce produit était disponible, la ville de Nantes. (Figure 7)



Figure 7 :
L'application *Nantes dans ma Poche*.

L'idée d'avoir recours à ce type d'application, outre le fait qu'il propose un exemple concret de la ville intelligente, était de situer l'ethnographie. Bien qu'il puisse paraître contradictoire que la flânerie soit orientée, je ne partageais pas cet avis. J'avais pour hypothèse que l'utilisation d'une application, même d'une qui fournit un itinéraire, varierait d'un utilisateur à l'autre. Certains iraient très certainement plus vite que d'autres. Certains dévièrent probablement de l'itinéraire proposé.

Certains s'arrêteraient peut-être à mi-parcours pour s'asseoir et contempler ou pour discuter. Peut-être que certains porteraient plus attention à certains détails qui ne seraient pas proposés par l'application et les utilisateurs ne porteraient certainement pas attention aux mêmes détails. En d'autres mots, la marche proposée, même orientée, m'apparaissait susceptible de laisser place à la flânerie et me permettrait, par conséquent de voir comment l'utilisateur utilise, ou comme je le répèterai, s'approprie, l'espace. De plus, je comptais particulièrement porter attention aux textes que nos flâneurs produiraient et de les comptabiliser pour les comparer et les analyser. Peut-être utilisera-t-il la messagerie pour partager ses découvertes. Peut-être prendra-t-il des photos ou des notes. Où ces textes se retrouveront ils ? Pour qui et à quelle fin ?

Tel que vous le remarquerez prochainement, j'ai dû, sur le terrain, modifier quelque peu ma méthodologie pour cause de difficultés rencontrées. Comme ces difficultés concernaient autant la méthode de recrutement que des difficultés liées directement à ma problématique, j'ai petit à petit relégué l'ethnographie au second plan pour laisser plus de place à l'entrevue. De ce fait, j'ai, au fil des entrevues, de plus en plus structuré ces dernières afin de combler les lacunes de la méthode ethnographique, mais aussi pour intégrer d'autres thèmes. À la flânerie, j'ai greffé les thèmes de l'usage des TIC et de la ville intelligente de manière plus explicite dans mes entrevues, ce qui m'a permis de relever des problématiques intéressantes sur mon sujet.

Terrain : Nantes

Nantes : peut-être, avec Paris, la seule ville de France où j'ai l'impression que peut m'arriver quelque chose qui en vaut la peine.

-André Breton, *dans Nadja* (1928)

La première raison qui m'a poussé à sortir du Québec pour collecter mes données était l'hiver. Comme me le mentionnait un flâneur montréalais : « l'hiver, je ne me promène pas beaucoup. C'est dernier temps je vais surtout à l'aréna voir les joueurs jouer. » Et comme j'ai jugé que suivre un flâneur à l'aréna ne correspondait pas vraiment à mes attentes, j'ai décidé de m'exiler pour des contrées à la température plus clémente. Par la suite, j'ai choisi la France puisque c'était le lieu des passages de Benjamin, mais aussi pour la langue. Et enfin j'ai choisi Nantes pour sa réputation en matière de ville intelligente et pour l'application *Nantes dans ma poche*. Je trouve

intéressant de me rappeler qu'immédiatement en sortant de la gare à Nantes, j'ai pensé que la ville était propice à la flânerie alors que je venais en quête de détruire l'idée d'un certain déterminisme en la matière. Près de la gare, vers le nord se trouvent des bâtiments colorés d'une architecture moderne, et au sud, on retrouve des bâtiments de type haussmannien classiques et blancs. Les rails, lorsque le tram n'y est pas, proposent une immense voie pour circuler à pied, où des arbres et des œuvres d'arts inusités viennent décorer le terreplein. Puis on arrive au château, et plus loin aux grandes places, Bouffay et Commerce, et plus loin encore, au Bélem, un magnifique trois mats, l'un des nombreuses icônes de la ville...

La ville de Nantes fait partie de la région du Pays de la Loire. Il s'agit de la sixième ville de France démographiquement (avec de larges ambitions d'expansion) et sa population est relativement jeune (*Wikipédia*). Riche en histoire et anciennement bretonne, la ville date de l'ère médiévale, on y retrouve des maisons en colombage et le château des ducs de Bretagne. À moins d'une centaine de kilomètres de la mer et au croisement du fleuve de la Loire et de la rivière de l'Erdre, l'économie de la ville a fortement été influencée par son industrie portuaire parfois peu reluisante, notamment par son rôle important dans la traite des esclaves, et parfois positivement reconnue, par son intérêt à créer des bateaux de plaisance. La ville est aussi appelée la Venise de l'ouest. Bombardée par les Allemands lors de la Seconde Guerre mondiale, la ville propose un mélange intéressant d'architecture ancienne et moderne. Comme beaucoup de villes européennes, le rondpoint prime sur les feux de circulation, le centre-ville est presque essentiellement piéton, les commerces, tout comme les infrastructures de transport en commun sont très centralisées et les quartiers en périphérie répondent à une logique de bourg où les rues ne sont pas droites. Depuis plus d'une dizaine d'années, la ville de Nantes s'étend et se modernise, notamment par son projet d'urbanisation de l'île de Nantes, qui sera bientôt l'hôte de plusieurs des campus universitaires, et d'un hôpital majeur, le quartier de la création. Aussi, la place qu'occupe le vélo dans la ville accroit, par la mise en place de grandes "autoroutes" pour vélo entre les voitures et les autobus. La ville compte plus de 100 jardins, a été nommé ville la plus agréable d'Europe par le *Time* en 2004, et a obtenu le prix de la capitale verte de l'Europe en 2013. Culturellement, la ville de Nantes est reconnue pour son dynamisme, possiblement poussé par sa population jeune et son histoire. Certains Nantais m'ont dit qu'il s'agissait de la ville la plus loufoque du monde ! Où l'on construisait des bateaux de plaisances se trouvent maintenant des péniches et un jardin japonais. Nantes est aussi le lieu des biscuits LU, (le petit écolier) et l'ancienne usine est maintenant un lieu

culturel prisé. Des stars françaises tels que Barbara et le mouvement surréaliste s'en sont souvent inspirées. La ville rayonne actuellement à l'international par la compagnie Royal de Luxe qui fait la création de géants automatisés. Sur l'île de Nantes se trouvent l'île des machines et le fameux éléphant mécanique, autre icône de la ville. Possiblement influencés par son passé esclavagiste, les bars et cafés servent du rhum arrangé et l'équipe locale de football (anciennement reconnue pour leur travail d'équipe légendaire) arbore les couleurs d'un jaune serin, et se surnomme les canaris. Trois festivités majeures se produisent à Nantes tous les ans, les rendez-vous de l'Erdre, qui célèbre le jazz et la belle plaisance, la fête de la musique au solstice d'été, et le Voyage à Nantes, qui propose un itinéraire dans la ville, par une ligne verte, peinte sur le sol, où les passants aperçoivent des œuvres d'art que je qualifierais facilement d'insolites. Et plus près de mon sujet, la ville de Nantes comporte un passage, où c'est avec beaucoup de plaisir que j'ai remarqué que le rythme des pas des gens ralentissait largement à "l'intérieur". Et finalement, on dénombre deux autres termes pour flâner à Nantes : Bernauder, qui paraît-il fait référence à un ouvrage de photographies et Crébilloner, en référence à la rue commerçante huppée de Nantes, la rue Crébillon, où l'ont fait du lèche-vitrine.



Figure 8 : Nantes, la tour LU, le château des ducs de Bretagne, l'éléphant de l'île des machines, la grue.

Nantes Intelligente

La ville de Nantes est en pleine croissance économique, elle est régulièrement vantée pour sa qualité de vie et a été nommée la ville la plus intelligente de France, avec Montpellier, par la Commission de l'industrie, de la recherche et de l'énergie du Parlement européen (LeBorgne,

2014). D'après plusieurs informations collectées par les émissaires de la ville lors de diverses présentations et de mon entretien personnel avec Franky Trichet, adjoint au maire en charge de l'innovation et du numérique, la ville de Nantes propose plusieurs initiatives intelligentes.

Comme stratégie première, Nantes intelligente mise sur la *smart economy*. Le but premier est de créer de l'emploi et d'utiliser l'aspect économique comme levier. Désireuse de créer un pôle attractif pour l'emploi, la ville de Nantes fait son possible pour former et attirer une main-d'œuvre dans le domaine de l'innovation technologique. Pour Monsieur Trichet toutefois, la ville intelligente à la Nantaise ne se veut pas strictement technologique. L'idée est de replacer l'humain au cœur du dispositif citoyen et d'utiliser les technologies comme accélérateur de liens sociaux, mettre en commun les intelligences sous forme de réseaux, et non pas en silo, et de les utiliser comme énergie durable, dans ce cas, synonyme d'humaine. Ainsi la ville dit ne pas négliger les usagers et mise sur l'intelligence collective, en ouvrant la gouvernance, favorisant les débats, les confrontations, ce que monsieur Trichet nomme les frictions créatives. Pour ce faire, la ville de Nantes propose plus de 25 espaces de *coworking* afin de créer un écosystème basé sur l'économie solidaire et créative. Toujours dans l'esprit économique, la ville a mis sur pied sa propre monnaie, la *So-Nantes*, afin de favoriser les échanges locaux.

Plusieurs initiatives intéressantes en matière de formation ont également lieu. Outre les *fab-lab* ouverts à tous, et même aux enfants, Nantes propose des formations (*Open education*) offertes par des tiers lieux pour accompagner ces citoyens afin d'effectuer le virage numérique orienté sur l'utilisateur. En plus des ateliers pour les plus jeunes (15 ans et moins) et les moins jeunes (55 ans et plus), la ville de Nantes accorde une importance particulière à la formation numérique des citoyens de 45 à 55 ans. La logique de ces actions repose sur le fait que cette strate de la population représente la majorité de la population active en plus d'occuper des postes au pouvoir, tout en admettant leur réticence envers le numérique comme ceux-ci n'ont pas connu la technologie informatique depuis leur naissance.

Toujours selon Monsieur Trichet, la seconde priorité de la ville de Nantes en matière d'intelligence repose sur la culture et le lien social basé sur le principe de la collaboration. À cet effet, la ville multiplie les initiatives intéressantes, dans certains cas loufoques (comme la création du Poule Palace – un poulailler urbain qui dépend de la collaboration citoyenne pour s'occuper des poules dans le but de créer du lien social) ou plus sérieuses et diversifiées, comme l'organisation de *carto-parties*, l'instauration d'un composteur partagé ou d'un *Wikipatrimoine* et la mise en place

d'une plateforme citoyenne, *Nantes & Co.*, qui propose d'accompagner le dialogue citoyen, sous la forme d'un forum, autant sur les grands projets de la ville que sur les initiatives de proximité. Dans les initiatives d'intégrer la population dans le processus de décision de la ville intelligente, la ville de Nantes aurait créé la délégation de la co-construction et du dialogue citoyen qui est présentement chapeauté par Monsieur Bassem Asseh, élu du quartier Hauts-Pavés - Saint-Félix.

En termes de mobilité, la ville propose aussi aux usagers de connaître l'état du transport en commun en temps réel, mets à disposition des lieux pour les initiatives d'autopartage et de vélopartage et travail à l'instauration d'un dispositif de covoiturage urbain.

En matière de *smart living*, la plus grande initiative proposée par la ville de Nantes est définitivement l'application *Nantes dans ma poche* précédemment évoquée, qui propose aux citoyens une application, fondée sur des micros-services. On peut, par exemple savoir ce qui sera au menu de la cantine de ses enfants pour le déjeuner, ou utiliser l'équivalent de l'application *Fixmystreet* paramétré et personnalisé par les usagers mêmes, qui a atteint un nombre de 25 000 téléchargements en version pilote seulement et qui continue d'évoluer avec le temps.

Finalement, la ville possède la réputation d'être pionnière en matière d'ouverture de données mises en commun sur des plateformes diverses, et accessibles aux entreprises comme aux citoyens lambda. Selon La Tribune : « La mutualisation a permis de réunir 519 jeux de données qui donnent lieu à 40.000 téléchargements mensuels, principalement dans les secteurs de la citoyenneté (27%), la mobilité (15%), la santé et le social (15%), l'éducation (8%), l'environnement (7%), etc. » (*dans* Thual, 2014)

Recrutement des participants.

Critères

Pour ma recherche, j'avais pour seuls critères des participants que d'être majeur, pour ne pas avoir de soucis au niveau de l'éthique lors du recrutement, et de vivre à Nantes depuis au moins six mois. Cet aspect me semblait important, puisque je voulais éliminer les touristes et six mois me paraissait une durée relativement correcte pour faire la différence entre un touriste et un flâneur. L'idée m'était qu'il est facile de flâner quand on est touriste. La motivation liée à la découverte n'est pas la même entre un flâneur et un touriste.

Autrement, il m'était, au départ, important de laisser les flâneurs venir à moi, pour que

ceux-ci se reconnaissent tels quels. Cependant, pour cause de diverses difficultés rencontrées, j'ai dû opter pour une approche proactive de recrutement, au risque d'approcher des gens qui ne se définissaient pas eux-mêmes comme des flâneurs.

Méthode de recrutement et chronologie des difficultés rencontrées.

Ma collecte de données s'est produite en deux temps, de janvier à mars et de mai à octobre 2016 et mes participants s'articulent autour de quatre communautés qui selon différents cas, s'entremêlent. Ces quatre communautés sont : *Presse Océan*, *OpenStreetMap*, *Nantes & Co.* et le projet *CartoQuartiers* du quartier Hauts-Pavés – Saint-Félix.

Comme j'ai prévu recruter mes participants par des prospectus, (annexe 2) j'ai distribué, une fois sur Nantes, des centaines de prospectus dans divers lieux publics et sur certaines plateformes web, tel que *OVSNantes*³, mais ceci m'a mené à des résultats insatisfaisants. J'explique ces résultats par deux hypothèses. D'abord, la visibilité du prospectus et l'absence de récompense à participer. Sur les 400 prospectus distribués dans des lieux publics, principalement culturels, j'ai eu une seule réponse, d'une personne qui n'était techniquement pas éligible à mon étude. J'ai eu plus de succès sur la plateforme OVS, mais encore, après un mois d'attente, et plusieurs rendez-vous sans suite, je n'avais que deux entrevues en main. Ensuite, le prospectus indiquait clairement : « qui utilise les services de *Nantes dans ma poche* ou l'application de la Tan (le transport public) ». Or, lors de toutes mes rencontres, très peu m'ont dit utiliser ces applications.

Pendant un moment donc, j'ai largement reconsidéré et retravaillé ma problématique. Puis j'ai changé de stratégie. J'ai donc investigué la toile pour trouver notamment des blogs et ouvrages quelconques se rapprochant de ma problématique. Mon raisonnement était le suivant : les flâneurs créent des textes, il me suffit que de trouver ces textes qui me conduiront à des flâneurs. J'ai donc cherché sur la toile avec différents mots clefs dont celui de *flânerie*, et ai constaté plusieurs projets par des individus ou organisations intéressantes qui produisaient différents textes : livres, aquarelles, photographies, blogs culinaires, théâtre de rue, graffitis et des cartes en tout genre. C'est avec surprise que j'ai constaté que même ceux qui créaient des ouvrages dont le titre incluait le terme *flânerie* ne se considéraient pas eux-mêmes comme des flâneurs ! J'ai donc élargi ma définition de flâneur et ai cherché pour des signes d'appropriation urbaine. L'une de mes plus

³ OVSNantes est un site qui propose de faire des rencontres amicales dans sa ville. Sur ce site, plusieurs personnes proposent de se rencontrer au cinéma, de faire du yoga, ou encore de se promener avec des étrangers.

pertinentes trouvailles était un projet d'un des quotidiens locaux, *Presse Océan*, qui s'intitule les *animaux extraordinaires des Nantes*.

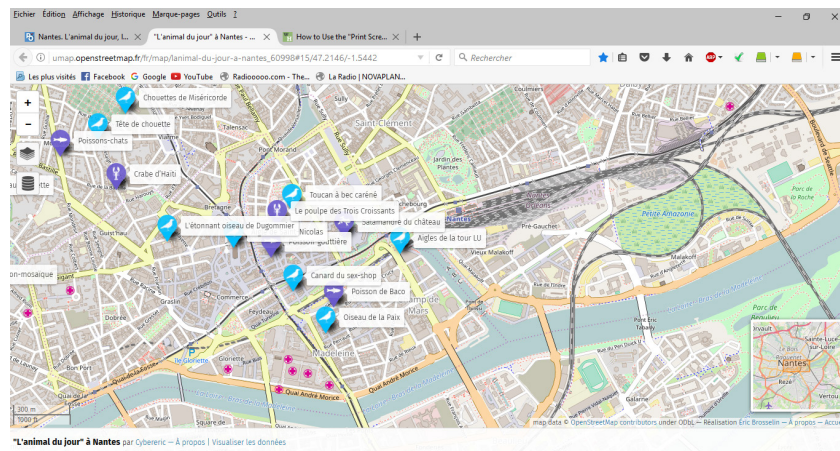


Figure 9 : Animaux de Nantes

Le projet est simple. Les lecteurs du quotidien sont conviés à prendre en photos les diverses représentations d'animaux, sous forme de sculptures, peintures, et autres se trouvant à Nantes et de les partager, avec leur localisation, au journal local. Une fois par jour, le quotidien choisit un animal, le publie, et quelqu'un l'ajoute sur la carte (Figure 9). Comme cette pratique suppose une appropriation urbaine et la création de texte, j'ai donc contacté le quotidien pour me mettre en contact avec certains de leurs contributeurs. Cela m'a mené à la rencontre de nombreux participants organisés autour de divers fils *Twitter* comme *#doorsofnantes* et de la plateforme *OpenStreetMap* (*OSM*) qui, pour beaucoup, correspondaient au profil du flâneur. Devant cette découverte, j'ai encore considéré changer ma problématique de recherche puisqu'elle ne collait pas tout à fait avec mon concept de ville intelligente. Cependant, au même moment, je participais à des ateliers de participation citoyenne organisés par le quartier Hauts-Pavés - Saint-Félix où j'ai fait la rencontre d'autres flâneurs de type engagés, qui agissaient pour certains, de près ou de loin, dans la logique de ville intelligente insufflée par la ville de Nantes. J'ai donc remanié mon canevas d'entrevue, ce qui m'a permis d'obtenir des résultats intéressants puisque mes participants avaient soit un avis sur le sujet, soit participaient à la ville intelligente, notamment sur la plateforme *Nantes & Co.* ou à divers ateliers de la ville, principalement par les carto-parties.

Puis, deux jours avant mon départ de France fin mars, mon projet de mémoire est parvenu aux oreilles d'un journaliste culturel de *Presse Océan* qui m'a interviewé. Quelques jours plus tard,

son article, avec ma photo, paraissait dans le quotidien et au bas de l'article figurait mon numéro de téléphone. (Annexe 3) De nombreux « flâneurs » m'ont par la suite contacté.

Comme je n'avais pas eu la chance de rencontrer plusieurs des personnes qui m'avaient contacté, j'ai par la suite décidé de retourner en France pour poursuivre mon travail. Comme je faisais déjà partie des meubles de certaines communautés et comme je ne ressentais plus l'urgence de me hâter, ce retour m'a permis de scruter de manière plus approfondie ces communautés. De ce fait, j'ai eu la chance de rencontrer plus de participants gravitant autour des différents groupes rencontrés et de m'apercevoir de certaines de leurs contributions en lien avec la ville intelligente. Aux trois communautés déjà mentionnées, *Presse Océan*, *OpenStreetMap* et le quartier Hauts-Pavés - Saint-Félix, deux se sont rajoutées : *Nantes & Co.* et *CartoQuartiers*. Voici une présentation sommaire des quatre communautés :

Presse Océan

Presse Océan est l'un des quotidiens tabloïd, également disponible en version web, les plus populaires dans la région. Selon leur propre site internet, le quotidien toucherait plus de 140 000 lecteurs réguliers et serait diffusé à plus de 40 000 exemplaires en semaine. Tel que mentionné, ils sont à la tête du projet les « animaux extraordinaires de Nantes ». Ils ont eu l'amabilité d'écrire un article sur moi dans la section...insolite!, ce qui a permis d'accroître ma visibilité à des sommets inespérés, et de recruter plus de participants. Sa présence m'a également fait me questionner sur la place de l'appropriation urbaine, et même de la ville intelligente dans une perspective plus traditionnelle, ce que je discuterai plus en profondeur lors de mon analyse.

OpenStreetMap (OSM)

Selon *Wikipédia*, *OSM* est un projet qui a pour but de constituer une base de données géographique libre du monde (permettant par exemple de créer des cartes sous licence libre), en utilisant le système GPS et d'autres données libres. Sur Nantes, les contributeurs se rencontrent au minimum tous les mois et proposent énormément d'ateliers de pair avec la ville de Nantes.

Nantes & Co.



Figure 10 : Nantes & Co.

Nantes & Co. (Figure 10) est l'une des initiatives propulsées par la ville de Nantes précisément dans l'optique de la rendre plus intelligente. En plus d'afficher des actualités diverses, le site propose, quartier par quartier, aux citoyens de prendre la parole quant à ce qui se trame dans leur ville. Un questionnaire de communauté répond aux questions et commentaires, et il est également possible pour les contributeurs de répondre aux contributions des autres usagers. En date du 9 février 2017, 141 contributeurs ont formulé 265 contributions. Le site comprend également un onglet "ma rue est un jardin" qui propose aux citoyens de végétaliser l'espace public.

***CartoQuartiers* et quartier Hauts-Pavés - Saint-Félix**

Tel que précédemment mentionné, les émissaires du quartier Hauts-Pavés-Saint-Félix proposent plusieurs initiatives pour dynamiser et répondre aux problématiques des citoyens du quartier le plus peuplé de Nantes. J'ai rencontré les résidents du quartier pour la première fois lors d'un atelier appelé *Plan Paysage et Patrimoine* qui était orchestré par les urbanistes du quartier pour révéler la problématique de la construction massive de condominiums dans le quartier. J'ai joint cet atelier puisque les urbanistes avaient organisé une dérive pour les citoyens, une promenade en groupe, avec un itinéraire plus ou moins prévu, dans laquelle l'objectif était de simplement contempler son environnement. La dérive étant proche de mon objet d'étude, j'ai plongé et ai rencontré plusieurs personnes que je considère comme des flâneurs.

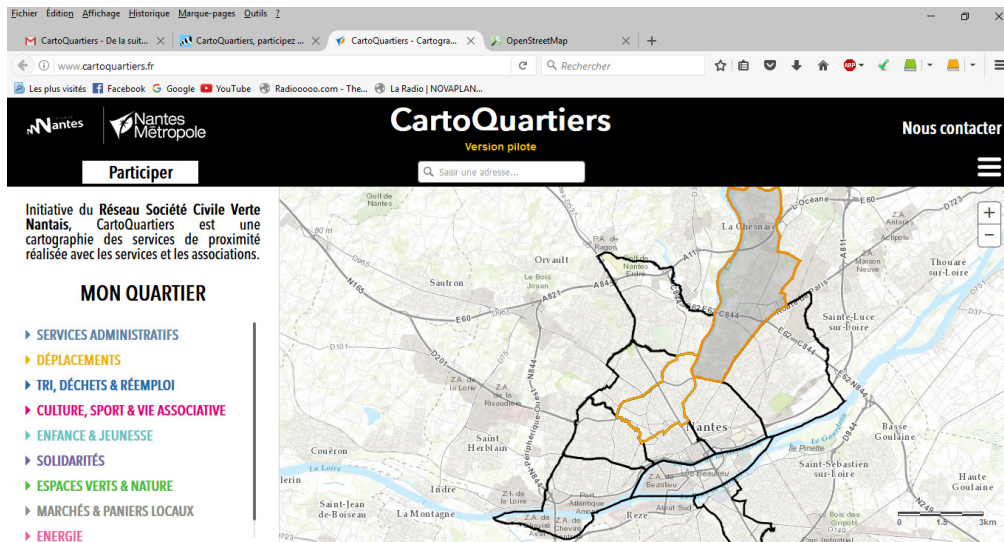


Figure 11 : CartoQuartiers

De plus, le quartier Hauts-Pavés - Saint-Félix est l'un des quartiers à proposer le projet pilote de *CartoQuartiers*. Ce projet invite les citoyens à co-construire une carte numérique évolutive des services dans le quartier par une méthode collaborative organisée par la ville de Nantes. (Figure 11)

Description des participants

Au final, ma collecte de données relativement hétéroclite m'a permis de recruter et d'interroger des individus aux intérêts diversifiés, mais qui, selon ma propre définition de la chose, avaient tous la flânerie en commun. Au terme de mon analyse, j'utiliserais des témoignages de personnes évoluant autant du milieu culturel que de l'informatique, que des retraités ou des jardiniers.

Au total, de la trentaine de personnes que j'ai rencontrée avec espoir de recueillir leurs témoignages, 17 m'ont accordé une entrevue. Sur ces 17, j'ai effectué seulement 11 transcriptions, et ai conservé deux témoignages de participants qui ont refusé d'être enregistrer, pour un total de 13 participants, nombre que je juge suffisant. Bien que je me garde la possibilité d'emprunter certaines paroles de ceux que j'ai laissés derrière, je me concentrerai principalement sur 13 participants pour l'analyse. Le choix de ces 13 correspond principalement à des critères d'admissibilité, notamment sur la durée que ces derniers habitent la ville de Nantes. Mais encore, j'admets avoir privilégié ceux qui produisaient des textes.

Pour dresser un portrait global de « mes » flâneurs, je dirais d'abord que la moyenne d'âge doit se situer aux alentours de la fin quarantaine. Dix d'entre eux sont toujours dans ce qu'on appelle la vie active et c'est avec un certain regret que je constate qu'ils sont surtout masculins. Beaucoup de femmes ont répondu à mon appel et j'ai eu la chance de discuter avec bon nombre d'entre elles. Reste que des 13 restants, une seule demeure. Sans que je ne sache expliquer pourquoi, plusieurs n'ont pas répondu à mon second appel, et d'autres m'ont dit ne pas avoir le temps. Voici une présentation sommaire des participants à ma recherche :

ER : Contributeur *OSM*, ce participant est très engagé dans sa communauté. Informaticien de formation, il a une passion hors du commun pour l'histoire et le patrimoine nantais.

GB : Contributeur *OSM* et également informaticien, GB est également photographe amateur. Il se passionne principalement pour les lieux déserts.

FD : Biologiste de formation, ce dernier s'intéresse énormément à la faune et aux jardins nantais et s'investit pour son quartier.

RG : Retraité du monde bancaire, RG est également photographe amateur et féru d'histoire.

LL : jeune diplômé en relations humaines, il est aussi contributeur *OSM*. Il se passionne par les traces du passé nantais et la typographie des affiches de la ville.

SP : De Nantes et excessivement curieux, SP est un journaliste et un écrivain de renom à Nantes.

FR : Journaliste semi-retraité et enseignant de cinéma, FR accorde une importance particulière à la culture et à l'insolite.

AR : Informaticien, il est l'un des représentants de la communauté *OSM* à l'échelle nationale. Il se déplace beaucoup à vélo et s'engage activement dans la ville intelligente.

MR : Artisan peintre à la retraite, il ne veut rien savoir des nouvelles technologies et sa passion

pour la culture nantaise dépasse l'entendement.

BT : Artiste dans le domaine du théâtre et de l'audiovisuel, il est un profond humaniste et voyage beaucoup.

MG : Ayant travaillé sur presque tous les continents dans le milieu hôtelier, il prend énormément de photos et s'intéresse surtout aux gens.

BV : Retraitée, et originaire du sud de la France, elle s'implique énormément dans sa communauté, surtout, dit-elle, pour voir des gens.

Informations collectées

Tel que préalablement mentionné, l'entrevue constitue la plus importante source d'informations pour mon mémoire. À cela j'ajouterai des itinéraires que j'ai faits lors de certaines randonnées avec des flâneurs, pendant lesquels j'ai pris des notes. Aussi, j'ai également collecté des images, pour la majeure partie transmises par *Flickr* et certaines cartes, principalement créées avec *uMap*⁴. Enfin, j'ai aussi sélectionné des posts *Twitter* et *Facebook*. Tous ces matériaux serviront à appuyer certains propos des flâneurs, parfois seul ou de manière comparée, ou serviront à développer ma propre analyse.

⁴*uMAP* est une extension d'*OSM* permettant de créer des cartes personnalisées. <http://umap.openstreetmap.fr/fr/>

6. Description et analyse : Flâner dans la ville intelligente

Après transcriptions de mes entrevues et codages de ces dernières, on remarque que plusieurs thèmes émergent de l'ensemble du travail effectué. En ajoutant les textes répertoriés, ainsi que les diverses notes prises lors de l'ethnographie sur le terrain, trois thèmes, divisés en de nombreux sous-thèmes, se dessinent. Ces trois thèmes sont la flânerie vue comme une appropriation et une co-construction de l'espace urbain, le rôle des TIC dans la flânerie, et la ville intelligente. Le travail de cette analyse consiste à les présenter par catégories, de gauche à droite et de haut en bas, pour qu'ils se mêlent et s'entremêlent, ces thèmes n'ont donc pas tous le même poids : ils n'ont pas été abordés de manière équivalente par l'ensemble des participants et au travers des textes qu'ils ont produits. Par ailleurs, certains étaient fortement appréhendés en amont de la recherche sur le terrain, alors que d'autres se sont ajoutés, pendant et après mon travail sur le terrain. Par contre, je suis d'avis que chacun de ces thèmes servent, de près ou de loin, à répondre à ma question de recherche (si réponse il y a), ou au minimum, à représenter le plus fidèlement possible ce que j'ai pu observer sur les phénomènes entourant ma problématique. Par cette analyse donc, je propose de partager mes premiers constats par ces thèmes et de les discuter ensuite par une mise en commun.

6.1 Flâner

L'identité du flâneur

Selon Castra :

L'identité personnelle est le produit de la socialisation, laquelle permet la constitution du « Soi ». Pour les sociologues interactionnistes, les identités individuelles naissent des interactions sociales plus qu'elles ne les précèdent. L'identité n'est pas une propriété figée, c'est le fruit d'un processus. Ainsi, le travail identitaire s'effectue de manière continue tout au long de la trajectoire individuelle et dépend à la fois du contexte et des ressources qui peuvent être mobilisées. (2012 : p.1)

La question identitaire liée à la problématique du flâneur aurait pu facilement, à elle seule, faire l'objet de ce mémoire et elle s'est avérée l'une des principales difficultés lors du recrutement des participants. C'était donc un de mes premiers constats sur le terrain, et c'est pourquoi je le présente

en premier. Tel que mentionné, sur le terrain j'ai assisté à énormément de rencontres pour effectuer ce recrutement. J'ai été approché par des gens qui s'identifiaient comme étant flâneurs, mais qui ne correspondaient pas au profil de l'*appropriateur* urbain. À l'inverse, j'ai approché des gens qui me semblaient parfaitement correspondre au profil du flâneur, mais qui ne désiraient pas participer à ma recherche, parce qu'ils ne s'identifiaient pas comme étant flâneurs. Et dans le même état d'esprit, j'ai rencontré des gens qui partageaient, à mes yeux, la même approche dans leur pratique de flânerie, pour remarquer qu'un pouvait s'identifier comme étant flâneur, alors que le, ou les autres, non. Toutefois, à peu près toutes les personnes interviewées se sont identifiées ouvertement comme tel, à différents degrés. À différents degrés puisque certains d'entre eux ont répondu à la question, êtes-vous un flâneur, en répondant par « ça dépend ce que c'est un flâneur ! » (GB : 9). Par cette remarque, on voit que l'identité du flâneur dépend des interactions sociales, de ce qui fait consensus sur ce qu'est de flâner. L'idée de « flâneur » n'est pas une identité fixe ressort aussi :

Qu'est-ce qu'un flâneur ? Je ne suis pas très flâneur justement, quand je me déplace c'est que j'ai un objectif en général, soit que je vais chercher quelque chose, ou c'est pour du sport ou un déplacement, par manque de temps je pense. Et c'est dommage que je ne le sois pas un peu plus. Les seuls moments où je peux flâner un peu c'est, quand je cartographie sur *OSM*... (AR : 29-31)

Par cette seule citation on remarque déjà une contradiction : l'on n'est pas flâneur en ayant un objectif, mais on peut aussi l'être par une pratique qui pousse à l'appropriation urbaine. Et là est le paradoxe de flâner, alors que le terme propose de marcher sans but, de marcher sans but peut être un but en soi, ce qui sera discuté prochainement dans le segment sur la mobilité. Pour revenir aux propos de ce flâneur, cette citation démontre probablement la contrainte la plus importante à l'exercice de flânerie : le manque de temps, qui a été aussi dénoté par de nombreux participants. Cela indique que la pratique de la flânerie dépend fortement du contexte et des ressources qui peuvent être mobilisées, tel que le mentionnait Castra et un autre de mes participants, SP :

Si moi je suis un flâneur ? Des fois oui des fois non, parce que je bosse dans la presse et on court souvent et là je ne flâne pas. Donc je fais les deux en fait. Je flâne de temps en temps quand j'ai une heure à tuer, mais sinon je cours oui. Je cours, et je me dis 'je reviendrais', quand je vois quelque chose de beau (SP : 5-7)

Ainsi, être un flâneur, c'est « quelqu'un qui a le temps déjà » (BT : 48) C'est l'une des caractéristiques qui le constitue. Mais encore être un flâneur, c'est faire. Plus précisément, flâner c'est s'approprier l'espace urbain et co-construire cet espace.

Appropriation par le corps

J'en ai longuement discuté lors de ma revue de littérature ainsi que dans mon cadre théorique. Pour moi, la flânerie est un acte d'appropriation. Ce constat m'est apparu de plus en plus flagrant lors du codage de mes entretiens. Au début de mon codage, j'avais sélectionné les deux thèmes, la flânerie et l'appropriation, séparément. Puis plus je codais, plus je ne faisais plus la différence entre les deux concepts. Devrais-je mettre cette citation en flânerie ou en appropriation ?

[Flâner] c'est de porter un autre regard sur son environnement, dans la caricature métro-boulot-dodo, ben, on rentre chez soi et voilà. Après si on prend le temps on peut découvrir des choses qu'on n'a jamais vues, qui se trouvent juste à côté de chez soi et c'est vrai qu'à pied c'est plus facile. C'est mieux qu'en voiture ou en transport en commun quoi. (FD : 24 -27)

J'en ai conclu que l'appropriation et flânerie se confondent si on se situe dans une logique urbaine. Il est vrai qu'à l'instar des appropriations urbaines que je qualifierais de plus classiques (Figure 12, 13 et 14) comme la création d'un petit jardin ou d'une œuvre peinte sur l'espace public, l'appropriation des flâneurs ne laisse généralement pas de traces, mais elle engage le corps.



Figure 12 : Œuvre, Square des Combattants d'Afrique du Nord, Nantes



Figure 13 : Le Voyage à Nantes, en code morse



Figure 14 : L'aventure c'est dans la rue et c'est gratuit

Les écrits de de Certeau vont en ce sens : l'aménagement des villes répond à une logique fonctionnaliste, elle fixe une signification à la ville, mais le pas des marcheurs donne une tout autre rhétorique à cet aménagement (Paetzold, 2013). Nuvolati disait que la flânerie pouvait être considérée de deux points de vue, soit comme acteur-utilisateur de l'espace public, soit comme narrateur et interprète de l'espace lui-même. (2009) Comparons d'abord les grands thèmes apportés lors de ma revue de littérature avec les propos des participants sur la figure du flâneur, en tant qu'acteur-utilisateur qui s'approprie sa ville.

User du trottoir

Shields disait « Flânerie is more specific than strolling », puisqu'il y a appropriation d'un espace spécifique. (1994, p.65). J'ai déjà noté que mes participants doutaient du fait qu'ils soient effectivement flâneurs. Il est vrai qu'à mes yeux, certains correspondent plus au profil du flâneur de l'ère romantique que d'autres, sans qu'il me soit toutefois possible de mettre le doigt sur une pratique particulière qui discréditerait un flâneur plutôt qu'un autre. À l'inverse, et pour revenir sur les propos de Shields, ils ont tous en commun d'user d'un espace spécifique, quelque part, dans la rue, pour combler des besoins personnels, en lien avec leurs intérêts, avec un certain état d'esprit spécifique, et même de s'émanciper par cette pratique, ce qui pour Proulx (2015) sont des éléments constitutifs de l'appropriation. Cette idée se retrouve autant chez ceux que je surnomme mes flâneurs « purs » que les autres. L'un d'entre eux qui ne se considéraient pas spécialement comme un flâneur m'a dit qu'il lui arrivait de dévier de son itinéraire pour voir des choses qu'il apercevait, notamment en bus, ou qu'il allait revoir des choses que son horaire ne lui permettait pas de le faire au moment présent (EB, 17-20). C'est en ce sens que je perçois les paroles de Shields. Le fait de retourner voir, dans ce cas, une plaque commémorative, démontre bien de la différence entre le simple fait de marcher et de flâner. En marchant d'un point A au point B, avec un objectif précis, on ne prend pas nécessairement le temps, voire même l'habitude de regarder le monde qui nous entoure. Comme l'appropriation est synonyme de l'usage d'un objet technique, dans mon cas, la rue, et/ou d'une pratique quotidienne, cet exemple démontre bien la différence entre s'approprier ou user de l'espace et simplement l'utiliser.

Flâner pour satisfaire un besoin

Tous mes participants m'ont dit aimer voir des choses. Bien que ce point en commun puisse paraître un peu faible - qui n'aime pas observer des choses ? -, j'ai eu la forte impression que les flâneurs que j'ai interrogés étaient tous d'insatiables curieux. Évidemment, ce qui les réunit tous c'est qu'ils aiment regarder des choses à l'extérieur. Comme mentionnait un participant : « Ma motivation première c'est peut-être d'occuper mon temps, quand je balade sur Nantes c'est le midi sur mon temps de pause alors que mes collègues restent à l'intérieur ». (VT : 32 -34) Et un autre de dire : « Je ne cherche pas grand-chose. Surtout à me détendre. À profiter du temps présent. À voir des détails qu'on a pas le temps de voir quand on vit rapidement ». (MG : 11 -12)

Flâner sert à se distraire, et l'extérieur devient le terrain de jeu. Mais plus spécifiquement, si on s'accorde sur ce que pourrait être que de flâner pour satisfaire un besoin, je ne serais pas surpris qu'il y ait autant de réponses que d'individus. Certains le font pour réfléchir seuls, et lutter contre la routine (MG : 11-23) alors que d'autres le font pour voir des gens tout en restant aussi seuls (BV). Un autre le fait pour enrichir sa culture et découvrir les curiosités nantaises. (RG : notes) et un autre pour des raisons, à la base, médicales : « J'ai une polyarthrite, j'ai un problème d'articulation. Donc je marche en boitant des fois. J'ai du mal à me déplacer et en fait c'est une maladie qui, plus on marche, mieux ça va. (SP : 132-133) »

À cela s'ajoutent les motivations diverses, articulées autour de centres d'intérêt. Une bonne quantité des personnes rencontrées avaient un intérêt marqué pour le patrimoine et l'architecture. Beaucoup d'autres accordaient de l'importance pour la nature en ville. Et d'autres flânent simplement pour observer les gens. Pour certains, on constate que bien qu'ils n'aient pas à priori une formation en histoire ou en architecture, ils semblent en connaître beaucoup sur leurs « objets d'études », sur quoi je reviendrai sous peu. Dans l'ensemble, beaucoup sont animés par l'esthétisme que la ville peut proposer. Certains ont ce que j'ai humoristiquement surnommé « des fétiches » qui semblent assez banals à première vue : des boîtes aux lettres, des portes et portails, des murs de céramique, des animaux, ou des restes de chemins de tramway... Comme le mentionnait l'un de mes participants : « je pense qu'à chaque fois on peut retrouver la ville grâce à des thèmes et ce n'est pas mal aussi ça. Tout en flânant, c'est possible, on peut flâner comme ça. (SP : 59-60) ». Flâner est un jeu où on peut créer ses propres règles qui peuvent s'articuler, justement, autour de ces thèmes.

Aussi, c'est avec un certain sourire que j'ai constaté que certains participants, comme le démontre

ce prochain témoignage, ne recherchaient pas la beauté dans l'esthétisme.

J'aime beaucoup l'architecture. J'aime observer l'architecture. J'aime les lignes, les formes, les masses comme ça, de construction, l'histoire qu'il peut y avoir un peu derrière, des choses qui eeh... Après il y a des choses que je trouve esthétiquement réussites et des choses que je juge esthétiquement moins réussies. Ça par exemple [le participant pointe un immeuble assez moderne sur une place importante] c'est quand même un peu dommage. Pour moi, il y a quelque chose qui a cassé l'harmonie on peut dire. Mais j'apprécie quand même l'observer tu vois. (BT : 79-85)

Cela m'a fait sourire puisqu'on retrouve l'idée de la mélancolie propre à l'époque romantique, de la flânerie.

Dans ce même ordre d'idée, trois participants m'ont également mentionné leurs intérêts pour les traces du passé et de la transformation de leur ville. Pour n'en citer qu'un : « Ouais, oui je pense, être un flâneur. Je vais sortir pour voir, ce qui a changé. » (GB, 38) Plusieurs éléments seront discutés autour de ce phénomène. Pour l'instant toutefois, je tiens à répéter que la ville de Nantes a subi de grandes transformations au cours des dernières années, tout comme les villes à l'époque romantique. À cet effet, plusieurs interrogations relativement anodines par rapport à notre objet de recherche me traversent l'esprit. Il ne fait pas de doute, à mes yeux, que la ville est propice à la flânerie, ceux qui vivent en bordure d'autoroute vous le diront ! Par conséquent, la ville étant le *où* des flâneurs, (la campagne étant probablement le *où* du promeneur), le changement en termes d'espace-temps, est-il le *quand* du flâneur ? À cette question, Amin et Thrift (2002) indiquent que : « dans des villes en changement rapide, le flâneur, en tant qu'intellectuel vagabond, possède à la fois la sensibilité poétique et la science nécessaires pour lire la ville, brosser le portrait des multiples usages de ses rues et dépasser les stéréotypes. » (*dans* Nuvolati, 2009 : p.2)

Avec un état d'esprit

Curiosité, mélancolie, romantisme, passion, en questionnant mes participants sur ce qu'est la flânerie, on remarque que celle-ci semble nécessiter un état d'esprit particulier. Cela vient confirmer plusieurs dires de ma revue de littérature. Dans le prochain extrait, on remarque l'émerveillement :

Se balader et découvrir tout ce qui est sur notre chemin, c'est s'émerveiller de ce qu'on voit autour de nous au fur et à mesure qu'on le découvre. Ouais c'est ça, c'est découvrir, au fur et à mesure, soit physiquement en marchant soit en se baladant aussi. (LL : 20-26)

À cela on pourrait rajouter les propos de SP qui souligne qu'il y a quelque chose d'enfantin dans la flânerie. Ou encore à FB qui mentionne : « J'aime bien cette approche intime d'aller, de se laisser aller à ses émotions par rapport au paysage, par rapport à la ville où il de la nature pas très loin ».

(21-22)

Flâner n'est donc pas simplement marcher; c'est savoir se mettre dans un état d'esprit qui permettra une réception plus sensible de l'environnement ambiant. Ces citations et plusieurs autres confirment le caractère particulier du flâneur et les discussions sur la pratique évoquées dans ma revue de littérature. Les flâneurs partagent certains ancrages identitaires. Mais encore, cela démontre aussi que la flânerie et l'appropriation sont intimement liées. Jouet (2000) mentionnait effectivement que cette appropriation était le fruit d'un processus personnel des individus, qui mobilisent autant leurs savoirs spécifiques que leurs identités pour *user* d'un objet technique quelconque. Comme le mentionnait un participant : En flânant je suis serein, mais avec l'œil aux aguets, je suis en quête de l'atmosphère et essaie d'avoir un regard sur l'insolite ! (FD - notes) Cette analogie du regard est souvent revenue lors de mes entretiens : « J'aime bien regarder avec un œil nouveau, mais aussi avec un œil historique en tout cas. » (SP, 100) et plusieurs indices me permettent de croire que les flâneurs sont bien conscients que ce savoir n'est pas à la portée de tous, comme ces extraits le démontrent :

Curieux de voir, comprendre comment fonctionne la ville et comment est fait la ville c'est-à-dire les embases ou les rosaces qui sont sur les façades qui servaient à tenir les caténaires du tram. Il en reste pas mal dans la ville. Et c'est quelque chose qui passe inaperçu aux yeux des gens. (LL : 56-58)

Et :

Après, je suis touriste dans ma ville de temps en temps. J'essaye. C'est compliqué parce que les murs je les connais. Mais j'aime bien le côté, savoir, toujours savoir s'émerveiller. Y a plein de gens qui oublient. C'est la vie c'est comme ça. (SP: 48-51)



*Figure 15 : Tiens! Un oiseau!,
Chantenay*

*Lors d'une flânerie, un participant,
VT, me pointe un oiseau métallique,
très bien caché dans une rue d'un
quartier résidentiel à l'abri des
regards.*



Figure 16 : Herbe à verrues disparue, Chantenay

LL me fait remarquer le travail d'un artiste nantais qui peint le nom des plantes et fleurs communes dans la ville.

Par ces dernières citations, on remarque donc que ces individus savent que leur pratique est marginale et j'argumenterai plus tard qu'elle correspond à une culture propre puisqu'elle est partagée par un ensemble d'individus.

Pour s'émanciper

La résistance est un des thèmes de ma revue de littérature sur le flâneur qui n'a pas été très évoqué directement chez mes participants. J'ai demandé à quelques un d'entre eux si la flânerie était synonyme de consommation, s'ils consommaient des biens ou services spécifiques dans leur flânerie, sans toutefois remarquer que la flânerie était une pratique qui poussait, ou pas, à consommer de manière particulière. Le flâneur, un peu comme tout le monde en France boit du café ! Le mieux que j'ai obtenu qui pourrait correspondre à ce thème a été lors d'une conversation téléphonique avec une dame qui se disait flâneuse et qui voulait me dire « pourquoi cela dérange les gens quand on ne fait rien ». Malheureusement, cette conversation n'a pas eu de suite.

Quand même, le participant que je considère comme ayant l'esprit le plus critique disait ceci :

[Un flâneur] c'est quelqu'un qui a le temps déjà. C'est ça le problème, c'est que beaucoup de gens... soit ne prennent pas le temps, soit préfère faire autre chose de leur temps libre, plutôt que de prendre ce temps-là. Donc prendre ce temps-là ce n'est pas évident. Aujourd'hui avec la pression qu'on peut avoir, avec les tentations qu'on peut avoir, prendre le temps ça devient quelque chose qu'on eh... on n'a pas forcément conscience ou ... [...] C'est plus prendre la mesure de l'espace dans lequel on vit. L'espace, marcher, tranquillement... c'est juste une question d'équilibre, mais bon si les gens ne le font pas c'est qu'ils n'en ressentent pas le besoin. Certains préfèrent eeeeh, bon ça leur ferait peut-être du bien. Mais beaucoup de choses leur feraient du bien. Mais bon il y a beaucoup de gens aujourd'hui, qui préfèrent ..., qui n'ont pas le choix, qui préfèrent cultiver leurs névroses plutôt que de comment je vais me soulager, de mes frustrations, de mes, voilà, de mes manques de reconnaissance... voilà on est comme ça. Je pense que comme on est dans une société de compétition et de concurrence, beaucoup de frustration viennent de ça. Et je pense que la flânerie c'est hors de ça, c'est essayer de ne pas réfléchir à des aspects concurrentiels, il n'y a pas de compétition, moi je fais du yoga, je peux t'en parler, moi c'est lié à ça. (BT, 46-66)

En considérant la flânerie comme une pratique culturelle qui rompt avec l'idée de productivité, de compétition, d'instantanéité et de vitesse à laquelle nous sommes habitués de décrire notre époque, il me semble envisageable de considérer la flânerie comme un acte de résistance. À cela, j'aimerais reprendre Proulx qui mentionnait que « l'appropriation renvoie à des possibilités d'autonomie et d'émancipation pour les individus et les groupes ». (Proulx, 2015, p.4). En considérant l'émancipation comme une « action de s'affranchir d'un lien, d'une entrave, d'un état de dépendance, d'une domination, d'un préjugé (Larousse), il ne fait plus de doute à mes yeux que la flânerie est bel et bien un acte de résistance, et en deçà, d'appropriation, et que la majeure partie de mes répondants semblait correspondre à ce phénomène.

6.2 Mobilité

Au déboulé garçon pointe ton numéro
Pour gagner ainsi le salaire
D'un morne jour utilitaire
Métro, boulot, bistro, mégots, dodo, zéro
- Pier Béarn, *Couleur d'usine*, 1951

C'est Guy Debord, dans sa fameuse *Théorie de la dérive* qui citait Chambart de Lauwe pour indiquer que la plupart des individus vivaient dans un cadre géographiquement petit. Peu importe la taille de la ville, l'individu restreint ses déplacements à l'intérieur d'un triangle de dimension réduite. (1956) On imagine qu'au quotidien, la plupart des individus suivent essentiellement le même itinéraire et sortent très peu hors des sentiers battus. Comme le mentionnait un participant se disant flâneur : «il faut oser pour trouver des trucs par hasard » (MG : notes), et il me semble évident que les déplacements des personnes interrogées ne correspondent pas au cadre *métro-boulot-dodo*, transcrit ci-haut.

Comme je tenais à savoir *comment* les participants flânaient, la mobilité est ressortie clairement de ma collecte de données. Je discuterai de la mobilité spatiale et géographique, vu comme l'action de se déplacer d'un lieu à un autre, organisé par les thèmes de la localisation, du *wayfinding*, du rythme, de la planification et des déplacements.

Localisation

Pour paraphraser Laurin (2011) : se localiser c'est connaître l'espace, ou savoir s'orienter. Comme le précise l'auteur :

L'orientation à la base, c'est une mise en relation pour produire de l'information qui permet de positionner *son propre* emplacement dans l'espace. Ce qui revient à positionner des lieux quant à leur emplacement et à l'emplacement d'autres lieux qui sont en relation avec ceux-ci. (48-49)

Or par leurs motivations diverses, et l'identité propre des répondants (et partager, puisque je les qualifie tous comme étant des flâneurs), il m'apparaît que la relation entre leur pratique et le principe de localisation est complexe.

D'un côté, les personnes interrogées semblaient très bien connaître leur ville. Pour ne citer que BT «je connais trop bien la ville, j'ai une image. » (131-132) Il est vrai que la ville de Nantes n'est pas très grande et que plusieurs de mes répondants m'ont mentionné qu'il était facile de s'y repérer grâce à plusieurs lieux importants visibles tels que la seule et unique tour de Nantes, la tour

de Bretagne, ou encore son fleuve et sa rivière, ou les rails des tramways. Cette manière de se repérer est bien connue dans les études sur la mobilité, notamment par Lynch (1960) qui mentionne que les monuments (*landmarks*) offrent la possibilité de s'orienter dans une situation présente, mais aussi en donnant un point de repère que la mémoire enregistre, si l'on ne l'a pas sous les yeux. Mais encore, certains d'entre eux connaissaient un nombre important de noms de rues et étaient en mesure de m'indiquer, ou de décrire, de manière peu banale, l'emplacement exact de monuments qui, je le crois, passent la plupart du temps inaperçus.

De l'autre côté toutefois, les participants à ma recherche ne semblaient pas accorder une importance particulière à où ils se trouvaient lors de leurs flâneries pour répondre à une logique de sérendipité. Van Andel définit *serenpidity* « as the art of making an unsought finding » (2012, p.41). Le lieu, ou sa localisation ne semble pas importante. Comme le disait MG : « des fois je tourne en rond [rire]. Ça m'arrive de temps en temps. Je me dis, Ah merde je suis déjà passée par là ! [...] souvent il y a peu d'importance de savoir où je suis. » (101-102, 106). Cela rejoint les motivations et les états d'esprit propre au flâneur précédemment mentionné. Ces propos sont aussi mis en valeur par le fait que certains des participants m'ont dit parfois se perdre. VT dira qu'il le fait par jeu : « Mais il peut y avoir le jeu de se perdre. Ou tu te dis, je vais pousser cette ruelle-là je ne sais pas où ça donne et puis je verrai bien. C'est sur une plage de 10min donc ce n'est pas un gros risque (80-82). » Et LL, par but :

Oui ça m'arrive de me perdre. C'est même parfois le but. Enfin, le but, pas forcément, mais oui, forcément en allant à gauche à droite, ben on repasse parfois deux trois fois sur ses pas et on se dit ah merde je suis déjà passé par là [rire] il faudrait peut-être que je change de chemin. (121-123)

Ici on remarque que, bien que la localisation, et se perdre, traduisent des conceptions quasiment antonymiques, elles demeurent complémentaires. En considérant que la localisation implique un savoir quant à son emplacement, alors que se perdre veut dire ne plus savoir s'orienter (Larousse), encore faut-il savoir s'orienter pour être désorienté. Comme VT qui, même perdu, sait à peu près où il se trouve (donc il n'y a *pas de risque* à se perdre), on pourrait se demander si le fait de bien connaître sa ville permet une plus grande latitude face à ses déplacements ou, inversement, si plus on sort des sentiers battus, plus on connaît sa ville.

Wayfinding

Marcher, c'est manquer de lieux
- De Certeau

Lors de mon ethnographie, j'ai suivi des flâneurs en action pour remarquer, à ma grande surprise, que ce n'était pas nécessairement les quartiers centraux qui étaient les plus visés pour ce genre de pratique. Loin du centre, plus de la moitié m'ont emmené dans les quartiers que je qualifierais de plus résidentiels, généralement situé à proximité d'un parc ou jardin. (Figures 17-18-19-20)

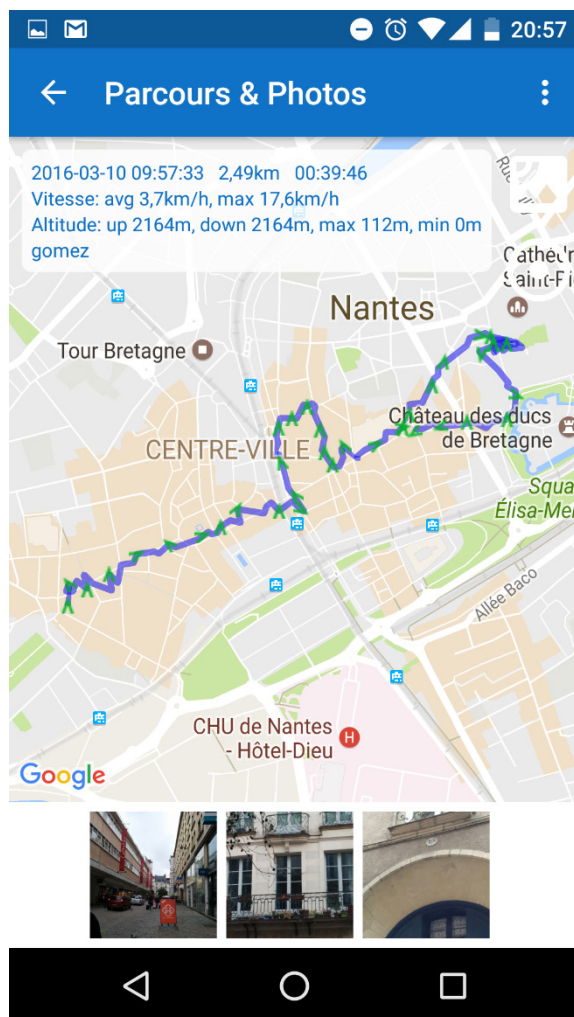


Figure 17 : HG au Centre-Ville

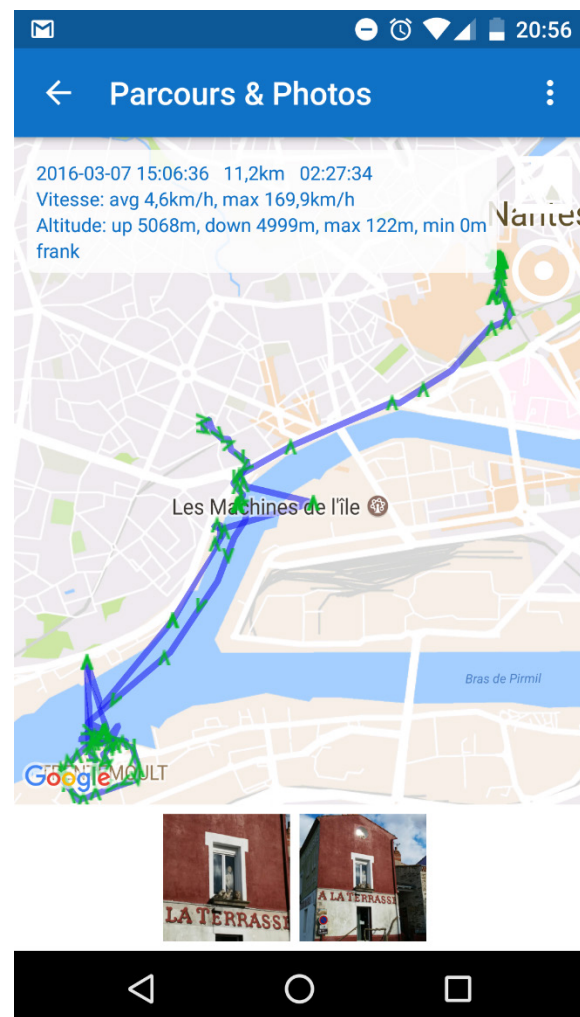


Figure 18 : FR, de Trentemoult au Centre-Ville

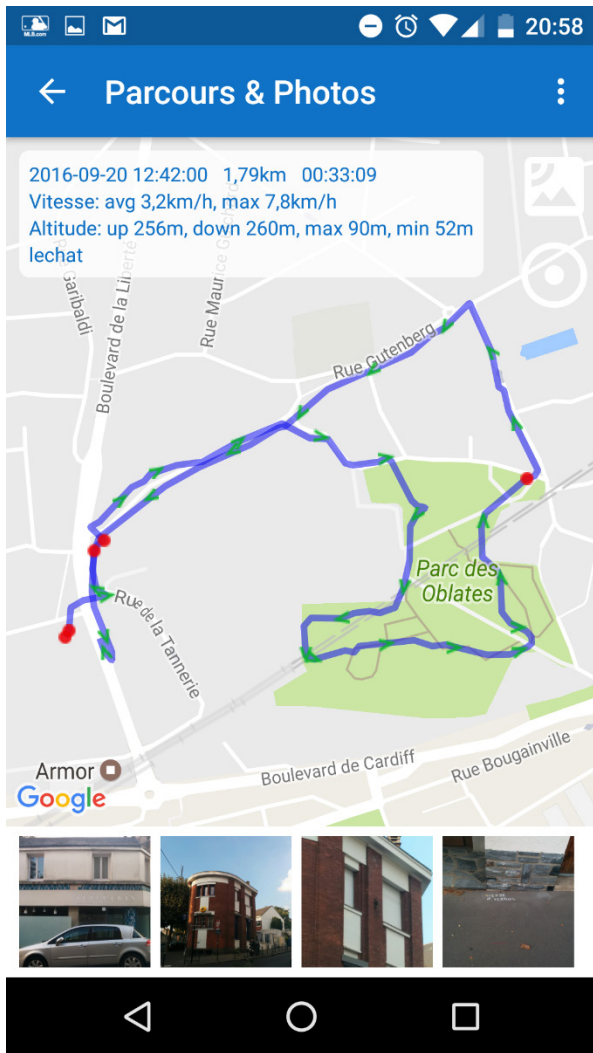


Figure 19 : LL à Chantenay

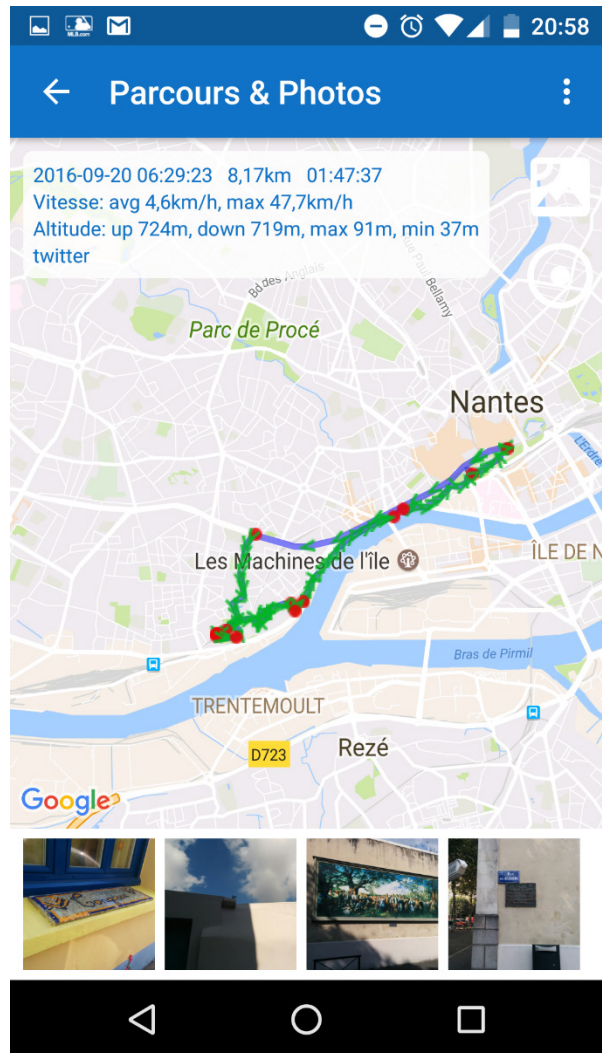


Figure 20 : VT à Chantenay, puis sur Nantes

Lors de ces promenades, je garde une image mentale précise d'un des participants qui a feint de tourner à gauche à une intersection, pour effectuer une gracieuse vrille et se diriger finalement vers la droite. Quand je lui ai demandé ce qui l'avait fait changer d'idée, il m'a simplement dit qu'il voulait aller à gauche, mais que la droite lui semblait plus jolie.

En scrutant un peu les études sur la mobilité, j'ai croisé le concept de *wayfinding* sur lequel Laurin mentionne que :

Le camp dominant autour de ce concept est composé de chercheurs fortement ancrés dans une vision cognitive et behavioriste de l'expérience humaine. Ils mettent l'emphase sur l'image, ce que Passini (1984) décrit comme étant « a complex and often vague body of knowledge » (p. 44). Ils croient que nos comportements dans l'espace sont informés par cette *image* qu'ils appellent aussi « mental map » et « cognitive map ». Entre cette carte mentale à biais visuels et nos comportements se trouvent des processus de prise de décision. (2011, p.52)

En m'intéressant à ce processus de décision, sur pourquoi tourner à gauche plutôt qu'à droite, j'ai remarqué que cette prise de décision se faisait par rapport à l'environnement externe, mais aussi par un processus interne. En réponse à la question de « par quoi vous laissez-vous guider ? », BT dit : « Ça dépend de comment tu te sens toi, intérieurement, et des choses que tu vois, à l'horizon, les immeubles, l'architecture. » (143-144) FB abonde dans le même sens :

C'est la perception sensorielle. Au niveau odorat je suis pas très bon. Mais non, après c'est l'ambiance, les formes urbaines, la façon dont la nature environnante, les bâtiments, s'il y a des bâtiments intéressants, des éléments architecturaux ou de patrimoine, des bâtiments intéressants qui valent la peine d'aller voir. Ça peut être la nature. Ça peut être des couleurs. Des marques individuelles. Des tags. Ça peut être des choses comme ça. (69-72)

Ces commentaires démontrent bien la dualité intérieur/extérieur discutée lors de ma revue de littérature. Mais encore, elle remet en question l'idée de *mental map* évoquée par les cognitivistes et les behavioristes. À ce sujet, Laurin cite Ingold qui rejette justement cette idée de carte mentale dans le processus de *wayfinding*. Pour Ingold (2000), le *wayfinding* se définit en tant que mouvement d'un lieu à un autre dans une région et accorde plus d'importance au lieu qu'à l'emplacement. (*dans* Laurin, 2011, p.52-53) En considérant que les flâneurs se laissent guider par l'environnement, en accordant une importance particulière à la perception qu'ils ont de celui-ci, la carte me semble effectivement quasiment auxiliaire. Cependant, il faut se rappeler que certains répondants m'ont dit oser plus puisqu'ils connaissaient plus l'endroit.

Planifier

Comme me le faisait remarquer l'un des participants : « ce qu'il y a de con dans la flânerie, c'est qu'on part toujours du même endroit. » (FR, notes) de Certeau mentionnait qu'il y avait un ensemble de possibilités, mais aussi d'interdictions reliées à la manière dominante de concevoir et de construire l'espace, mais qu'il y avait aussi la possibilité de manipuler ce régime de pratique en tirant profit des occasions présentées dans les circonstances. (*dans* Van den Akker, 2015 : p.41)

Par le simple fait qu'il faut un point de départ, la flânerie est toujours un peu planifiée. Le flâneur, ne va pas où il le veut quand il le veut, en se laissant entièrement guider par son environnement. MG, vivant un peu à l'écart du centre disait qu'il accordait une importance particulière aux différents lieux visités, principalement à ceux de leur côté pratique, de leur fonction : « Par exemple, Commerce. Je prends le tram et j'arrive à Commerce. En général tout ce qui est près de Commerce a une importance du coup. Par le fait que j'arrive par là. Je n'ai pas le choix. » (62-63)

Dans l'ensemble, les participants m'ont toutefois mentionné porter une attention particulière à ne pas suivre le même itinéraire. Même sur des trajets quotidiens, certains m'ont mentionné essayer d'emprunter des voies différentes :

L'itinéraire n'est pas le même. Sur des trajets récurrents, genre, la gare le boulot, je vais, bien qu'il n'y ait pas des milliards non plus de possibilités, je vais très fréquemment changer. Les premières fois je vais chercher à découvrir des nouveaux trajets et puis une fois que j'ai fait le panel des possibilités, je vais changer toutes les semaines, pour changer. Enfin ce n'est pas calculé évidemment, mais, ça m'arrive de changer très fréquemment en me disant, tien ce matin je vais passer par le château ou bien donc, je vais passer par là. Il n'y a pas de calendrier, il va y avoir deux cas, soit c'est hyper spontané en sortant du train parce que c'est au moment où je me réveille. Soit je suis un peu plus réveillé et je commence à y penser un peu plus dans le train, où j'aurais envie de passer ce matin. (VT : 59-67)

Ainsi, aller flâner est un acte qui m'apparaît dépendre des contraintes de temps et aussi de la température externe, ce qui fut évoqué par plusieurs de nos participants. C'est probablement l'une des raisons pour laquelle je n'ai pas eu l'occasion de faire autant d'observations ethnographiques que je l'aurais souhaité. L'itinéraire me paraît relativement spontané. Par contre, la spontanéité est encadrée par une planification qui, j'insiste, varie en fonction des buts imaginés par nos participants, notamment par leurs diverses productions en lien avec leurs centres d'intérêt. D'abord, il y a les contraintes, ensuite la prise de décision (spontanée ou non), une certaine planification, et la dérive, la flânerie, spontanée. Nous le verrons, l'utilisation des TIC à un rôle à jouer dans ce schéma.

Rythme

Le rythme a souvent été évoqué dans la revue de littérature, comme étant une composante importante de la flânerie. J'ai passé beaucoup de temps à me balader à Nantes, notamment au passage Pommeray (Figure 20). Rappelons-nous que pour Benjamin, les passages étaient le lieu privilégié des flâneurs. Et vous allez devoir me prendre au mot, j'ai effectivement constaté qu'une fois les premiers pieds franchis dans ce passage, les gens ralentissent. Bien que l'architecture des

passages soit ouverte, j'avais l'impression que les gens y pénétraient de manière discrète. Comme quoi l'aménagement peut vraiment avoir un effet sur le rythme. Toutefois, en interrogeant mes flâneurs, ceux qui ont abordé le sujet m'ont avoué marcher d'un bon pas. (BV, MG) En effet, pour avoir eu la chance d'en suivre quelques-uns, il est vrai que ces derniers marchent rapidement. Plutôt que d'utiliser les petits trottoirs de Nantes, l'ensemble des participants marchent dans la rue, ce qui permet une meilleure circulation. Pourtant, autant dans la littérature scientifique que par les propos de mes flâneurs, la flânerie met l'emphasis sur le fait de *prendre son temps*. Mais l'expression « prendre son temps », qui peut autant vouloir définir le rythme que de simplement *accorder du temps à*, est polysémique. Seules d'autres études sur l'aménagement et/ou la flânerie permettraient de mettre en lumière le rythme des flâneurs. Toutefois, malheureusement, il n'y aurait pas, à ce que je sache, la possibilité de comparer les flâneurs romantiques aux flâneurs contemporains.



Figure 21 : Passage Pommeray, Nantes.

Déplacement

Lors de ma revue de littérature, j'ai associé la marche à la flânerie, tout en questionnant si l'on pouvait flâner, par exemple, en voiture. Comme le mentionne Taien, qui reprend les idées de de Certeau et plus précisément de Jain et Lyons, les transports, comme le bus ou le train « can be excellent methods for making meaning out of repetitions of our daily lives, [...] and also [can be seen as] gift time, a space for contemplation or enjoyment » (2015, p.117). Dans cet état d'esprit, l'un des participants mentionnait se mettre dans le même état d'esprit que lors de ses flâneries dans le tram, tous les jours, où il prenait beaucoup de photos d'étrangers. (MG) Dans ce même questionnement, LL disait : « Je pense qu'on peut être flâneur en se baladant sur internet ou en lisant un bouquin ». (25-26) Trois des personnes interviewées m'ont aussi confirmé flâner à vélo. Pour ne citer que l'un d'entre eux : « Est-ce que flâner c'est en vélo aussi ? Parce que moi ça m'arrive de prendre mon vélo, et d'être très cool sur le vélo, comme ça, et de glisser un peu dans la ville, et d'aller voir des endroits. » (118-121) Selon lui, le vélo lui permet justement d'accéder à des endroits plus éloignés, tout en respectant la contrainte de temps, ce qui lui permet une expérience de flânerie plus diversifiée. Partageant cette idée, FB mentionne toutefois que « c'est vrai qu'à pied c'est plus facile. C'est mieux qu'en voiture ou en transport en commun quoi ». (26-27)

Sauf pour un participant, la flânerie semble effectivement un exercice qui s'inscrit dans une logique de mobilité spatiale. Et bien que le propos de ce travail de recherche se concentre sur la marche, il semble qu'il n'y ait pas une seule vérité partagée par l'ensemble des personnes concernées.

6.3 Interagir

Le plus extraordinaire, c'est aussi le plus quotidien ;
le plus étrange, c'est souvent le plus banal.
- Henri Lefebvre

La flânerie est un acte social, qui met en relation avec le monde extérieur. Comme le mentionnait Nuvolati, interagir « telle est la mission du flâneur, et il a cette capacité par le fait qu'il prend le temps d'absorber, de sélectionner et d'élaborer les stimuli qui proviennent de l'extérieur. (2009, p.5) En questionnant et observant mes participants, je remarque que la flânerie se pratique principalement seul, ce qui correspond encore à l'image du flâneur que j'ai dépeint en début de ce travail. En effet, plusieurs m'ont avoué être des personnes à caractère timide et deux m'ont ouvertement confié qu'ils avaient un plaisir à rester anonyme à contempler les gens et les mouvements de la ville. À cet effet, bien que MG participe parfois avec ceux qui font des blagues dans la rue, il souligne ne pas forcément être en contact avec des humains quand il marche. (119-120) Pour BT, flâner c'est « prendre la mesure de l'espace dans lequel on vit ». (55) Toutefois, comme le mentionne FR : « C'est important de marcher seul, mais nous ne le sommes jamais » (notes). Dans le même état d'esprit BV dit que « marcher c'est rencontrer des gens, même si ce n'est pas forcément des gens avec qui je parle, ou connais, mais c'est aussi être avec des gens. Être, ou ne pas rester enfermé ». (46-47) Un seul des participants m'a dit interagir avec les gens lors de ces flâneries; à tous les coups, il profite de son déplacement pour saluer son coiffeur. (RG, notes) Marcher, c'est donc interagir avec les autres, de près ou de loin, et les personnes interviewées semblent parfaitement conscientes de l'aspect social de leur interaction. L'un des participants adore flâner dans les lieux déserts, et pourtant, il ne peut s'empêcher de mettre un aspect humain dans sa description des endroits :

Moi c'est ça qui m'intéresse dans les friches, c'est voir comment un lieu qui n'est plus utilisé se transforme, évolue dans le temps, en l'absence de l'humain justement. Et on se rend compte que justement, c'est la présence de l'humain qui façonne énormément les lieux et la ville. (GB, 60- 64)

Autant la flânerie est perçue comme une activité solitaire, à mes yeux, elle demeure foncièrement interpersonnelle, ce qui sera plus facilement observable lors de la prochaine section.

6.4 Produire

Tout au long de cette analyse, j'ai tenté de démontrer que mes participants n'étaient pas des récepteurs passifs de leur environnement. Pour reprendre les termes de de Certeau, ils utilisent de ruses pour s'appropriier un espace public. Sur la marche, Chalati écrit que « chaque acteur, chaque marcheur devient par conséquent un révélateur de sens, signification et direction, un diseur d'aventures spatiales. » (2012, p16) dans le cas des études sur la flânerie, beaucoup d'auteurs mentionnent qu'historiquement, le flâneur était, non seulement un « appropriateur » hors du commun, mais aussi un producteur. Nuvolati présentait le flâneur comme un narrateur interprète (2009). Et finalement, j'ai évoqué, lors de ma problématique et mon cadre conceptuel, par les propos de Pinch et Bijker (1984), que les flâneurs, par leurs textes, pouvaient également être considérés comme des co-constructeurs de la ville.

Tous les 13 participants choisis produisent, à différentes échelles des textes divers sur leur ville. Pour l'instant, il est important de noter que la plupart de ces productions sont numériques. Pour une grande majorité, ces textes sont des photos, qui se retrouvent sur la toile. J'élaborai plus en détail des usages propres des TIC des participants et de la portée de cette production *numérique* lors du prochain thème. Ici donc, je me restreindrai à démontrer cette production par rapport à leurs objectifs, ou leur cible, qui peuvent être classés en termes de productions personnelles, partagées, et engagées. Mais avant, je tiens à effectuer un retour sur l'appropriation pour décrire un constat sur les productions des participants à ma recherche. Précédemment, j'ai mentionné que la flânerie était un acte d'appropriation par le corps, comparativement aux actes d'appropriations que je définirais comme plus *classiques*. Je trouve intéressant de remarquer qu'il y a quand même production, mais que ces dernières ne se retrouvent pas sur l'espace public physique, qu'est la rue, mais sur un autre espace. Aussi, je remarque que certaines de ces productions traduisent l'appropriation urbaine des autres. Le flâneur rapporte et cela rejoint l'idée de Frisby (1994) qui définit le flâneur comme un journaliste.

Personnelle

La plupart de mes participants m'ont dit produire ces textes pour eux-mêmes. Ils produisent pour assouvir un besoin de créativité ou autre. À cet effet, après m'avoir avoué mettre en ligne ses photos sur *Flickr*, MG m'a dit :

C'était très personnel, c'est ma vision de la ville, c'est de l'ordre d'un journal intime photographique. Ce que je vois moi et ce qui n'est pas forcément ce qu'on voit, ce qu'on ne voit pas dans la ville, des détails, des endroits, ou personne normalement, pas grand monde ne va, enfin, la preuve je ne rencontre pas grand monde. Après évidemment on trouve des gens qui ont les mêmes centres d'intérêt, mais globalement, c'était capter l'évolution, comme moi j'ai commencé les photos, le moment où ils ont démarré les travaux sur les chantiers. J'ai trouvé que ça avait bougeait tout le temps. C'était ça aussi, c'était capter cet entre-deux et pis l'évolution qui pouvait y avoir dans ces milieux-là. Après, maintenant, j'ai des tonnes d'archives, 40-60 gigas de photos, je, ça commence à préciser savoir quoi en faire, mais pour l'instant c'est pas clair. Voilà. Je prends beaucoup de photos de l'extérieur que de ma famille, j'en prenais beaucoup de ma famille, quand les enfants étaient petits, mais clairement, en quantité y'en a beaucoup plus de la ville en évolution que d'usage habituel, familial, voilà. Et ça correspond aussi à une phase de transition dans ma vie. (242-253)

Par ces propos, on note l'aspect personnel de la photo, qui a été prise sans but précis. Le sujet est toujours le même, l'évolution de la ville, mais pour l'instant, elles n'ont pas vraiment de finalité. Aussi, on remarque l'importance de cette prise de photos, principalement en la comparant à la prise de photo de la vie familiale, mais aussi par la quantité prise. Et MG n'est pas le seul à s'adonner à cette pratique. Au moins deux autres participants prennent énormément de photographies. J'ai même eu la chance de rencontrer un homme, MR, qui ne possédait pas d'ordinateur. Il faisait donc développer ses photos, depuis plus d'une vingtaine d'années, des petits détails de la ville, des statues sur des maisons privées, des chaînes, des portails, et il les emmagasinait par albums, qui occupaient environ un mètre carré dans un placard. (Figure 21)



Figure 22 : L'un des nombreux albums photo de MR

Lors de notre rencontre, il m'a dit qu'il commençait à comparer les lieux à différentes dates, pour aussi voir l'évolution, mais encore, il n'entrevoit pas de finalité claire à tout ce matériel. Il en était de même pour RG qui me disait avec humour : « ma femme me demande toujours pourquoi je prends ces photos-là ! » (notes) Lors de mes entrevues, plusieurs autres participants m'ont raconté faire la même chose à différentes échelles.

Outre la photographie, on constate que les flâneurs se racontent des histoires lors de leurs flâneries. MG disait imaginer la vie des personnes qu'il entrevoit dans la rue. SP imagine autant le passé que le futur. De manière personnelle, les gens interrogés agrémentent leurs promenades en se créant des histoires. En suivant FR celui m'a pointé un mannequin plus moins dissimulé derrière les rideaux d'une fenêtre au deuxième étage d'une maison à colombage. « C'est un fantôme » m'a-t-il dit. (Figure 22)



Figure 23 : Un fantôme !

Et plus tard, lors de la même promenade il m'amena dans une ruelle sombre dans laquelle je n'aurais jamais osé aller seul pour me dire : « On dirait Londres décrit par Evelyn Waugh. »

Partagée

D'après mes observations, la grande différence entre les textes personnels et partagés est que ces derniers sont sélectionnées à cette fin, et généralement traités. Par exemple, les photos sont généralement retouchées et choisies parce qu'elles peuvent présenter un intérêt pour un public.

Pour partager les photographies, *Flickr* semble être une des plateformes privilégiées par un certain nombre des participants. Encore une fois, il y a une grande part personnelle à créer des albums sur *Flickr*. (Figure 23) Pour ne citer que MG :

Je fais des *Flickr*, je fais des albums. J'ai fait un album *Flickr* de Nantes, que j'envoie à mes correspondants du reste du monde pour dire, regarde je suis là. [...] Je ne partage pas forcément avec des gens de Nantes même, à part pour leur montrer mes compétences artistiques sur Nantes, mais ce n'est pas le but de leur faire aimer. (177-178, 208-209)

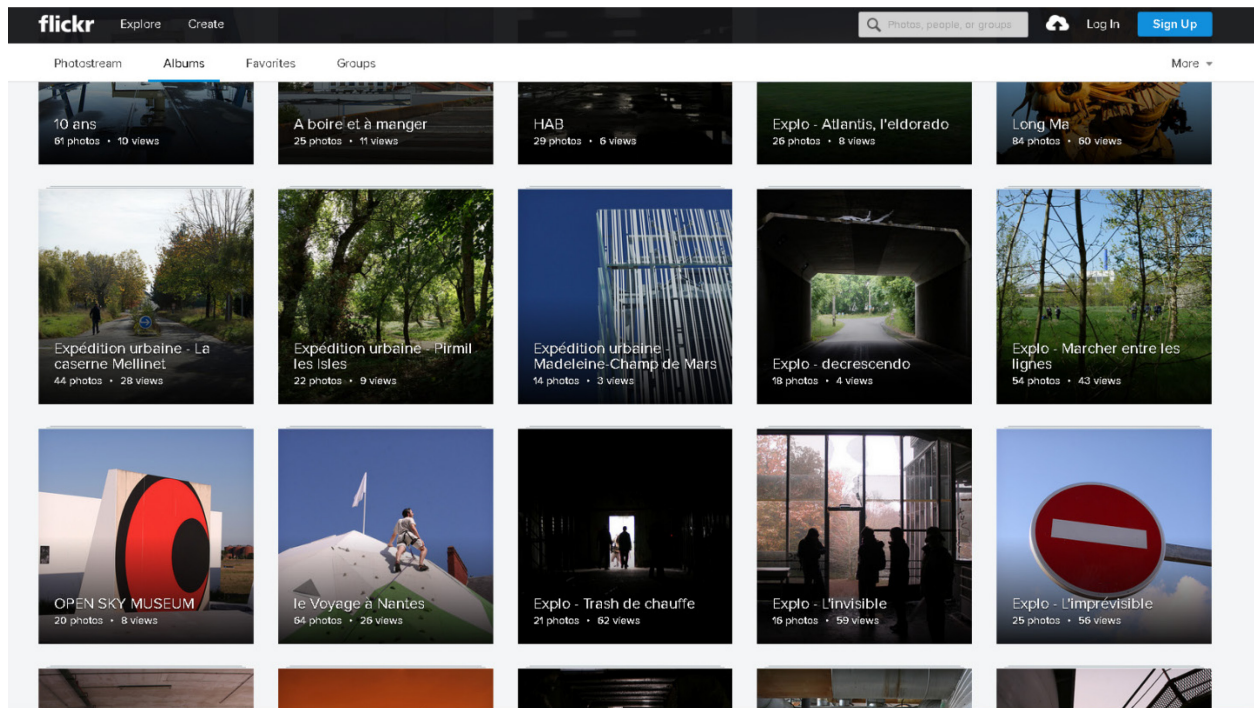


Figure 24 : Les 1811 photos de MG

Le but est généralement esthétique ou artistique. Sur ces photos, on retrouve très peu d'humains, surtout des infrastructures, des textures et pour un public restreint. Fait remarquable, deux de ces participants utilisant *Flickr* ne sont pas abonnés à des réseaux sociaux, comme *Facebook* ou *Twitter*. Compte tenu de la popularité des réseaux sociaux, et surtout du jeune âge de ces participants, je trouve très intéressant, à la base, d'avoir réussi à trouver des gens qui ne sont pas

sur les réseaux sociaux et je me questionne à savoir si le fait qu'ils correspondent au profil du flâneur y est pour quelque chose.

Quand même, certains de mes participants utilisent les réseaux sociaux pour rendre compte de leurs flâneries par image. (Figures 24-25-26) À titre de premier constat, ces individus partagent sur une base quotidienne, voire même plusieurs fois par jour. Ces publications servent à des fins informatives, principalement historiques, mais sont présentées de manière ludique comme en témoigne le prochain extrait :

C'est comme ça que t'arrive finalement à passionner les gens de leur donner des cours, pas des cours, mais des petits moments d'histoires, sans qu'ils se prennent la tête, sans s'acheter un livre d'histoire, parce qu'ils se disent, ben là je connais, je passe à côté et voilà. C'est une forme de, partage historique. Et ça je trouve ça bien. C'est ludique. C'est, on ne se prend pas la tête. ... (SP, 282-286)



Figure 25 : #DoorsofNantes



Figure 26 : Zèbre sur Facebook



Figure 27 : Le spot du jour

L'aspect ludique est aussi présent chez VT qui a collé des QR code à des endroits précis. En suivant le QR code sur internet les gens voyaient une image de l'endroit 100 ans auparavant. L'idée, dit-il :

Il y a peut-être des gens qui se baladent en ville qui ne sont pas au courant qu'il y a eu tels et tels changements. C'est, alors il y a, d'un côté, le servir sur un plateau parce que je fais l'effort, et puis en même temps y'avait aussi une petite barrière parce que c'était à travers un QR code, sur un panneau, ou sur une feuille. Ça s'adressait quand même aux curieux quoi. L'étape d'après ça aurait été de carrément mettre la photo, mais ça je n'en avais pas envie. Il fallait faire un petit effort, je ne saurais pas te dire pourquoi. Fait

pas que ça soit trop du tout cuit total. [rire] (130-136)

Qu'en est-il des textes écrits produit par mes flâneurs ? Trois ont recours à la plume plutôt qu'à la photographie. Alors qu'un d'entre eux spécifie ne pas s'être inspiré seulement de la ville, il mentionne que la création de ses œuvres est intimement liée à son activité de flânerie :

Les flâneries sont hyper importantes oui. En général la contemplation et l'observation sont super importantes. Mais pas seulement en ville. En observant, on trouve un décalage. Ça permet de trouver une authenticité, de permettre comment on peut nous rassembler, de remarquer la diversité et de permettre de trouver ce qu'on a en commun. (BT, 316- 321)

Pour les autres, c'est évident. FR est journaliste culturel semi-retraité. Il m'a dit qu'il s'est souvent largement inspiré de ses flâneries pour sa chronique, mais croit cependant que les gens éprouvent moins d'intérêt pour cela désormais. (notes) Quant à SP, je cite :

Dans les polars que je fais, il y a toujours Nantes. Ça m'a permis de tout raconter le quartier de Versailles. Ça m'a permis de décrire tous les lieux que j'aime bien. Et tous mes polars sont basés sur Nantes, sauf un, mais même, le personnage principal, ses copains sont à Nantes, et il y a un contact téléphonique qui se passe toujours à Nantes. C'est la flânerie, ça décrit les rues, les endroits, en fait. (203-207)

On retrouve encore l'aspect ludique dans son œuvre *Nantes est un Zoo* (Figures 27-28) qui reprend sa sélection pour le projet les animaux de Nantes partagée par la petite communauté du quotidien Presse Océan, et auquel plusieurs des personnes interviewées ont participé.

L'idée c'est de revisiter Nantes, de flâner dans un Nantes avec un œil animal. C'est-à-dire essayer de trouver, retrouver, des animaux qui ont été construits en pierre en graff, c'est ça, on peut dire, flânerie animale nantaise. C'est vraiment un regard enfantin parce que les enfants adorent les animaux, nous on s'en fout un moment des animaux. Les zoos on s'en fout, alors qu'un enfant tu l'amènes à un zoo et il découvre. Surtout un enfant de la ville. Alors ça m'a permis une fois de plus de reparler de Nantes aussi, avec un autre œil. (SP - 219-223)

Enfin, que ce soit pour le projet fil *Twitter #doorsofNantes*, qui proposait de photographier des portes qui représentent l'architecture nantaise et de les présenter dans toute la France, ou encore pour le projet des *Animaux de Nantes*, il semble que le principal attrait de participer ou de créer ces productions repose sur un désir à la fois esthétique et ludique. Mais encore, pour ceux qui partagent activement, comme tel est le cas de SP, on sent un désir d'informer les autres sur sa ville et aussi, de pousser à la flânerie. Cela représenterait-il une forme d'engagement ?



Figures 28 et 29 : *Nantes est un zoo*, couverture et arrière.



Engagée

Tel que brièvement esquissé lors de ma méthodologie, plusieurs des gens qui ont participé à mon étude sont des cartographes amateurs qui gravitent autour du groupe *OSM-Nantes (Open StreetMap)*. Bien que leur activité liée à la flânerie dépasse le cadre de la cartographie, la grande majorité des cartographes rencontrés font des *uMAP*. Les cartes *uMAP* sont des cartes pouvant être personnalisés, alors qu'*OSM* va se limiter à décrire le territoire. Les deux reposent sur une logique de géolocalisation, mais l'une permet l'expression qui est souvent articulée à propos de thématiques liées à la ville. Ainsi, les cartes *uMAP* sont produites dans une logique esthétique, et peuvent même être ludiques, mais il m'a semblé que les productions des cartographes amateurs d'*OVS Nantes* partageaient un point commun de plus, celui de l'engagement. LL m'explique à propos de ses cartes thématiques. (Figure 30)

Ouais c'est vraiment de l'exploration, de la flânerie, des types de thèmes, je pense, qui vont bien ensemble. Exploration, flânerie et, mais là ouais, ça sert, ça ne sert à personne, ça n'a pas de but, ça sert qu'aux gens qui vont s'y intéresser et qui vont trouver cela joli. Si ça a un but de recensement, d'inventaire, mais ça va plus loin. C'est vraiment les deux, découvrir et recenser. Surtout notamment les vitrines c'est des choses qui sont belles, belles à voir, et puis des choses c'est dommage de les garder pour soi, c'est toujours sympa de les partager, les répertorier, les partager, si c'est les deux, les deux sont plaisant, de découvrir, de partager. (234-240)

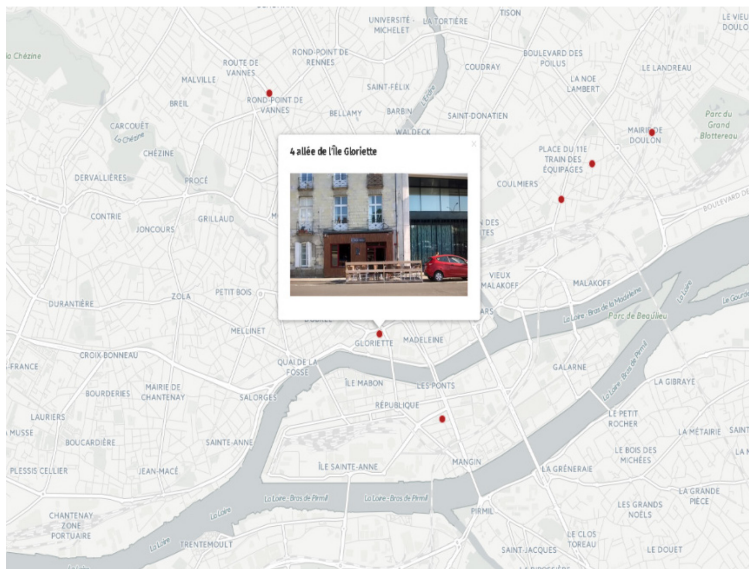


Figure 30 : Embases

Cette carte par LL répertorie les embases des anciens trams de la ville de Nantes.

Comme LL, plusieurs participants dans mon cercle de cartographes ont mentionné le devoir de recenser et de transcrire le réel en informatique. SR, cycliste, crée une carte avec des images de

voitures stationnées sur la voie cyclable. Il le fait avec humour et sarcasme : « Il y a un camion qui fait une livraison, ou un taxi sur une piste cyclable, heureusement qu'il y a une piste cyclable sinon comment il ferait ? Morale, il faut multiplier les pistes cyclables. » (116-118). À la question de savoir s'il s'agissait d'une démarche citoyenne, SR répond : « Ouais, mais après c'est en tant que cycliste. Et pour m'exprimer bien sûr. Je documente. » (SR, 125)

Plus explicite, et précisément à propos d'OSM, GB mentionne que :

Ça permet de s'appropriier des choses. [...] Pour moi c'est un moyen de lutter. Je bosse beaucoup avec les logiciels libres, et je ne suis pas développeur, donc, c'est un moyen d'aborder la contribution, mais à mon échelle à moi, à une échelle que je maîtrise, tout en maîtrisant la technique on va dire les usages des outils et moi les cartes ça m'a toujours intéressé. Visuellement la carte m'a toujours intéressé. Et pouvoir mettre mes doigts dedans c'est énorme, quand j'ai trouvé ça, ça me paraissait incroyable même. Tu crées un compte, tu crées des trucs et il n'y a personne qui vérifie. Non non non, c'est tout, vas-y tu peux y aller. Vas-y. (358-366)

De cet extrait, on remarque donc un effet d'*empowerment* derrière la pratique du cartographe, mais cet effet n'est pas exclusif à la cartographie. L'exemple de MR est assez intéressant à ce sujet. Par sa curiosité, une de ses flâneries l'aurait mené à un cerf qui aurait dû se retrouver au *Jardin des Plantes* et qui aurait mystérieusement disparu. Cela s'est rendu à la presse (Figure 31) et une société en charge du patrimoine nantais aurait fait une petite guerre à la Mairie pour remettre le cerf en place. Comme le dit SP, qui travaille dans la presse :

Des fois ça permet de booster un peu la mairie. Grâce au journal on fait bouger les choses. Le fait de l'écrire, de mettre l'info dans le journal. De partager sur Twitter, sur FB, à un moment la mairie, ben la mairie fait gaffe quand même. Un peu. Quand même. (297-299)



Figure 31 : Promeneur

Co-construction?

Kublai Khan reste silencieux, il réfléchit. Puis il ajoute ;
- Pourquoi me parles-tu des pierres ? C'est l'arc seul qui m'intéresse.

Polo répond :
- Sans pierres il n'y a pas d'arc.

- Italo Calvino, *Les villes invisibles* (1972)

Qu'est-ce qui définit une ville ? Ou encore, comment différencier les villes de Montréal, New-Orleans ou Nantes ? Si l'on ne considérait la ville que par ses infrastructures, ou encore par les différents défis que les villes ont, elles seraient toutes les mêmes. Au-delà de leur localisation géographique, ou encore du contexte économique de ces villes s'ajoutent leur histoire, les personnages importants l'ayant habité, ou tout simplement les gens dit ordinaires qui l'habitent, et qui en font la culture. La ville est fabriquée socialement. Elle n'est pas le fruit d'un pouvoir ultime. En considérant tous les textes produits par les participants, et comment ces derniers peuvent jouer autant sur les représentations que sur la culture, ou même sur la politique, je considère que mes participants forment la ville, et par conséquent, co-construisent la ville. Comme le faisait remarquer Hess, lors de notre revue de littérature : « Grâce à la flânerie, l'espace public n'est pas uniquement pensé comme lieu de passage, mais comme lieu *habitable*. » (2008, p.20) En produisant, mais surtout en diffusant des textes, ces productions permettent à un récepteur potentiel d'obtenir un autre point de vue dans la manière dont il peut percevoir la ville et ses infrastructures. Ces productions jouent sur les représentations et ces représentations rendent visible. L'exemple de SR sur le vélo met en lumière publiquement le problème des voitures stationnées sur les pistes cyclables; on pourrait donc croire qu'un public, par ce discours, pourrait être plus sensibilisé à ce message et par conséquent modifier ses actions. Pour faire le pont avec la conceptualisation du phénomène de co-construction présentée lors de la présentation du cadre conceptuel de ce travail, il me semble évident que certaines productions des flâneurs dépassent l'usage individuel, pour s'inscrire dans un ensemble plus grand. Leurs productions ont une portée sociale, elles co-construisent. Montréal se distingue beaucoup par la francophonie, Nouvelle-Orleans par sa musique et Nantes par son fétiche pour l'insolite. Dans tous les cas, elles ont une architecture particulière, proposent une culture qui leur est propre, et dépendent surtout des gens.

6.5 Utilisation et pratiques des TIC

Tel qu'exposé lors de ma problématique, la ville intelligente repose largement sur les technologies d'informations et de communications. Nantes ne fait pas exception à ce modèle. En interrogeant comment s'articulent la flânerie et la ville intelligente, j'avais convenu que ces deux activités n'appartenaient pas au même monde. L'un repose sur l'actuel, le concret, l'asphalte, la rue, et l'autre sur le numérique qui est plus ou moins palpable. En cherchant la ville intelligente, dans le but d'établir une connexion, j'avais décidé de me concentrer principalement sur la mobilité, non plus spatiale, mais par le biais du téléphone mobile, en me concentrant sur les locatives médias mais sur le monde virtuel, par la production de mes flâneurs qui se retrouve sur le web. Ainsi je ne me suis pas limité à l'utilisation du téléphone portable. La présente section tentera d'analyser le rapport entre les personnes interrogées et les TIC. Pour y parvenir, j'ai dénombré plusieurs sous-thèmes émergeant évoqués par les participants, soit ceux des usages, de la mobilité, et de la communauté.

Non-usage

Selon contentmarketingacademie.fr, 62% des 64,53 millions de Français possèdent un téléphone intelligent et 55,43 millions d'entre eux utilisent Internet. Environ la moitié des personnes qui ont participé à ma recherche ne possédaient pas de téléphone intelligent au moment de la collecte de données et un seul n'avait pas d'ordinateur à la maison. Malgré le nombre restreint de participants, nous pourrions quand même convenir qu'ils représentent relativement la population française. Je serais tenté de dire que les flâneurs ne sont ni plus ou moins technophiles comparé à la moyenne française, ce qui me réconforte puisque je voulais m'intéresser à l'humain ordinaire.

Quand même, j'ai considéré un certain moment ne pas inclure les non usagers des TIC (surtout des téléphones mobiles), dans ma collecte de données puisque le sujet est la ville intelligente. Mais je me suis ravisé pour diverses raisons. D'abord, la ville intelligente comprend une pluralité et une diversité de personnes et elle ne repose, techniquement, pas que sur les TIC. Ensuite, parce que la flânerie est ouverte à tous. Enfin, j'appréhendais des points de vue critiques de la part des flâneurs vis-à-vis la ville intelligente et je me demandais si ces derniers ne seraient pas les premiers à contester, ce qui s'est avéré plus ou moins vrai... Tel qu'anticipé, les personnes

interrogées qui n'avaient pas de téléphone intelligent, ou qui m'ont dit l'utiliser de manière minimale, se sont montrées relativement défavorable à l'utilisation de cet outil. Catégorique, FR s'est contenté de dire : « La technologie ne sert à rien. » (notes) Plus bavard, BT mentionne qu'il a « une certaine résistance à la technologie » (174) et lance de graves accusations : « ça nous pourrit le cerveau » (171) et nous empêche de s'occuper des vrais problèmes. Dans le vif du sujet, il rajoute :

Le téléphone et la flânerie ne sont pas compatibles, les objets en tant que tels ne le sont pas ... C'est à partir du moment où c'est une prothèse, trop de prothèses ... dont tu n'as pas besoin. Il y en a qui ne sert qu'à augmenter la réalité, parce qu'elle n'est pas suffisante. Mais moi je la trouve suffisante la réalité. À trop se projeter dans le futur, des fois on oublie que des choses existent là. Qu'il y a des gens qui existent, que ce n'est pas un décor. Les gens ne sont pas des fantômes. (253-258)

Puis il se rétracte un peu :

Donc ce n'est pas incompatible, mais ça dépend de l'utilisation. Ça dépend de ce que tu fais et tout le monde fait ce qu'il veut, mais...des gens qui vont dans les musées avec les téléphones, qui prennent des photos comme ça, ils regardent tout à travers leur écran de portable. (263-266)

Et l'avis sur certains phénomènes de la téléphonie mobile est partagé par FD, qui lui possède un appareil :

Je me promène beaucoup et c'est flagrant le nombre de piétons qui sont scotchés à leur smartphone. C'est incroyable. J'imagine qu'ils sont branchés sur les réseaux sociaux en permanence. Mais Ah! Je me dis est-ce qu'ils arrivent à se déconnecter de temps en temps, c'est terrible. Mais dans mon travail c'est pareil. Au travail, le nombre de gens qui arrivent à se couper pendant la réunion. Et en ville, il n'y a pas plus dangereux comme piéton. Il peut aller n'importe où n'importe comment. Il ne regarde pas. (90-94)

En revanche, BV dit que son téléphone est « très ancien ». Elle estime qu'il lui convient bien, mais trouve dommage qu'elle ne puisse pas prendre de photos. Il en est de même pour EB, cartographe amateur qui mentionne : « c'était volontaire de ne pas avoir de smartphone. Je vais finir par m'en acheter un, mais [rire] ça sera pour mettre *OSMand*⁵ dessus. Pour mettre des points dans le GPS ». (186-187) De cela, on ne peut tirer aucun consensus clair de notre groupe sur le refus d'avoir un appareil mobile, sauf peut-être que la notion d'usage est centrale.

Usage

Les usages des TIC sont multiples. En discutant de l'utilisation qu'ils font de leur appareil mobile, ou encore de leurs activités sur les réseaux sociaux en lien avec la flânerie, j'ai dressé une liste de quatre buts ou raisons principales : (s') informer, emmagasiner, transmettre et agrémenter.

⁵ *OSMand* est une application mobile permettant de cartographier des données directement sur le terrain. Comparativement à *OSM*, l'application est plus limitée, mais elle permet de créer un point géo-localisé.

Étonnamment, la fonction d'informer n'est pas ressortie comme un thème majeur dans les propos des participants à ma recherche. Au mieux, on m'a dit qu'il leur arrivait de lire sur leur mobile lors des flâneries. (SP : 190) Certains m'ont dit être sur *Twitter*, mais qu'ils l'utilisaient principalement comme veille, ce qui n'était pas non plus en lien avec mon objet de recherche. J'ai toutefois jugé important de le mentionner, comme informer est l'une des fonctions premières de la communication médiatisée. À l'ère de la ville intelligente, qui promet l'information en temps réel, pour assouplir la vie des citoyens, j'ai jugé intéressant qu'aucune information particulière allant en ce sens ne m'ait été divulguée.

Comme nous l'avons déjà vu, lors de ses flâneries, LL accumule de l'information pour recenser des objets dans la ville, alors que GB possède énormément de photographies sur son ordinateur à la maison. Ainsi on peut donc cartographier autant de manières mobiles qu'à la maison. Mais AR nous aide à y voir plus clair :

La cartographie peut se faire sur un téléphone pour des choses simples. Mais en général, j'utilise le téléphone et la géolocalisation du téléphone pour faire une trace GPS, mais surtout à laquelle on associe une photo, qui sont géo taguée, géo localisée. Et ensuite, quand on rentre chez soi, on a un outil de cartographie, qui permet d'afficher les photos à la bonne place sur la carte, et sur ces photos on a énormément d'informations. C'est en deux temps en fait. Les raisons, c'est que, déjà l'outil, l'ordinateur, est plus commode sur un grand écran avec un clavier et une souris, mais aussi permet d'avoir accès à plus d'informations sur la manière de cartographier dans *OSM*. (82-89)

En complément, MG spécifie que les photos qu'il prend sur son téléphone ont plusieurs utilités, dont celle de la « mémoire, forcément » (183). On remarque donc que le *stockage* sur la technologie mobile n'est que temporaire. Pour faire une analogie, l'appareil mobile sert de mémoire à court terme.

La fonction de transmettre a été longuement abordée sous le thème de la co-construction par les exemples de productions partagées. Toutefois, il n'avait pas été question du quand et du comment. VT admet qu'il a tendance à pas mal publier sur les réseaux sociaux et à partager sa localisation lors de ses flâneries. (103) J'ai eu la chance de le suivre lors d'une de nos rencontres pour effectivement le prendre en flagrant délit. Devant un mur de céramique, celui-ci s'est arrêté pour le prendre en photo. C'était pour un ami. (Figure 31) Et il l'a fait plus tard sur une colline.



Figure 32 : Pour un ami

Dans le même sens, LL mentionne que :

Si on m'appelle [durant mes flâneries] oui, je réponds. Souvent. Ça dépend qui. Mais non je ne suis pas complètement déconnecté. Et à l'inverse, je partage. Des lieux vraiment beaux qui me plaisent oui, je prends beaucoup de photos que je publie sur *Instagram*. Oui quand il y a un lieu qui me plait, une vue que j'ai envie de partager, souvent je les partage sur le moment. Pas toujours, mais quand il y a un lieu qui me plait, j'aime bien l'instantanéité d'*Instagram* notamment. (151 -156)

Cette instantanéité ne se retrouve pas seulement chez les utilisateurs de réseaux sociaux, mais aussi chez MG, qui dit envoyer des photos sur le coup, pour garder contact avec des personnes proches, mais physiquement éloignées. Pour certains flâneurs donc, on souhaite réduire l'espace-temps pour partager immédiatement.

Ozkul (2015) disait que le partage des positions d'un individu à un autre par la technologie traduit aussi la mémoire et la compréhension de l'émetteur à cet endroit. Alors qu'il est parfois entendu que les endroits et la mobilité sont opposés, et que la mobilité pousse à l'érosion de l'espace, Ozkul dit que « location awareness is not built to replace the real world » (113) et qu'au contraire, le fait de partager une information localisée personnalisée peut occasionner une nouvelle expérience, enrichie, chez l'émetteur sur ce même espace. On remarque aussi la portée potentielle des TIC en lien avec les productions transmises par les flâneurs. En échangeant, on peut changer la perception d'un récepteur par rapport à un lieu.

Dernier fait intéressant sur la transmission, la plupart des données transmises sur *Twitter* par nos participants qui utilisent les réseaux sociaux sont taguées, ce qui permet aux intéressés d'accéder plus facilement à l'information. Cela démontre un désir d'efficience dans leurs partages. Les participants veulent être repérés et ils catégorisent leurs données, ce qui pourrait rendre plus facile le rapatriement de ces données par, par exemple, une ville.

Technologies mobiles et flânerie

Par ce second thème qui aurait pu aussi se nommer mobilité, j'ai tenté de savoir si les TIC façonnaient l'acte de flâner. La question a jusqu'ici été évitée afin de regrouper mes observations sur la question. Alors que mon questionnement repose sur la flânerie et la ville intelligente mise en commun, beaucoup d'études sur *l'urban informatics* et sur la mobilité urbaine proposent des théories sur le sujet.

Une nuisance ?

Comme le mentionnait FB :

Beaucoup de gens ne savent ce que c'est que flâner, mais c'est une façon de se ressourcer pour moi. Dans cette ville intelligente, parce qu'on peut dire que c'est un peu paradoxal tous les deux. Comme je disais tout à l'heure, avec les smartphones, les gens sont complètement absorbés, les connexions qu'on a, les technologies, qu'on a aujourd'hui. Il faut prendre du temps pour respirer et s'ouvrir à son environnement et se déconnecter un petit peu quoi. Moi c'est un enjeu du développement du lien social. (197-201)

En questionnant mes répondants sur leur rapport face aux TIC lors de leur flânerie, nous l'avons vu, il n'y a pas de consensus sur le fait que le téléphone mobile puisse être perçu comme une nuisance à la pratique de la flânerie chez ceux qui n'ont pas d'appareils où qui les utilisent très peu.

Chez ceux qui en possèdent toutefois, il me semble évident que ceux-ci ne le considèrent pas comme une nuisance. Ce qui explique en grande partie ce phénomène est que la plupart de ceux qui ont un appareil le mettent en mode silencieux ou l'éteignent lors de leurs promenades. Il y a toutefois des exceptions. Comme le mentionne MG : « Ça me dérange un petit peu. Par exemple, je cherche du travail. Ça m'est arrivé de recevoir des messages de travail, et de m'arrêter à la place de flâner, pour envoyer un mail de travail. » (142-143) Cependant, celui-ci dit que dans une flânerie plutôt artistique, il coupe entièrement son téléphone. Cela dépendra donc du degré auquel il veut s'investir dans la flânerie. À l'inverse VT mentionne que :

J'interagis hyper souvent avec pendant mes promenades. Même un peu trop. Mais ça vient un peu ponctuer les balades. Je suis sur différents réseaux. Je vais regarder ce qui se passe. Les actualités, les mails, des tweets, des machins. Une bonne promenade c'est, ça veut dire que j'ai lâché mon téléphone à un moment. (90-93)

De ces deux derniers témoignages, on remarque l'ombre du phénomène d'hyperconnexion, sans que cela ne semble pas gêner plus qu'il ne le faut nos répondants. Dans le premier cas, on dénote une situation particulière qui peut être négociée d'après la volonté de la personne. Dans le deuxième, on constate une certaine difficulté à se départir de l'appareil, mais cela ne semble pas être considéré comme une vraie nuisance, mais plutôt comme agrément à la balade. En réponse à la question de si son téléphone est une source de distraction pour lui lors de ses flâneries, SP mentionne : « Oui, ça me sert aussi à lire. Dans ce sens-là, c'est une distraction c'est ce mot-là. Ça me sert à lire. Ce n'est pas péjoratif. » (190-191). Sans prendre un jugement de valeur négatif, l'usage de l'appareil peut être une source de distraction désirable et non nuisible.

Une petite béquille

Mes participants ont une bonne connaissance de la ville. La grande majorité a dit ne pas avoir besoin des technologies de géolocalisation pour se localiser. Dans certains cas, on sent toutefois que l'appareil mobile procure un sentiment de sécurité lors de la flânerie. Comme le disait VT, celui sait qu'il ne sera pas perdu parce qu'il a son téléphone dans la poche (80) ce qui lui donne l'assurance de pouvoir s'égarer : « C'est une petite béquille, mais ouais. Si on ne parle du téléphone comme aide à la balade, pas plus que ça ». (95-96) Ainsi, on suppose que l'utilisation potentielle est plus forte, plus valorisée que l'utilisation réelle de la géolocalisation.

Les usages des technologies de géolocalisation ne se limitent pas à s'orienter. Par exemple, GB mentionne qu'il lui arrive de vérifier où il est lors de ses flâneries, mais que ce n'est pas forcément pour être sûr d'où il se trouve dans l'immédiat; il le fait pour retrouver cet endroit « après », à des fins de cartographie, ou autres. (135-139) LL dira à propos des outils de localisation que :

Ça dépend du but de ma balade, notamment pour les cartes, je m'étais fait une petite carte papier avec les lignes de tram et je, me baladais le long d'un train, là c'était la carte papier qui me guidait, mais, le téléphone c'est pour me retrouver souvent quand je veux rentrer ou quand je me dis, tiens j'irais bien à cet endroit-là et là j'y vais. Sinon c'est plutôt au feeling. Le téléphone je l'utilise pour prendre des photos, pour me *traquer*. Maintenant je l'utilise de plus en plus, je traque mon chemin pour savoir combien de kilomètres j'ai faits et puis parfois pour revoir le chemin aussi. Mais c'est surtout pour voir le nombre de kilomètres que j'ai faits. Mais, non je ne suis pas vraiment un plan. Je suis un but particulier, par exemple sur les lignes de trams,

certains trucs comme ça, mais non je ne suis vraiment rien en particulier. (130-137)

Encore une fois, la géolocalisation permet une certaine sécurité, celle de pouvoir retourner à la maison. Mais LL l'utilise aussi à des fins informatives, pour connaître le nombre de kilomètres effectué et le chemin parcouru.

Cyber Kairos

De manière générale, les technologies mobiles ne sont pas utilisées pour planifier ou changer d'itinéraire en cours de route. Certains diront que s'ils tombent sur un article sur un certain quartier, ou sur un évènement particulier à un endroit donné, ils iront voir, mais sans plus.

Toutefois, la réalité semble un peu différente pour les cartographes du groupe. Précédemment, nous avons vu que LL enregistrait son itinéraire, et il en est de même pour EB. Ce dernier m'a effectivement aussi mentionné porter attention à son itinéraire, qu'il note sur papier, pour éviter d'emprunter les mêmes rues et rendre sa cartographie plus efficiente. On peut donc en conclure que noter les itinéraires déjà faits lui permettent de planifier une prochaine sortie.

Étrangement, ce phénomène semble être l'exception qui confirme la règle. D'un côté, les cartographes tels que EB et LL planifient, ce qui rompt avec l'idée que j'avais de la flânerie. Mais de l'autre, cela leur permet de découvrir de nouveaux endroits ! À cet effet, AR mentionne que :

Pour cartographier, quand on cartographie sur *OSM*, on se rend compte qu'on a un peu une vision sur notre environnement, sur notre territoire, on observe des choses à côté desquelles on est passé plein de fois sans y faire attention, et du coup quand on cartographie sur *OSM* on prend beaucoup de photos, on regarde autour, ce qui nous entoure pour trouver des éléments à cartographier. Ça peut être des choses très utiles comme un parking à vélo, ou des toilettes publiques, ou des bornes incendies, mais du coup on voit aussi d'autres choses en se promenant, on dit bien tiens, je n'étais jamais passé dans cette rue, ou je n'avais jamais fait attention en passant, il y a un arbre qui est magnifique quoi, il y a des propriétés qui ont des beaux jardins, il y a un parc que je n'avais pas vu avant. C'est peut-être dans ces moments-là que je m'approche le plus de la flânerie. (36-44)

Ses propos sont renforcés : « [mon téléphone] ne me fera pas changer d'itinéraire quand je cartographie. C'est plutôt en regardant autour de moi. Là il y a l'air d'avoir une rue, des choses, je vais voir ». (AR : 98-99) ; et reformulé par LL : « Ce n'est pas vraiment les cartes qui me font découvrir les lieux c'est les endroits où j'ai envie d'aller qui me font découvrir d'autres endroits ». (40-41)

Par conséquent, on remarque donc que même dans une activité planifiée, et même avec un but visé, il peut y avoir flânerie. On peut même noter que les TIC, notamment par la pratique de la cartographie, par les outils nécessaires à cette pratique, peut mener à la flânerie. Dans la littérature

scientifique, Van den Akker fait état d'un phénomène similaire, et cite Soutko et de Souza e Silva qui « seems to suggest that location-based media afford either the facilitation of chance encounters or the micro coordination of social or spatial interactions». (2015, p.34) Dans son étude sur *Foursquare*, il ajoute : «Foursquare thus enables users to upgrade – to cyborg-like proportions – their capacity for *kairos*, which increases their ability to take advantage of moments or occasions that are born of the everyday and within the everyday». (1975, p.44)

Communauté

Le dernier point relevé par mes participants concernant l'apport des TICs à la flânerie est celui de communauté. Comme me l'a dit SP, journaliste et auteur de *Nantes est un Zoo*, par rapport à la presse écrite les rétroactions sur ses productions se sont multipliées avec les TIC. Non seulement cela lui a permis de rencontrer des gens qu'il n'aurait jamais rencontrés autrement (248-249), mais aussi, dit-il : « C'est intéressant d'avoir son petit réseau parce que du coup ça permet de, d'avoir des lieux à découvrir ou plutôt à redécouvrir. » (66-67) Indirectement donc, l'information véhiculée par le réseau, et la communauté, encourage à la flânerie.

VT remarque aussi une mise en commun des individus pour collaborer à des projets :

Par exemple sur la page de Stéphane Pajot, où il a essayé de recenser la représentation d'animaux en ville, ça j'ai envoyé des photos parce que je l'avais dans la poche. Sur les portes (#doorsofNantes) c'est aussi de la contribution, je n'ai pas d'autres exemples qui me viennent, mais ouais il y a des formes de collaboration quand même. (114-117)

Cet esprit de collaboration et de communauté est plus encore présent chez les participants d'*OSM* :

Moi c'est le principe du commun, les choses évoluent, la politique et tout ça, si pour moi il y a un espoir c'est celui-là. C'est cette espèce de construction collective. D'un objectif commun. Et dans ce cas, l'outil informatique permet quelque chose qui n'était pas possible au préalable, et de l'immédiateté aussi. Je veux dire, la modification que je vais faire là, dans la minute qui suit elle y est, ça veut dire la, après ça peut paraître dérisoire, dans ma famille, ils se foutent de moi avec [ma cartographie de] mes appuis vélo, mais moi, c'est cette immédiateté de contribution au bien commun et avec des règles aussi, précises... C'est-à-dire que ça ne m'appartient pas. Ça appartient à tous. Tout le monde peut s'en servir et même des gens qui voudraient baser une activité commerciale dessus peuvent s'en servir aussi. Et ils ont intérêt eux-mêmes à contribuer parce que ça va contribuer à eux. (GB, 249-257)

Dans ce commentaire, on remarque que la contribution de ce participant d'*OSM* traduit une importance particulière à la collectivité. De plus, la communauté *OSM* de Nantes spécifiquement, m'a donné l'impression d'une communauté tricotée serrée. Les contributeurs s'échangent des informations et s'entraident sur leurs intérêts respectifs, qu'il s'agisse de partager la localisation d'embase de tram, ou de plaques. De plus, ils se réunissent fréquemment et échangent

principalement sur les aspects techniques du fonctionnement d'*OSM*, notamment sur comment recenser correctement les informations.

From engaged citizens to social butterfly?

Ce titre fait référence à *From social butterfly to engaged citizen*, un ouvrage sur l'informatique urbaine et les technologies mobiles de Foth, Forlano, Satchell et Gibbs (2011). Certains des participants, principalement EB et GB, contributeurs d'*OSM*, qui se définissaient comme des individus timides à la base, m'ont dit que leur pratique les amenait à discuter avec plusieurs étrangers lors de leurs collectes d'information/flânerie. Par exemple, s'ils aperçoivent un restaurant qui n'est pas cartographié, ceux-ci vont questionner les employés pour connaître les heures d'ouverture. De ce fait, je m'interroge à savoir si leur pratique, engagée, ne leur permet justement pas de s'ouvrir à une autre communauté, celle de leur ville.

6.6 Ville intelligente

Maintenant que nous avons observé les différents usages et perceptions des TIC par les flâneurs, il est maintenant venu le temps d'analyser ce qu'ils en disent, et ce que j'ai observé, par rapport à la ville intelligente. Pour ce faire, je vais d'abord catégoriser les participants par rapport à leurs engagements ou perceptions de la ville intelligente. Par la suite, je vais présenter les thèmes majeurs apportés par mes participants en lien avec la problématique de la ville intelligente. Ces thèmes seront l'usage, la co-construction et le lien social.

Cinq types de *flâneurs*

Je propose de développer une vue d'ensemble de la perception ou de l'appropriation de mes participants face à la ville intelligente. Si l'on en fait aucun usage, cette ville intelligente est en quelque sorte imposée à ses concitoyens. Ces cinq types sont les incapables (ce qui n'est pas péjoratif), les critiques, les indifférents, les adhérents et les *leaders*. À noter que ces classes ne sont pas exhaustives, dans certains cas, certains participants auraient pu facilement se retrouver dans une autre catégorie.

Les incapables : Une seule des personnes interviewées correspond à ce type. MR n'a ni internet ni téléphone intelligent. Sans qu'il me l'ait explicitement dit, je dirais qu'il se retrouve de l'autre bord de la fracture numérique. Il n'a usé jamais d'informatique et il n'en a aucune intention. Bon lecteur, il a quelques connaissances sur la ville intelligente qu'il a apprises par la presse. Mais il préfère s'en éloigner. Fort impliqué dans une association qui s'occupe de préserver et diffuser le patrimoine et l'histoire nantaise, je l'ai questionné sur sa possible participation sur le *Wikipatrimoine* (projet qui tarde à venir et qui aurait dû être mis en place lors de mon second voyage sur Nantes) organisé par la ville. Et il m'a dit n'y reconnaître aucun intérêt. (notes)

Les critiques : Quelques participants m'ont mentionné refuser passivement la ville intelligente. Ils ne pensent pas sérieusement s'y impliquer. L'un d'entre eux est BT, qui a une perspective critique des TIC en général, un autre est GB, qui voit de mauvais œil la ville intelligente, l'associant au panoptique. Mais encore, j'ai remarqué que certains, notamment les cartographes, perçoivent la ville intelligente comme étant en compétition avec eux, ce qui limite, pour l'instant, leurs intérêts

face à ce phénomène récent.

Les indifférents : Beaucoup des participants m'ont dit ne pas se soucier de la ville intelligente. Dans certains cas, on évoque le manque de temps pour justifier cette indifférence. D'autres semblent bien informés sur la ville intelligente, autant sur les projets de la ville, sur le processus de consultation publique ouverte proposé par celle-ci, et sur les diverses applications mises en place par la municipalité. Cependant, pour paraphraser VT, il manque une étincelle. Ils ne sont pas profondément critiques vis-à-vis cette innovation; dans certains cas, ils jugent l'idée pertinente, mais pas assez pour s'impliquer.

Les adhérents : Les adhérents participent à la vie active de la ville intelligente. Soit par des projets de consultations de quartier, soit en donnant leur point de vue sur la plateforme *Nantes & Co.*, ou encore en utilisant certaines applications comme *Nantes dans ma poche* sur une base régulière. De manière générale ils ont une perception positive de la ville intelligente et ils y participent dans une perspective citoyenne.

Les *leaders* : Un seul participant s'est jeté à fond dans l'élaboration de la ville intelligente, en étant l'un des responsables de l'atelier *CartoQuartiers* présenté dans le quartier Hauts-Pavés - Saint-Félix. Il possède de compétences techniques qui sont mises à profit par la ville. Il connaît le fonctionnement de cette dernière, ce qui lui permet d'avoir un point de vue objectif sur la ville intelligente. Il sait la critiquer comme l'encenser.

Les applications de la ville intelligente

Il semble que la ville intelligente de Nantes ait très peu à offrir quant aux activités reliées à la flânerie. Tel que mentionné lors de ma problématique, j'ai choisi la ville de Nantes puisqu'elle offrait des services, par application, pour améliorer la qualité de vie et de mobilité. Avant mon départ, je fondais beaucoup d'espoirs sur l'application *Nantes dans ma poche*, qui aurait pu, comme dans le cas de l'étude Ozdul (2015) sur *Foursquare*, me procurer un terrain d'étude précis. Malgré le nombre élevé de téléchargements de l'application, plus de 10 000 selon *Google Play*, et 25 000 selon la ville de Nantes, seulement deux participants l'ont utilisée. Mais comme le mentionne GB :

Je l'ai, je m'en sers régulièrement, mais je m'en sers chez moi, je m'en sers à des fins de consultations, surtout les événements à venir, le week-end, les événements où on peut aller avec des enfants. Je m'en sers des fois, pour le cinéma, pour aller voir ce qui se passe, mais c'est plus chez moi pour prévoir des choses, et aussi, la distribution des sacs poubelles, de mon quartier, je sais à quelle date ça va y être, part de cela, je n'ai pas forcément un usage. (219-223)

Par cette citation l'application apparaît comme étant utile, et comporte un usage que je qualifierais principalement d'informatif. Bien que cela puisse paraître décevant, l'application facilite, ou plus précisément, dynamise la vie. FB partage cet avis, bien qu'il n'utilise pas l'application. Il se dit très heureux des efforts de la ville pour éradiquer la voiture de la ville, tout en espérant plus :

Il y a beaucoup de gens qui ne comprennent pas que, voilà, il faut tourner la page. La voiture en ville c'est fini. Les villes sont construites pour les voitures. Maintenant, on veut du vert, ça fait partie de la qualité de la ville, de la qualité de vie. Justement cette transition, cette évolution, va nous permettre de retrouver du temps pour flâner, j'espère. Et pour les gens de se rencontrer et de créer du lien social. Ça va dans le bon sens, et Nantes a bien compris. (121 -125)

On remarque que ce participant croit qu'indirectement, certaines initiatives pourraient effectivement avoir un impact positif sur la qualité de vie, la mobilité, le lien social, mais aussi la flânerie.

C'est au sujet de la mobilité que l'application semble décevoir. Beaucoup des personnes interviewées connaissent *Nantes dans ma poche*, mais ils préfèrent utiliser une autre application pour prévoir leurs déplacements. De fait, seul VT utilise l'application à cet effet, mais principalement pour le service de vélo partage, le *bicloo*. Les autres ont beaucoup évoqué des raisons techniques pour ne pas utiliser l'application. Deux répondants m'ont dit avoir essayé d'utiliser l'application sur leurs téléphones intelligents, mais que leur appareil ne le permettait pas. Mais aussi, la compétition est forte dans le domaine de l'information sur les trajets et horaires du service de transport public. Outre *Nantes dans ma poche*, il existe d'autres applications qui permettent d'aller chercher ces informations. Au sujet de *Nantes dans ma poche*, certains participants ont critiqué l'ergonomie ou le design de l'application, mais aussi des ressources mis en ligne par la ville. (EB et VT)

Ainsi, je remarque que les applications proposées par la ville intelligente n'affectent pas la flânerie, pour l'instant du moins. Ce constat m'a déçu, puisque je cherchais quelque chose de que je n'ai pas pu observer, mais force est de remarquer que cela donne tort aux pensées critiques comme quoi la ville intelligente pourrait sonner le glas de la flânerie. En ne proposant pas d'utilisations propres à la pratique de la flânerie, et à l'inverse, en n'ayant aucune initiative qui contraigne la flânerie, c'est le *statu quo*. La flânerie est une appropriation qui dépend d'un acte

volontaire individuel. Que la ville intelligente puisse paraître une imposition ou non, cela ne semble pas pouvoir actuellement modifier l’art de flâner.

Co-construction

Le phénomène de co-construction de la ville intelligente a été le plus abordé par mes participants, malheureusement, souvent par des propos négatifs. Il l’a été principalement de manière implicite, au sujet des données et de la gouvernance. J’aborderai donc le sujet dans cet ordre, suivie de l’examen d’un cas précis, et enfin de vrais exemples de co-construction.

Compétition des données.

Lors de mes entretiens, j’ai évoqué plusieurs projets de la ville de Nantes en matière de ville intelligente telle que le *Wikipatrimoine* (qui n’existe pas encore), *CartoQuartiers* et *Nantes & Co*. Tel que mentionné, beaucoup n’avaient pas vraiment d’opinion sur le sujet. À titre d’exemple, SP disait : « Je produis des données historiques. [...] donc s’il y a le *Wikipatrimoine* qui le veut, il prend. Après je n’ai pas beaucoup de temps ». (275, 313-314) Les plus concernés étaient les cartographes, qui ne participent pas pour des raisons éthiques, et évoquent un phénomène de compétition. Ce problème de compétition est le suivant : si l’on considère le projet *CartoQuartiers*, principalement, il ressemble beaucoup à leur propre activité, celui de recenser des éléments dans la ville. EB et AR craignent que les *CartoQuartiers* nuisent à la faible visibilité d’*OSM*, tout en espérant, qu’au contraire, cela puisse servir d’initiation à la cartographie et créer de l’engouement. Reste que, les deux activités, le *CartoQuartiers* et *OSM* sont similaires sauf pour les thèmes à exploiter. À cet effet, LL disait que le défi n’était pas là. La cartographie pour les quartiers est trop limitée et donc moins appréciée. Ces propos sont également confirmés par EB : « Je préfère faire les jardins, les retouches, comme ça, eux ils vont dire, y a un parc et puis voilà c’est tout. » (321)

GB rajoute :

La démarche est intéressante et complémentaire, mais on se fait presque concurrence sur certains aspects, donc ça, c’est bizarre. Même si ça fait des années que j’ai produit ... qui vont être réinjectées dans la carte, par exemple les appuis vélo, comme ils vont être reproduits en open data, ils vont être réinjectés dans la carte. Mais bon, c’est un peu dommage de ne pas se servir directement, de la carte même. (337 -341)

Pour GB, participer à *CartoQuartiers* serait l’équivalent de faire le même travail deux fois, ce qui dérange mes participants. De plus, beaucoup ont soulevé l’importance de produire des données libres. À plusieurs reprises, les participants ont mentionné qu’ils aimaient le côté collectif à grande

échelle d'*OSM*, ce qui n'est pas le cas des données de la ville. Aussi, sur ces données AR mentionne que :

[Pour participer à *CartoQuartiers*], ça dépendra peut-être des données. C'est essentiellement des données libres qui viennent du portail open data de Nantes Métropole. Moi j'en avais déjà utilisé, ce n'était pas à jour. Donc c'est intéressant de mettre à jour ces données-là. De les affiner, qu'elles soient mieux localisées, etc. En même temps, il y a beaucoup de ces données qu'on retrouve sur *OSM*. Donc qui existe déjà, qui sont généralement de qualité, moi j'aurais tendance à plus participé à *OSM*. (159-164)

Cette idée de qualité des données sera abordée lors de mon prochain point. Avant d'y arriver, notons que la compétition évoquée à l'égard des données ne se limite pas à *OSM*. À plusieurs reprises lors de ma recherche, certains participants m'ont témoigné préférer s'informer ou contribuer à d'autres instances, telles que *Google*, voire même *Facebook*. N'ayant pas trouvé de sources sur le sujet dans la littérature scientifique, je trouve intéressant de pointer cette problématique. La ville intelligente est donc en compétition, autant avec des individus que des organisations privées, quant aux données produites et qui pourraient peut-être leur être profitable.

La gouvernance comme frein

Lors de la problématique, l'assouplissement et le partage de la gouvernance est ressenti comme un défi la ville intelligente. Et Nantes ne fait pas exception. En quoi cela touche-t-il la figure du flâneur ? Nous l'avons vu, le flâneur est un producteur, et les participants à cette étude ont largement démontré leur capacité à créer des données photographiques, textuelles et purement numériques. Serait-il un bon candidat pour récolter des données au profit de la ville intelligente ?

C'est dans cet état d'esprit que j'ai questionné AR sur pourquoi la ville de Nantes aurait créé un projet de cartographie qui ne semble pas intéresser les flâneurs cartographes, plutôt que d'utiliser les données déjà existantes ou encore de faire un compromis sur l'ouverture (libre ou non) et la qualité de ces données. Sa réponse fut :

C'est toujours une question compliquée ça. Ça perturbe beaucoup le fonctionnement de la création de la donnée. Les créateurs de données institutionnelles, ils certifient la donnée produite, mais du coup, pour tenir à jour cette donnée, c'est compliqué. Ils sont en retard. Et parce qu'il faut qu'ils aillent vérifier sur le terrain que les données qu'ils peuvent certifier. Ils ont des cycles de mise à jour qui sont très longs, six mois, un an, 18 mois.... Sur *OSM*, non, ce n'est pas certifié parce que c'est fait de manière bénévole, mais par contre on constate que la donnée est mise à jour plus rapidement. Et elle est juste. Elle n'est pas certifiée par un organisme d'État, mais elle est juste. Elle ne l'est pas toujours. En général elle est juste, par contre elle n'est pas forcément complète, homogène, on sait qu'on aime bien l'homogénéité entre les types de données, entre les territoires. Mais en général elle est mise à jour, de façon correcte, dans les grandes villes comme Nantes. Eh ben ça, toutes les institutions qui construisent le mode de fonctionnement et parfois le modèle économique sur la certification des données... C'est compliqué de voir arriver un acteur qui perturbent leur méthode de... donc ça dérange. Et ils sont méfiants. Ils sont aussi méfiants, par exemple, si moi je mets des données sur une plateforme à laquelle tout le monde participe aux vérifications, qu'est-ce qui va se passer avec ma donnée ? Comment va tenir la qualité de ma donnée ? Bon, je comprends ces questionnements, mais c'est un compromis à trouver entre des données certifiées et des données à jour. Qu'est-ce qui est le plus intéressant ? Des données certifiées, mais qui sont déjà obsolètes ? Ou des données qui ne sont pas certifiées, mais qui sont à jour ? Je n'ai pas la réponse. Ça dépend des usages. (199-216)

Plusieurs éléments de cette réponse me semblent importants, mais le plus intéressant selon moi se trouve dans le jeu de pouvoir que comporte la donnée. Selon AR, les données municipales de Nantes se doivent d'être certifiées, ce qui cache toute une économie et par conséquent, des rapports de forces. L'exemple de la mise en commun de *CartoQuartiers* et des contributions *OSM* révèle à mon avis qu'il n'y a pas eu un changement de gouvernance sur la politique des données. Et comme ces données ne sont pas suffisamment ouvertes, la gouvernance municipale freine la contribution.

J'ai observé un phénomène semblable avec la plateforme *Nantes & Co*. FD dit que :

Justement, j'aurais aimé avoir un espace sur *Nantes & Co*, un espace pour notre projet, le réseau des ambassadeurs du fleurissement de rue. Aujourd'hui on m'a dit que ce n'était pas possible, mais que ça viendrait, aujourd'hui on voulait échanger pour les gens qui sont inscrits pour voir ce qu'on a fait, il faut passer par un forum et on ne peut pas déposer des documents dessus, donc voilà, aujourd'hui il y a des espaces uniquement pour les projets de la ville de Nantes, mais pour les autres, c'est, ils m'ont dit que ça allait évoluer. (161- 174)

En clair, la plateforme *Nantes & Co*. est trop rigide pour l'utilisation que FD veut en faire . Ses propos sont soutenus par EB qui mentionne avoir dû passer par un modérateur pour publier une image. (Figure 32) Sans connaître exactement le fonctionnement de la plateforme, on remarque effectivement que les interactions sont bidirectionnelles mais très centralisées, elles vont d'un individu à la ville et de la ville aux individus. Pour EB, cet espace n'est pas assez intéressant pour participer, il privilégierait plutôt un forum et ne comprend pas ce que cet espace apporte de plus que les réseaux sociaux. En désirant maintenir un contrôle plus ou moins strict, l'on pourrait croire que la ville intelligente réduit les interactions.

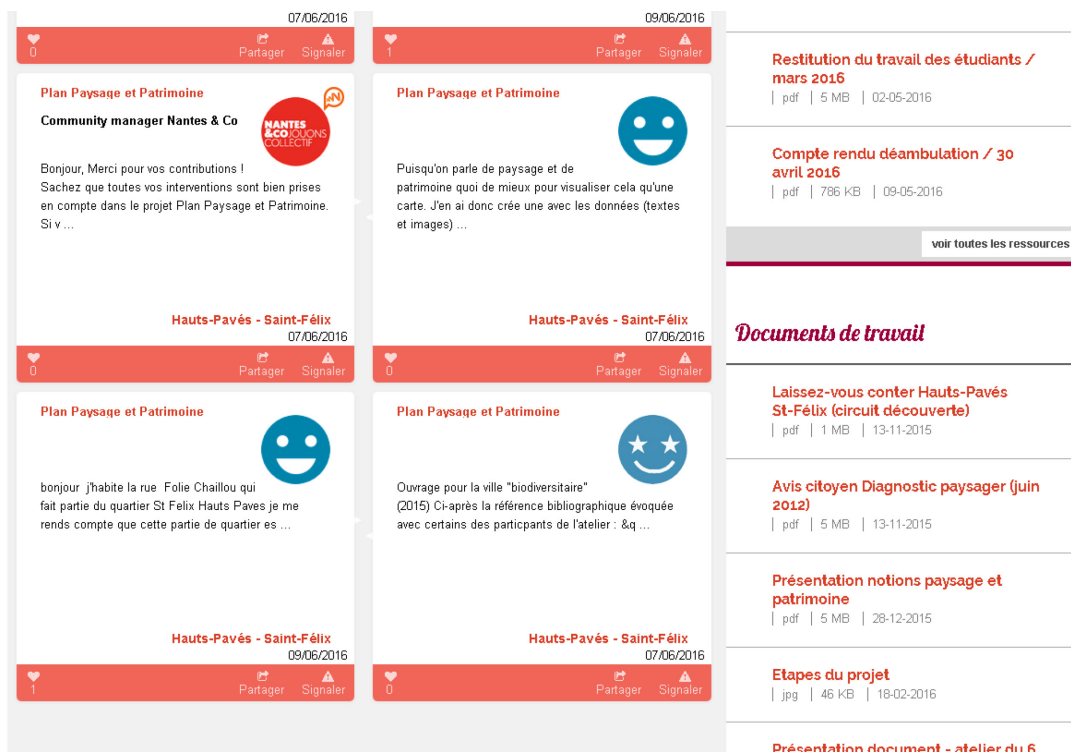


Figure 33 : Le commentaire d'un participant sur *Nantes & Co*.

Dans ces deux cas précis, on remarque donc que la gouvernance même est un frein à la contribution, et donc à la co-construction. Quand même, si l'on en croit ce qui a été dit à FD, la situation évoluera. Et il faut savoir se mettre à la place de la municipalité, qui avec un espace ouvert, sans contrôle, s'expose aux détournements et aux publications néfastes. Cependant, il faut aussi remarquer que dans le cas des plateformes discutées, les critiques venaient surtout des cartographes amateurs, alors que les autres n'avaient que très peu à dire. De ce fait, il faut aussi questionner quelle était la cible de la ville de Nantes pour ces activités. Comme le mentionne LL,

L'idée de ce projet c'est vraiment de la collaboration dans le quartier, le but ce n'est pas, la carte. C'est du service public. La carte a un but de service pour les autres, mais elle a un but d'abord pour les habitants du quartier dans le quartier, fait par les habitants, donc c'est pour ça. (...) Le but c'est d'abord la collaboration. Moi ça en fait partie. J'aime, on fait des réunions entre contributeurs *OSM*, mais, et c'est un des buts, mais le but c'est aussi contribuer d'abord. Et là ce n'était pas le but de ce projet-là. La carte est une fin... enfin, c'est l'œuvre va déterminer, mais c'est, l'idée d'abord c'était de faire quelque chose entre habitants, c'est moins ma démarche. (265–274)

Nous pourrions donc croire qu'il soit normal que les contributeurs *OSM* ne se soient pas sentis concernés par les diverses initiatives de la ville, ces initiatives s'adressant plutôt aux citoyens ordinaires.

Un coup marketing

Comme l'ont dit deux participants (GB et EB) : il y a beaucoup de marketing derrière l'apologie de la ville intelligente. À ce sujet, j'aimerais discuter exprimer mon opinion sur l'application *Nantes dans ma poche*, qui est selon la Mairie de Nantes, sujette à la co-construction. Il est vrai que l'application a été testée et approuvée par un nombre important de citoyens en amont de sa sortie, et ce sur une période de temps étendu. Il est vrai aussi que l'application propose, et proposera encore plus dans l'avenir, d'être personnalisée. Il est possible pour les usagers d'offrir une meilleure visibilité à certains contenus plutôt que d'autres, selon l'intérêt de tout un chacun. Par contre, je suis d'avis qu'au mieux, il s'agit de co-conception de la plateforme. En aucun cas l'utilisateur ne peut-il ajouter des points ou des commentaires sur la carte proposée par l'application. À moins d'être une *startup* voulant faire valoir son service, ou d'être une entreprise qui veut faire voir son produit, le citoyen ordinaire ne peut que s'informer par le biais de cette application. Il ne peut pas interagir dans le code, ou faire une annonce destinée à d'autres. Ce degré d'interaction limité me fait douter de la co-construction, le mot largement utilisé pour vendre l'application. Sachant que *Nantes dans ma poche* est modulable et en développement constant, peut-être aurons-nous des surprises. Par exemple, à mon avis le projet *CartoQuartiers* propose un véritable exemple de co-construction. Serait-il possible de joindre ce projet à *Nantes dans ma poche*?

Smart flâneur ?

Malgré ces nombreuses critiques, j'ai effectivement pu constater des traces de co-construction de la ville intelligente par nos participants, chose qui demeure assez rare dans la littérature scientifique. De ce fait, nous pourrions effectivement croire que Nantes réussit et que les flâneurs sont mis à sa disposition. Tel que mentionné, plusieurs des personnes interviewées ont participé à des ateliers ou diverses plateformes de la ville intelligente, ce qui est déjà une forme de succès. À titre d'exemple, il y a l'initiative *CartoQuartiers*, bien que très critiquée par un certain groupe de mes répondants. BV, qui se qualifie de « pas trop informaticienne », a contribué à la plateforme lors de l'atelier et prévoit contribuer plus sur la plateforme dans l'avenir. De plus, elle dit:

Là aussi je trouve ça très intéressant ce fait d'essayer de recenser le plus de choses possibles dans le but de mettre à disposition de tout le monde. Et là c'est pareil, le petit périmètre qu'on avait, qui est un quartier que je connais par cœur, et j'ai vu des choses que je n'avais jamais vues quand même. Ça m'a forcé. (163-166)

En plus de lui permettre de contribuer, l'exercice lui a même donné la possibilité d'être plus attentive à son environnement, ce qui constitue à mon avis, une très bonne façon de devenir *smart* ! À cet effet, l'un des participants (Figure 33-34) qui utilise *Nantes dans ma poche* m'a mentionné s'intéresser à la qualité de l'air de sa ville grâce à l'application :

Ça m'a intéressé de mettre le petit panneau sur la pollution, alors qu'a priori, ce n'est pas un domaine que je n'aurais pas été chercher de l'information autrement. Comme il était à portée de clic dans l'application, je me le suis mis. Quand même, pour ceux qui ont l'application, je pense que c'est une réussite, ce genre de, d'expérience, voilà. (192-195)



Figure 34 : Nantes dans ma poche, modulable



Figure 35 : La qualité de l'air

Créer du lien social

Il était dans la philosophie de la ville intelligente de Nantes de créer du lien social. J'ai noté à plusieurs reprises lors de ce travail de recherche que la ville de Nantes, par ses démarches participatives et collaboratives, mais aussi par le financement de plusieurs activités culturelles locales, tel que la *Journée du Patrimoine*, aide à renforcer les liens sociaux entre les individus. Comme m'a répondu FB, individu très impliqué, à la question « pourquoi vous impliquez vous comme ça ? »: « J'aime bien rencontrer les gens. J'aime bien échanger des points de vue sur des thématiques qui m'intéressent et j'aime bien les démarches participatives, la co-construction. » (191-192). On peut facilement remarquer que ces motivations étaient partagées par BV qui était

heureuse de partager au moment de l'atelier *CartoQuartiers* avec une jeune urbaniste :

Moi j'aime bien aussi toutes ces situations ou on est, parce que moi-même je suis retraitée, avec le brassage des générations, des jeunes, ce n'est finalement pas si courant que ça quand on ne s'en donne pas les moyens quoi. Ça ne tombe pas du ciel ce brassage. Moi je n'ai pas du tout envie de vivre dans un monde de retraités. (167-170)

Ainsi, par l'exemple de BV, de la ville intelligente, comme de l'usage des nouvelles technologies, on pourrait se questionner sur *from engaged citizen to social butterfly* ou *from social butterfly to engaged citizen?* devinant que BV s'engage pour rencontrer des gens. Au minimum, au sujet du projet *CartoQuartiers*, ou encore *Nantes & Co.*, on remarque, malgré un succès mitigé, qu'il y a un nouvel espace qui dépasse la dimension du territoire géographique, mis à la disposition des citoyens, flâneurs ou autres, pour échanger sur les divers problématiques.

6.7 Discussion

Comment se vit la flânerie dans la ville intelligente ? Au cours de ce chapitre, j'ai tenté d'analyser et de décrire les phénomènes observés et mentionnés par mes participants. À travers trois thèmes principaux tirés de ma revue de littérature, et des thèmes émergents de ma collecte de données, j'ai dégagé des pistes qui pourraient permettre d'entrevoir certains éléments de réponses.

La méthodologie et la posture épistémologique utilisées avaient pour but de donner la parole aux participants. Le but plus ou moins avoué était de faire un contrepied aux propos et aux études critiques qui lient nos deux concepts. Or, de cette recherche, deux constats majeurs me sautent aux yeux. D'abord, la flânerie demeure toujours bien vivante. Ensuite, la ville intelligente ne semble pas avoir une incidence particulière sur la vie quotidienne, et par conséquent sur la pratique de la flânerie.

Sur le premier constat, nous avons vu la flânerie comme un acte d'appropriation. À mon avis, il n'y a pas de flâneur ultime. Ce n'est qu'en additionnant les caractéristiques de chacun des participants à ma recherche qu'on peut arriver à la figure du flâneur évoquée dans la littérature. Il est vrai que certains de mes répondants correspondaient plus au profil, mais je n'ai pas pu observer des caractéristiques communes entre ces participants, sauf peut-être qu'ils s'accordent plus de temps à flâner, ce qui a définitivement été la contrainte majeure amenée par mes participants. Il n'y a pas d'échelle pour évaluer la flânerie. Ainsi, certains produisent plus que d'autres, d'autres marchent plus vite, certains sont plus sensibles... Qu'on soit cartographe, journaliste ou artiste, la flânerie n'est pas pure. Tous peuvent possiblement être flâneur un jour où l'autre, comme l'on pourrait peut-être tous l'être pour vingt minutes aujourd'hui. La flânerie est un acte volontaire qui requiert un certain état d'esprit. Bien sûr, il y a un relatif consensus quant aux traits identitaires du flâneur. Les flâneurs sont sensibles à leur environnement urbain, ils produisent, et font même preuve d'un certain engagement. Mais est-ce que se donner le temps permet ces choses ? Je ne saurais pas dire.

La grande partie des critiques évoquées dans la littérature scientifique se trouvaient dans la problématique de la connexion et de la surabondance de l'information, facile d'accès, par les TIC. Or, il m'a beaucoup plus semblé que les TIC ne constituent pas une nuisance pour l'acte de flâner. Peut-être que la flânerie sera moins pratiquée dans l'avenir, parce qu'elle est un loisir qui prend du temps. Si l'on compare notre époque à celle de la révolution industrielle, il est vrai que la société

actuelle a beaucoup plus de moyens de se distraire, notamment par les nouvelles technologies. Mais dans l'acte de flâner en soi, mes répondants m'ont plutôt indiqué l'autre côté de la médaille. À titre d'exemple, je me demandais si on pouvait encore se perdre avec un outil de géolocalisation en poche. Or les flâneurs connaissent déjà très bien leur ville. Il est donc peu probable qu'ils se perdent. La technologie GPS n'a donc pas d'incidence sur leur parcours, sauf peut-être de l'*empowerment*. Comme ils n'ont plus aucun doute qu'ils peuvent se perdre grâce à cet outil, ils peuvent s'en permettre plus. De la même manière que certains participants, principalement les cartographes, m'ont mentionné que c'était la cartographie qui leur avait *appris* à flâner. Mieux encore, si l'on considère le téléphone mobile comme l'objet technique le plus utilisé lors d'une flânerie, il semble permettre une plus grande production et notamment une production d'images. Et cette observation me paraît très intéressante. En considérant la flânerie comme un acte culturel qui s'intéresse beaucoup à l'esthétisme, nous sommes en droit de nous questionner si les TIC instaurent une sorte de nouvelle culture de l'image. Mais aussi, sachant que l'accessibilité de ces textes, principalement véhiculés par le web, est grande, je trouve intéressant de remarquer que la culture, le patrimoine, ou l'héritage de la ville se trouvent potentiellement plus démocratisés.

Quant à mon deuxième constat, au même titre que les TIC, il semble que la ville intelligente, que j'ai perçue ici comme un aménagement, n'ait pas d'« effets » nuisibles perceptibles sur la flânerie, ce qui là encore, apporte un contrepoids à la pensée critique. Bien sûr, de manière générale, les propos recueillis sur la ville intelligente comportaient leur lot de critiques. Je n'ai toutefois observé aucun effet nuisible à la flânerie, ou sur le quotidien. Comme les TIC, la ville intelligente, observée par les lunettes de l'usage, ne propose pas de changement radical pour la flânerie. Seulement trois exemples d'un effet de la ville intelligente sur les gens ont été trouvés, et, contrairement aux critiques dans la littérature, elles sont positives bien que relativement marginales. Un participant m'a dit qu'une certaine application permettrait de sauver du temps, ce qui pourrait ultimement donner plus de temps pour flâner. Et un autre m'a dit que la ville intelligente lui aurait fait prendre conscience de la qualité de l'air. Il faut quand même souligner que les ateliers de la ville ont eu un certain succès pour créer du lien social. Si l'on revient à la définition de la ville intelligente retenue, soit qui propose le bien vivre ensemble, crée de la valeur ajoutée et d'être conscient des questions écologiques, il semble que la ville de Nantes réussit.

À l'inverse, j'ai aussi tenté de savoir dans cette recherche si les flâneurs pouvaient façonner la ville intelligente. Ce qui s'est aussi avéré avoir un résultat à peu près nul. Peut-être que certains

éléments présentés lors des limites de ma recherche au prochain chapitre pourraient expliquer ce phénomène, mais pour l'instant, les résultats sont ce qu'ils sont. Cette recherche aura tout de même permis de mettre le doigt sur un problème de la ville intelligente lié à la gouvernance et qui pose un frein à la contribution. Nous nous souviendrons que ces propos avaient été tempérés. Il serait peut-être plus prudent de dire que la ville intelligente ne considère que très peu la pratique marginale de la flânerie et l'intérêt des flâneurs (principalement cartographe), en termes de contributions. Ce qui est à mon avis très dommage. De toutes les observations que j'ai pu faire sur la flânerie et sur les flâneurs, j'en suis venu à croire que les flâneurs possédaient une certaine expertise de la ville. Déjà, ils usent des trottoirs, ils ont une expérience. Ensuite, ils sont sensibles à leur environnement. Et enfin, ils produisent des textes sur la ville, qui sont d'ailleurs parfois engagés, et certains possèdent des compétences techniques en informatique qui pourraient être bénéfiques à la municipalité. Par conséquent, pour utiliser les termes de Fontana-Giusti (2007) les flâneurs semblent être une population parfaite pour effectuer des mesures de qualité de la ville. À cet effet, Mallard indique que pour co-construire une innovation il faut bien choisir ses *explorateurs*, (vu comme des usagers qui effectueront des tests et qui fourniront des rétroactions). J'argumente que les flâneurs pourraient être d'excellent explorateurs. La ville intelligente cherche des *smart-citizens*. De ce que j'ai appris, les flâneurs semblent beaucoup s'intéresser au ludique et à la découverte. Peut-être que des communautés de pratiques qui utilisent ce *modus operandi* permettraient de les recruter, voire même d'en créer, ce qui serait aussi utile pour le lien social. Et c'est principalement en ce sens que j'estime que Nantes réussit : à créer du lien social. Un assouplissement dans la gouvernance des données et leur publication sous une licence libre auraient possiblement l'effet d'accroître le nombre de données de qualité, à jour, accessibles gratuitement, ce qui pourrait aussi avoir des incidences sur l'économie, la mobilité, l'environnement et la qualité de vie.

7. Conclusion

Dans cette recherche j'ai tenté de voir comment se vit la flânerie dans la ville intelligente. Cette recherche a permis de restituer la flânerie dans un cadre plus actuel, dans la ville de Nantes, en France. De la flânerie, observée comme un acte d'appropriation et de co-construction, j'ai décrit les principales caractéristiques de ces derniers, apporté un regard sur les diverses motivations des flâneurs, observé comment s'effectue cette pratique appuyée par certains concepts empruntés aux études sur la mobilité, et tenté de comprendre comment les flâneurs contribuent à la production de la ville par leurs interactions et leurs productions textuelles. En accordant une attention particulière à comment les flâneurs modernes utilisent les technologies d'information et de communication, cette recherche démontre que les TIC n'ont que très peu d'impacts sur la flânerie même, sauf peut-être, d'accroître les chances de flâner. Cela n'est toutefois pas négligeable considérant que cela démontre que la flânerie demeure bien vivante. C'est principalement sur la production de textes effectuée par les flâneurs que les TIC semblent avoir un certain impact. Les flâneurs disposent d'un espace, le web, pour partager leurs trouvailles et ils l'utilisent. En questionnant le rapport entre ces flâneurs et la ville intelligente, cette recherche constate surtout que la ville intelligente n'a pas d'incidences observables sur la flânerie et que les flâneurs participent très peu à la production de la ville intelligente, ce que j'ai attribué principalement à un problème de gouvernance.

Si j'avais deux pistes à explorer plus en détail à la suite de ce mémoire, la gouvernance en lien avec la production de données amateurs en serait probablement une. Nous savons, par l'exemple de Wikipédia et d'autres plateformes de crowdsourcing, que le travail amateur n'est pas à prendre à la légère, et tel que je l'ai mentionné, une production plus vaste de données aurait possiblement des répercussions positives sur la ville intelligente. Ce phénomène ouvre la voie à plusieurs interrogations sur la nécessité d'avoir des données certifiées, et sur le frein que cela constitue à la participation. Comme deuxième piste, je trouverais très intéressant de voir, possiblement par une étude quantitative, quelles sont les informations transmises par la ville intelligente et lesquelles de ces informations sont consultées par le public. J'ai aperçu, lors de ce travail de recherche, par exemple, que les gens n'utilisaient pas les informations sur les itinéraires de bus fourni par la ville-même et qu'ils trouvaient cette information ailleurs. Par conséquent, de telles recherches pourraient permettre de mieux cibler les informations transmises par la ville.

Il faut toutefois remarquer que les problèmes évoqués dans ma recherche, et ses résultats mitigés, sont à mon avis tributaires de certaines limites liées à ma méthodologie. Alors que la revue

de littérature indique que les données numériques sont la pierre angulaire de la ville intelligente, je n'ai pas réussi à savoir exactement ce que la ville de Nantes collecte comme données, faute d'avoir réussi à établir un partenariat avec la Mairie. Ma recherche démontre que les flâneurs créent des données, qu'elles sont même dans certains cas taguées, sans savoir de sources sûres si ces données se rendent ou non à la ville. Il me manque une version de l'histoire. Aussi, il faut remarquer que le phénomène de la ville intelligente est assez récent et que si celle-ci parvient à changer la culture urbaine, cela prendra du temps. Comme le web, ou les courriels, la ville intelligente prendra-t-elle plus d'importance si de plus en plus d'utilisateurs l'utilisent? Mais encore, dans mon cas précis, un terrain mieux circonscrit ne m'aurait possiblement pas nuit. Pour ma défense, ce n'est pas faute d'avoir essayé. J'avais beaucoup d'espoir envers le projet *Wikipatrimoine* proposé par la ville de Nantes, qui aurait dû entrer en fonction lors de mon second séjour, et qui ne l'a jamais été.

Ma recherche pourrait quand même avoir une certaine portée pratique à qui voudra bien l'entendre. Je persiste à penser que le flâneur, par sa sensibilité et son savoir particulier, pourrait être un atout intéressant à l'élaboration de la ville intelligente. D'autant plus qu'un nombre convaincant des participants à ma recherche montraient une certaine ouverture à s'engager. En sachant qu'il est toujours un défi de mobiliser des individus à une cause, les flâneurs semblent avoir certaines prédispositions. Cette recherche démontre que le ludique, et un assouplissement de la gouvernance pourraient être des facteurs qui pourraient faciliter la mobilisation du flâneur.

Dans cette idée du ludique, le *CityLab* a récemment mentionné que le jeu *PokemonGo*, qui propose une réalité augmentée via une application qui se joue dans la ville, a créé une nouvelle sorte de flâneurs ! (Bliss, 2016) L'auteur mentionne: « This has created a new class of urban explorers, roaming busy streets and sidewalks—where there's more density, there's more game action—with phones in hand, occasionally lifting their eyes to register actual surroundings.» En sachant que l'entreprise derrière *PokemonGo* collecte des données et qu'il s'agit d'un succès commercial, j'y vois encore une idée qui pourrait intéresser la ville intelligente.

8. Bibliographie

- Angelidou, M. (2014). Smart city policies: A spatial approach. *Cities*, 41, S3-S11.
- Albino, V., Berardi, U., et Dangelico, R. M. (2015). Smart cities: Definitions, dimensions, performance, and initiatives. *Journal of Urban Technology*, 22(1), 3-21.
- Anadon, M. (2006) La recherche dite « qualitative » : de la dynamique de son évolution aux acquis indéniables et aux questionnements présents. *Recherches qualitatives*, 26(1), 5-31.
- Attour, A. et Rallet, A. (2014) Le rôle des territoires dans le développement des systèmes trans-sectoriels d'innovation locaux : Le cas des *smart cities*. *Innovations*, 43 (1), 253-279. doi: 10.3917/inno.043.0253
- Bauman, Z. (1994) Desert spectator. Dans Tester, K. *The flaneur* (p.138-157). New-York, Routledge.
- Barns, S. (2011). 11 Street Haunting: Sounding the Invisible City. *From Social Butterfly to Engaged Citizen: Urban Informatics, Social Media, Ubiquitous Computing, and Mobile Technology to Support Citizen Engagement*, 203.
- Batty, M. (2013) Big Data, Smart Cities and City Planning. *Dialogues in Human Geography*, 3(3). doi:10.1177/2043820613513390.
- Benjamin, W. (1989) *Paris, Capitale du XIXe siècle*. Paris : Les éditions du cerf.
- Blanc, M. (2012) Espace, inégalité et transaction sociale, *SociologieS* [En ligne], Débats, Penser les inégalités, Repéré à : <http://sociologies.revues.org/3832>
- Bliss, L. (2015, 29 juillet) How Urban Designers Can Get Smaller Cities Walking. [Billet de blogue]. Repéré à : http://www.citylab.com/design/2015/07/how-urban-designers-can-get-smaller-cities-walking/399545/?utm_source=eb
- Bliss, L. (2016, 12 juillet) Pokémon Go Has Created a New Kind of Flâneur. [Billet de blogue]. Repéré à <http://www.citylab.com/navigator/2016/07/pokemon-go-flaneur-baudelaire/490796/>
- Bowen, G. A. (2006). Grounded theory and sensitizing concepts. *International journal of qualitative methods*, 5(3), 12-23.
- Bower, G. H., Black, J. B., & Turner, T. J. (1979). Scripts in memory for text. *Cognitive psychology*, 11(2), 177-220
- Budhathoki, N. R., et Nedovic-Budic, Z. (2008). Reconceptualizing the role of the user of spatial data infrastructure. *GeoJournal*, 72(3-4), 149-160.

- Caragliu, A., Del Bo, C., et Nijkamp, P. (2011). Smart cities in Europe. *Journal of urban technology*, 18(2), 65-82.
- Castra, M. (2012). Expertise. Les 100 mots de la sociologie. *Sociologie, Paris: Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS*, 1-2.
- Cain, P. F. (2014). *Sampling the City: An investigation of space and place within the City* (Mémoire de maîtrise) University of Sydney. Repéré à : <https://ses.library.usyd.edu.au/handle/2123/15555>
- Chalati, E. (2012) *L'espace public et le marcheur : Une interaction contemporaine*. Repéré à : http://www.ensci.com/file_intranet/mastere_ctc/etude_Eleni_Chalati.pdf
- Ching, T. Y., et Ferreira Jr, J. (2015). *Smart cities: Concepts, perceptions and lessons for planners* (pp. 145-168). Springer International Publishing.
- Chourabi, H., Nam, T, Walker, S. e S., Gil-Garcia, J. R., Mellouli, S., Nahon, K., et Scholl, H. J. (2012) *Understanding Smart cities: An integrative framework*. Communication présentée au 45th Hawaii International Conference, Maui, Hawai. doi : 10.1109/HICSS.2012.615
- Cléret, B. (2013). L'ethnographie comme démarche compréhensive: immersion dans les dynamiques consommatoires du rap en France. *Recherches qualitatives*, 32(2), 50-77.
- Coe, A., Paquet, G., et Roy, J. (2001). E-governance and smart communities: a social learning challenge. *Social science computer review*, 19(1), 80-93.
- Cointe, E. et Virilli, M. (2014) La smart city doit être plus qu'une ville intelligente. Repéré à : <http://www.meta-media.fr/2014/11/21/la-smart-city-doit-etre-plus-quune-ville-intelligente.html>
- Colldahl, C. (2013). *Smart cities: Strategic sustainable development for an urban world* (Thèse de doctorat Blekinge Institute of Technology). Repéré à : <http://www.diva-portal.org/smash/record.jsf?dswid=-9960&pid=diva2%3A832150>
- Construction 21. (s.d.) Carlos Moreno : La smart city est une ville intelligente humaine. Repéré à : <http://www.construction21.org/france/articles/fr/carlos-moreno---la-smart-city-est-une-ville-intelligente-humaine.html>
- Cronon, W. (1991) *Nature's Metropolis: Chicago and the great west*. New York : Norton
- De Certeau (1990) *L'invention du quotidien : 1. Art de faire*. Paris: Gallimard
- Debord, G. (1956). *Théorie de la dérive*. Paris, Gallimard Quarto.

- De Waal, M. (2011). The ideas and ideals in urban media. Dans Foth, M., Forlano, L., Stachell, C. & Gibbs, M. *From Social Butterfly to Engaged Citizen : Urban Informatics, Social Media, Ubiquitous Computing, and Mobile Technology to Support Citizen Engagement*, (p.5-20) Cambridge : The MIT Press
- Didier, S., Berry-Chikaoui, I., Florin, B., Gervais-Lambony, P. (2007) Flâner. Dans Dorier-Apprill E. et Gervais-Lambony P. *Vies citadines*, (p.191-208) Paris : Belin.
- Dirks, S., et Keeling, M. (2009). *A Vision of Smarter Cities: How Cities Can Lead the Way into a Prosperous and Sustainable Future*. Repéré à : http://www-03.ibm.com/press/attachments/IBV_Smarter_Cities_-_Final.pdf
- Doran, D., Gokhale, S., et Dagnino, A. (2013) *Human Sensing for smart cities*. Communication présenté à IEEE/ACM International conférence on advances in Social Networkkds Analysis and Mining: Repéré à : http://ieeexplore.ieee.org/xpls/abs_all.jsp?arnumber=6785873&tag=1
- Dorier-Apprill E. et Gervais-Lambony P., (2007) *Vies citadines*, Paris : Belin.
- Duboc, M-C., (2016) *De la ville intelligente à la ville engagée*. [Billet de blogue]. Repéré à : <https://www.energystream-wavestone.com/2016/11/de-ville-intelligente-a-ville-engagee/>
- Eychenne, F. (2009). *La ville 2.0, complexe et familière*. FYP.
- Featherstone, M. (1998). The flâneur, the city and virtual public life. *Urban Studies*, 35(5-6), 909-925.
- Flichy, P. (2013). Rendre visible l'information. *Réseaux*, (2), 55-89.
- Foret, C. (2011) Piétons, créateurs de ville. Dans Terrin, J.J. *Le piéton dans la ville : L'espace public partagé. Walking in the city : Sharing public space*. (p.214-227) Amsterdam, Copenhagen, Lausanne, London, Lyon, Paris, Wien; collection la ville en train de se faire. Parenthèses.
- Foth, M., Forlano, L., Satchell, C., & Gibbs, M. (2011). *From social butterfly to engaged citizen : Urban Informatics, Social Media, Ubiquitous Computing, and Mobile Technology to Support Citizen Engagement*, Cambridge: The MIT Press
- Fontana-Giusti, G. K. (2007). Urban strolling as the measure of quality. *Architectural Research Quarterly*, 11(3-4), 255-264.
- Frisby, D. (1994) The flâneur in social theory. Dans Tester, K. *The flâneur* (p.81-111). New-York, Routledge.

- Gilloch, G. (1996) *Myth & Metropolis : Walter Benjamin and the city*. Cambridge: Polity Press.
- Gluck, M. (2003). The flaneur and the aesthetic: Appropriation of urban culture in mid-19th-century paris. *Theory, Culture & Society*, 20(5), 53-80.
- Giffinger, R., Fertner, C., Kramar, H., Kalasek, R., Pichler-Milanovic, N., & Meijers, E. (2007). *Smart cities-Ranking of European medium-sized cities*. Vienna University of Technology.
- Goldwyn, E. (2014, 4 septembre) The Most Important Transportation Innovation of the Decade Is the Smartphone. [Billet de blogue] Repéré à : <http://www.citylab.com/commute/2014/09/the-most-important-transportation-innovation-of-this-decade-is-the-smartphone/379525/>
- Gracq, J. (1985). *La forme d'une ville*. José Corti.
- Gros, F., (2011) *Petite bibliothèque du marcheur*. Flammarion
- Harrison, C., & Donnelly, I. A. (2011, September). A theory of smart cities. In *Proceedings of the 55th Annual Meeting of the ISSS-2011, Hull, UK* (Vol. 55, No. 1).
- Hollands, R.G. (2008) Will the Real Smart City Please Stand Up?" *City*, 12,(3) doi:10.1080/13604810802479126.
- Hess, C. (2008) La flânerie dans l'espace public : du geste conceptuel au geste performatif. En ligne. Repéré à :<http://www.zonesdattraction.org>
- Iveson, K. (2011). Mobile Media and the Strategies of Urban Citizenship: Control, Responsibilization, Politicization. Dans Foth, M., Forlano, L., Stachell, C. & Gibbs, M. *From Social Butterfly to Engaged Citizen : Urban Informatics, Social Media, Ubiquitous Computing, and Mobile Technology to Support Citizen Engagement*, (p.55-70) Cambridge : The MIT Press
- Jouët, J. (2000). Retour critique sur la sociologie des usages. *Réseaux*, 18(100), 487-521.
- Krassimira A. P. (2011) The smart city: A nexus for open innovation? *Intelligent Buildings International*, 3(3). doi: 10.1080/17508975.2011.586672
- Kitchin, R. (2014) The real-time city? Big data and smart urbanism. *GeoJournal*, 79. doi : 10.1007/s10708-013-9516-8
- Kittler, F. A., & Griffin, M. (1996). The city is a medium. *New Literary History*, 27(4), 717-729.

- Klein, H.K. & Kleinman, D.L. (2002) The Social Construction of Technology: Structural Considerations. *Science, Technology & Human Values* Winter 2002 27: 28-52, Repéré à <http://sth.sagepub.com/content/27/1/28>. DOI: 10.1177/016224390202700102
- Komninos, N. (2006) *The Architecture of Intelligent Clities: Integrating Human, Collective and Artificial Intelligence to Enhance Knowledge and Innovation*. Communication présentée à 2nd IET International Conference on Intelligent Environments. IE, 6(1)
- Laurin, A. (2011) L'information de localisation à Montréal : une exploration. (Mémoire de maîtrise, Université de Montréal) Repéré à : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/6218>
- Lauster, M. (2007) Walter Benjamin's Myth of the Flâneur. *The modern language review*, 102(1). Repéré à : <http://www.jstor.org/stable/20467157>
- LeBorgne, A. (2014) Nantes, la ville la plus smart de France? Repéré à : <https://www.energystream-wavestone.com/2014/12/nantes-ville-smart-france/>
- Lynch, K. (1960). *The Image of the City*. Cambridge: The Technology Press and the Harvard University Press.
- Mallard, A. (2011) Explorer les usages : un enjeu renouvelé pour l'innovation des TIC. Dans Denouel, J et Granjon, F. *Communiquer à l'ère numérique*. Chapitre 7 (253-281) Paris : Presses des mines.
- Marsa-Maestre, I., Lopez-Carmona, M.A., Velasco, J.R. et Navarro, A. (2008) Mobile Agents for Service Personalization in Smart Environments. *Journal of Networks*, 5. Repéré à : http://www.researchgate.net/publication/42804171_Mobile_Agents_for_Service_Personalization_in_Smart_Environments
- Marin, P., Janda, et M., Blanchi, Y. (2014) *Les principes de la SmartCity support d'une activité projectuelle est d'une conceptualisation subjective*. Communication présentée à SCAN14, Interaction des Maquettes Numériques, Centre de Recherche Public – Henri Tudor, Luxembourg. Repéré à : http://www.researchgate.net/publication/261862095_Les_principes_de_la_SmartCity_support_d%27une_activit_projectuelle_et_d%27une_con-textualisation_subjektive
- Marzloff, B. et De Francqueville, C. (2011) La marche, moteur d'urbanité. Dans Terrin, J.J. *Le piéton dans la ville : L'espace public partagé. Walking in the city : Sharing public space*. (p. 228-247) Amsterdam, Copenhagen, Lausanne, London, Lyon, Paris, Wien; collection la ville en train de se faire. Parenthèses.
- Mazlish, B. (1994) The flaneur: from spectator to representation. Dans Tester, K. *The flaneur* (p.43-60). New-York, Routledge.

- Meijer, A., et Bolívar, M.P.R., (2015) Governing the Smart City: A Review of the Literature on Smart Urban Governance. *International Review of Administrative Sciences*. doi:10.1177/0020852314564308.
- Michaud, V. (2011) Espace public : La marche des métamorphoses. Dans Terrin, J.J. *Le piéton dans la ville : L'espace public partagé. Walking in the city : Sharing public space.* (p.248-266) Amsterdam, Copenhagen, Lausanne, London, Lyon, Paris, Wien; collection la ville en train de se faire. Parenthèses.
- Morawksi, S. (1994) The hopeless game of flânerie. Dans Tester, K. *The flaneur* (p.181-199). New-York, Routledge.
- Mullagh, L., Blair, L., et Dunn, N. (2014) *Beyond the smart city : Reflecting human values in the urban environment.* Communication présenté à SMART, the third conférence on smart systems, devices and Technologies. Paris, France. Repéré à : http://www.thinkmind.org/index.php?view=article&articleid=smart_2014_3_10_40089
- Nam, T. et Pardo, T. (2011) *Conceptualizing smart city with dmensions of technology, people, and institutions.* *Proceeding Communication* présenté au 12th annual international digital government research conference: Digital gouvernement innovation in challenging times. doi : 10.1145/2037556.2037602
- Neirotti, P., De Marco, A., Cagliano, A. C., Mangano, G., et Scorrano, F. (2014). Current trends in Smart City initiatives: Some stylised facts. *Cities*, 38, 25-36.
- Nils, F. et Rimé, B. (2003) L'interview. Dans *Moscovici, S., et Buschini, F., Les méthodes des sciences humaines.* Paris : Presses universitaires de France.
- Nuvolati, G. (2009) Le flâneur dans l'espace urbain. *Corps urbains*, 70. Repéré à : <http://gc.revues.org/2167>
- Odendaal, N. (2003) Information and Communication Technology and Local Governance: Understanding the Difference between Cities in Developed and Emerging Economies. *Computers, Environment and Urban Systems*, Part Special Issue: Urban Data Management Society, 27(6). doi:10.1016/S0198-9715(03)00016-4.
- Oudshoorn, N., & Pinch, T. (2003). *How users matter: the co-construction of users and technology (inside technology).* the MIT Press.
- Ozkul, D. (2015) Location as a sens of place: Everyday life, mobile, and spatial practices in urban spaces. Dans De Souza e Silva, A, & Sheller, M., *Mobility and locative media* (p.101-116) New-York: Routledge
- Paetzold, H. (2013). The aesthetics of city strolling. *Contemporary Aesthetics*, 11(1), 23.

- Parkinson, J. (2012) *Les flâneur des smart cities*. [Billet de blogue]. Repéré à : <https://technotropolis.wordpress.com/2012/12/12/les-flaneurs-des-smart-cities/>
- Parkhurts Fergusson, P. (1994) The flâneur on and off the streets of Paris. Dans Tester, K. *The flâneur* (p.22-42). New-York, Routledge.
- Paulos, E., Kim, S., & Kuznetsov, S. (2011). The Rise of the Expert Amateur: Citizen Science and Microvolunteerism. Dans Foth, M., Forlano, L., Stachell, C. & Gibbs, M. *From Social Butterfly to Engaged Citizen : Urban Informatics, Social Media, Ubiquitous Computing, and Mobile Technology to Support Citizen Engagement*, (p.167-193) Cambridge : The MIT Press
- Partridge, H. (2004) *Developing a Human Perspective to the Digital Divide in the Smart City*. Communication présentée à Alia 21-24 September, Gold Coast, Queensland, Australia. Repéré à : <http://eprints.qut.edu.au/1299/>
- Pereira, F. C., Vaccari, A., Giardin, F., Chiu, C., & Ratti, C. (2011). Crowdsensing in the Web: Analyzing the Citizen Experience in the Urban Space. Dans Foth, M., Forlano, L., Stachell, C. & Gibbs, M. *From Social Butterfly to Engaged Citizen : Urban Informatics, Social Media, Ubiquitous Computing, and Mobile Technology to Support Citizen Engagement*, (p.353-371) Cambridge : The MIT Press
- Place de la toile (2014) *Villes intelligentes* [podcast]. Repéré à : <http://www.franceculture.fr/emission-place-de-la-toile-villes-intelligentes-%C2%AB%C2%A0smart-cities%C2%A0%C2%BB-2014-01-04>
- Piccon, A. (2014) *Smart Cities : Théories et critique d'un idéal auto-réalisateur*. Éditions B2 Repéré à : <http://editions-b2.com/les-livres/6-smart-cities.html>
- Pinch, T. J., & Bijker, W. E. (1987). The social construction of facts and artifacts: Or how the sociology of. *The Social Constructions of Technological Systems: New Directions in the Sociology and History of Technology*, 17, 1-6.
- Poole, S. (2014) The truth about smart cities: In the end they will destroy democracy. *The Guardian*. Repéré à : <http://www.theguardian.com/cities/2014/dec/17/truth-smart-city-destroy-democracy-urban-thinkers-buzzphrase>
- Proulx, S. (2015) « La sociologie des usages, et après ? », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 6 | 2015. doi : 10.4000/rfsic.1230
- Rioux Soucy, L-M. (2016, 7 mars) De la flânerie comme acte de résistance. (leDevoir) Repéré à : <http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/464778/un-hiver-avec-felix-leclerc-de-la-flanerie-comme-acte-de-resistance>

- Ritschard, L., Georis-Creuseveau, J., & Gourmelon, F. (2016, April). Information géographique numérique et gestion des territoires. Application aux zones côtières françaises. In *Intelligences numériques*.
- Sennett, R. (1969) *Classic Essays on the culture of cities*. Repéré à http://www.laits.utexas.edu/berlin/pdf/scholarship/Simmel_The%20Metropolis.pdf
- Sennett, R. (2012, 4 décembre) No one likes a city that's too smart. [billet de blogue] repéré à : <https://www.theguardian.com/commentisfree/2012/dec/04/smart-city-rio-songdo-masdar>
- Shields, R (1994) Fancy footwork: Walter Benjamin's notes on flânerie. Dans Tester K, *The flâneur*, (p 61-80) New-york : Routledge
- Smart City Council (2014) *Smart City Readiness Guide. The planning manual for building tomorrow's cities today*. Repéré à : <http://www.corviale.com/wp-content/uploads/2013/12/guida-per-le-smart-city.pdf>
- Steenbruggen, J., Tranos, E., et Nijkamp, P. (2015). Data from mobile phone operators: A tool for smarter cities? *Telecommunications Policy*, 39(3), 335-346.
- Stebbé et Marchal (2010) *La sociologie urbaine*. Presse Universitaire de France. Repéré à : <https://www.cairn.info/la-sociologie-urbaine--9782130578017-page-3.htm>
- Streitz, N. A. (2011, July). Smart cities, ambient intelligence and universal access. In *International Conference on Universal Access in Human-Computer Interaction* (pp. 425-432). Springer Berlin Heidelberg.
- Szabó, R., Farkas, K., Ispány, M., Benczur, A. A., Bátfai, N., Jeszenszky, P., ... et Besenczi, R. (2013, December). Framework for smart city applications based on participatory sensing. In *Cognitive Infocommunications (CogInfoCom), 2013 IEEE 4th International Conference on* (pp. 295-300). IEEE.
- Sutko, D. M., & de Souza e Silva, A. (2011). Location-aware mobile media and urban sociability. *New Media & Society*, 13(5), 807-823.
- Taien, N-C. (2015) *Performing city transit*. Dans De Souza e Silva, A, & Sheller, M., *Mobility and locative media* (p.117-129) New-York: Routledge
- Terrin, (2011) *Le piéton dans la ville : l'espace public partagé = Walking in the city : sharing public space : Amsterdam, Copenhagen, Lausanne, London, Lyon, Paris, Wie, ...*
- Thomas, R. (2007) *La marche en ville. Une histoire de sens. L'Espace géographique*, 1(36), p. 15-26.

- Thual, F. (2014) Nantes, de l'open data au label Smart city. Repéré à : <http://www.latribune.fr/regions/smart-cities/20141013tribd7b54277d/nantes-leader-de-l-ouverture-des-donnees-publiques.html>
- Walravens, N. (2015). Mobile city applications for brussels citizens: smart city trends, challenges and a reality check. *Telematics and Informatics*, 32(2), 282-299.
- Wolff, J. (1994) The artist and the flaneur : Rodin, Rlike and Gwen John in Paris. *Dans* Tester, K. The flaneur (p.111-137). New-York, Routledge.
- Van den Akker, R. (2015) Walking in the hybrid city: From micro-coordination to chance orchestration. *Dans* De Souza e Silva, A, & Sheller, M., *Mobility and locative media* (p.33-47) New-York: Routledge

9. Annexes

Annexe 1 : Canevas d'entrevue.

Thème 1 : La marche

Pourquoi marchez-vous?

- Que cherchez-vous?
- Qu'aimez-vous observer?
- Aimez-vous les foules?
- Quelle importance accordez-vous aux différents lieux visités ? Que pensez-vous de Nantes?

Comment marchez-vous?

- L'itinéraire est-il sensiblement toujours le même?
- Le planifiez-vous?
- Quels moyens utilises-tu pour te localiser à Nantes?
- Par quoi vous laissez-vous guider? (se perdre?)

Êtes-vous un flâneur?

- Qu'est-ce qu'un flâneur?
- Que pensez-vous de la flânerie?

Thème 2 : TIC

- Interagissez-vous avec votre téléphone durant votre promenade? À quoi portez-vous attention? Exemple?
- Partagez-vous des locations, par cartes, avec vos contacts ?
- Votre téléphone vous fait-il parfois changer d'itinéraire?
- Vous permet-il de trouver des lieux étrangers?
- Considérez-vous votre téléphone comme une source de distraction?

Thème 3 : Les textes

- Parlez-vous de votre promenade à des gens? Que partagez-vous?
- Prenez-vous des photos? Quoi? Que comptez-vous en faire? Qu'est-ce qu'ils signifient?
- Écrivez-vous sur vos flâneries?

Thème 4 : Ville intelligente

- Saviez-vous que Nantes est une ville intelligente?
- Perception?
- Utilisez-vous *Nantes dans ma poche*? Application TAN?
- Participez-vous? Comment? (Nantes & Co., Wikipatrimoine, CartoQuartiers,...)

Annexe 2: Prospectus

INVITATION À PARTICIPER À UNE RECHERCHE SUR LA FLÂNERIE!

**Vous aimez vous promener sans but précis régulièrement?
Vous avez téléchargé les applications *Nantes dans ma poche*, *Tan* ou *Voyage à Nantes* ?**

Je suis étudiant à la maîtrise à l'Université de Montréal (Canada) au Département de Communication. Mon projet vise à mieux comprendre comment la ville intelligente influence l'exercice de flâner. Par exemple, il sera question de voir comment la ville intelligente guide, ou non, les déplacements des marcheurs.

J'ai donc besoin de participants dans le cadre de ce projet. Pour m'aider, vous n'aurez qu'à participer à des entrevues individuelles et à... flâner dans la ville! Cette recherche implique une participation volontaire et non rémunérée.

Comme seuls critères de sélections, vous vous devez d'être majeur, et de vivre dans la ville de Nantes depuis au moins six mois.

Si vous êtes intéressé pour participer, ou si vous avez des questions, vous pouvez me joindre par courriel au a.....@gmail.com

Merci !

*Ce projet n'est pas financé par un organisme subventionnaire. Il a obtenu l'approbation du comité d'éthique de l'Université (CESASF). Votre participation est entièrement anonyme, confidentielle et volontaire. Les données collectées dans le cadre de cette enquête ne seront utilisées qu'à des fins d'analyses scientifiques.

Annexe 3: Presse ocean

Revanche, sa super-... sera une première fois dévoilée en 1790 après avoir été blessée et prisonnière. Mais elle repartira de plus belle, deviendra sergent puis, à nouveau blessée et reconnue

comme étant femme, elle sera renvoyée de l'armée. En 1838, son ancien colonel, le maréchal de camp Janin, la

défendra par une lettre envoyée aux autorités. Il expliquera que cette fille d'un ancien officier supérieur de

la Corse est « recommandable par ses antécédents et par sa conduite. Quoique privée de tout moyen d'exis-
fiacres Dardare. Elle meurt dans l'anonymat le 28 janvier 1843.

Stéphane Pajot

BESTIAIRE



Fourmi rouge
Elles sont arrivées sans prévenir et, vu leur taille, devraient faire pas mal de dégâts. Une bande de fourmis rouges géantes a en effet été aperçue en ville du côté du musée de Nantes. La preuve en photo... Bon, renseignements pris, nos amies les fourmis seraient moins dangereuses qu'il n'y paraît puisqu'elles font partie d'une exposition qui démarre le 9 mars prochain au musée d'histoire naturelle. Pas de panique, donc. L'exposition présente leur système social et les comportements collectifs sur lesquels repose leur formidable essor. 12 000 espèces sont déjà connues à ce jour. À découvrir jusqu'au mois de février 2017

INSOLITE: Un jeune chercheur canadien travaille sur les descendants des dandys
Il lance un appel aux « flâneurs » des rues

Flâner : art de vivre ou perte de temps socialement condamnable ? Un Canadien tente d'y répondre.

Alexandre Roy est venu à Nantes pour rédiger un Master en communication sur la flânerie. « Un thème passionnant », s'enflamme-t-il. « La flânerie relève de domaines aussi divers que la sociologie, l'urbanisme et les technologies nouvelles. Si les dandys du XIX^e, les Baudelaire, Verlaine et autres Balzac ont beaucoup écrit sur leurs pérégrinations parisiennes, on sait hélas beaucoup moins de choses sur leurs descendants modernes ».

Ici, on se balade
Champ d'investigation rêvé ? La France. Ce Montréalais a choisi Nantes au hasard. « Un hasard des plus heureux car d'évidence on y flâne. Vos merveilleuses terrasses de café sont rarement vides, et le pas des nombreux promeneurs ne trompe pas. Ici, peu



Un Canadien se penche sur la douceur de vivre à la nantaise. fr.nantaise.fr

de stress palpable à l'œil nu. À Paris on se déplace avec

nervosité, ici on se balade ». Si les pratiquants ne

manquent pas, les théoriciens se font plutôt rares. « Difficile de recueillir des données, j'ai tout essayé : distribution de tracts dans la rue, annonces dans la presse, mes flâneurs ne se précipitent hélas guère pour détailler leur art de vivre leur ville. J'ai beau avoir mis au point un petit questionnaire express, je suis loin d'avoir amassé les informations nécessaires ».

Touriste ébloui
Appel donc aux bonnes volontés, si quelques oisifs et autres désœuvrés de bonne compagnie pouvaient contacter, au plus vite, notre flânologue en quête d'infos, les sciences sociales y gagneraient sûrement beaucoup. « Consolation, mon relatif désœuvrement me laisse tout loisir d'arpenter Nantes, mais il ne faudrait tout de même pas que le touriste ébloui que je suis devenu me fasse oublier le chercheur que j'aspire à être ».

Tél. _____

PPNL16

Presse Océan, Mardi 8 mars 2016, p16